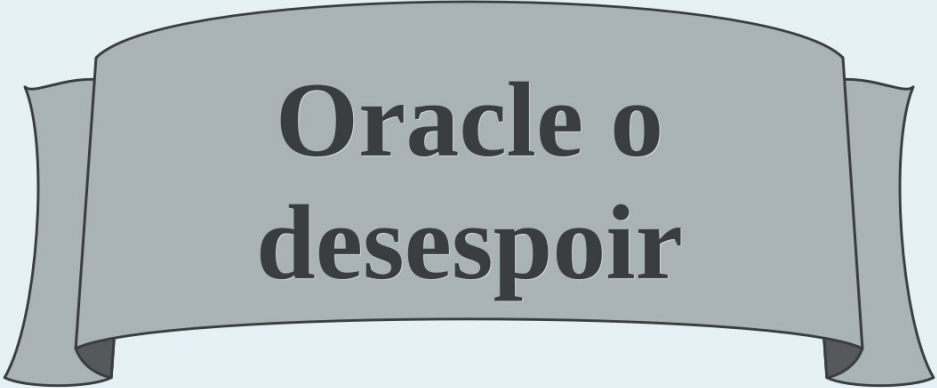


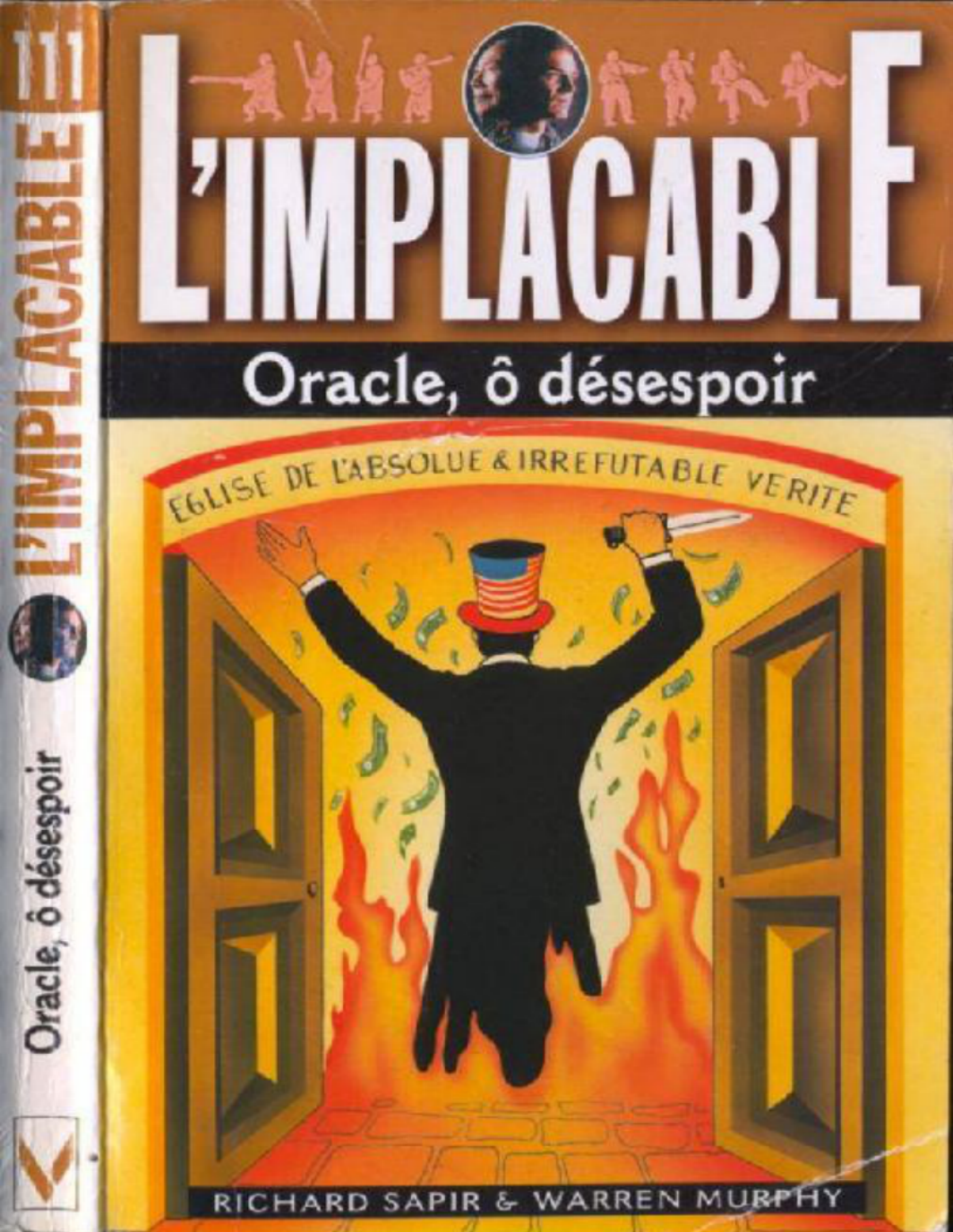


Oracle o desespoir

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'IMPLACABLE

Oracle, ô désespoir

EGLISE DE L'ABSOLUE & IRREFUTABLE VERITE

RICHARD SAPIR & WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE



Oracle, ô désespoir



Oracle, ô désespoir

SÉRIE L'IMPLACABLE

(* Titres épuisés)

- | | | | |
|------|--------------------------------|------|--------------------------------------|
| 1 | IMPLACABLEMENT VÔTRE | * 48 | PÉTRO-MASSACRE |
| 2 | SAVOIR C'EST MOURIR | * 49 | PLUS JAMAIS |
| 3 | PUZZLE CHINOIS | * 50 | TOKICO-JOUVENCE |
| 4 | L'HÉROÏNE DE LA MAFIA | * 51 | MURDER AVANTURE |
| 5 | DOCTEUR SÉRIÉ | * 52 | L'OR DES MAUDITS |
| * 6 | CONDITIONNÉ À MORT | * 53 | MORTEL SACRILÈGE |
| * 7 | BLINDA CHEZ LES ROUTIERS | * 54 | CITIZEN CAME |
| * 8 | CONFÉRENCE DE LA MORT | * 55 | ALERTE ROUGE |
| * 9 | LES POUS DE LA JUSTICE | * 56 | VISITE SPATIALE |
| * 10 | LE TYPHON DU TIERS-MONDE | * 57 | CADEAU MORTEL |
| * 11 | MARCHE OU CRÈVE | * 58 | ADO CONNECTION |
| * 12 | SAFARI HUMAIN | * 59 | JEU DE VILAIN |
| * 13 | ROCK N' DROGUE | * 60 | TRANS-MORT AIRLINES |
| * 14 | JEUNE CADRE DYNAMITE | * 61 | MÉDAMOUCHE |
| * 15 | CRIMES CLINIQUES | * 62 | LA SEPTIÈME PIERRE |
| * 16 | POUR QUELQUES BARILS DE PLUS | * 63 | TERRE BRÛLÉE |
| * 17 | TOTEM ATOMIQUE | * 64 | LE DERNIER ALCHEMISTE |
| * 18 | BEYTONS BÉTONS | * 65 | LES AVOCATS DU DIABLE |
| * 19 | DIVINE BÉATITUDE | * 66 | LES ASSASSINS DU TEMPS |
| * 20 | FATALE FINALE | * 67 | QUI VEUT LA PEAU DE RABINO-WITZ ? |
| * 21 | MAUVAINES GRÂCES | * 68 | RAGE DE GUERRE |
| * 22 | CERVELE TRAFIC | * 69 | LES LIENS DU SANG |
| * 23 | COMPTEINE CRUELLE | * 70 | LA ONZIÈME HEURE |
| * 24 | CŒURS DE PIERRE | * 71 | RETOUR DE FLAMMES |
| * 25 | RÊVE MÉCANIQUE | * 72 | EXTERMINATION INVISIBLE |
| * 26 | BLOODY BORTSCH | 73 | L'USURPATEUR |
| * 27 | DERNIER HOLOCAUSTE | * 74 | RÉVEIL EN ENFER |
| * 28 | CRISIÈRE DE LA MORT | * 75 | CYNIQUE RAILWAY |
| * 29 | CULTE SANGLANTE | * 76 | GOLFE PERSHINO |
| * 30 | COÛRE NOIRE | * 77 | RÈGLEMENT DE COMPTES ET CASH À L'EAU |
| * 31 | SECOURS MORTEL | 78 | SOVIET BLUE-DIINN |
| * 32 | CHROMOSOMES CANNIBALES | 79 | SILENCE ON TUE |
| * 33 | VAUDOU MACHINE | * 80 | IMPLACABLEMENT MORT |
| * 34 | RAGE BLANCHE | * 81 | AMÉRIQUE À VENDRE |
| * 35 | TOVABITCH COW-BOY | * 82 | AZTÈQUE TARTARE |
| * 36 | PORNO-DOLLARS | * 83 | CASSE-TÊTE MONGOL |
| * 37 | PEUR JAUNE | 84 | PÉRIL VERT |
| * 38 | MAFIA CITY | 85 | KALL L'IMPLACABLE ÉPOUSE |
| * 39 | KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE | * 86 | LES PORCS DE L'ANOCISSE |
| * 40 | JEUX DANGEREUX | * 87 | MORTS AU PROGRAMME |
| * 41 | TORCHES VIVANTES | 88 | SANG POUR SANG |
| * 42 | DOUCE ÉNERGIE | * 89 | L'OUTSIDER |
| * 43 | NOIR LINCEUL | 90 | DRIN-TONIC ET VODKAG |
| * 44 | BYE BYE L'ESPION | * 91 | LA SOURIS QUI MUOISSAIT |
| * 45 | SAINTÉ APOCALYPSE | * 92 | LE RÉVEIL DU DRAGON |
| * 46 | BAIN DE SANG | * 93 | AUDIMAT À MORT |
| * 47 | MENACE COSMIQUE | | |

- 94 COMME DES MOUCHES
- 95 HALLAL, LAMA
- 96 LOGICIEL D'ENFER
- 97 MOURIR AU NOM DU FISC
- 98 MORTEL REMAKE
- 99 LE LASER DE LA PEUR
- 100 LE DERNIER FILS DU SOLEIL
- 101 LE NERF DE LA GUERRE
- 102 LA DÉESSE CANNIBALE

- 103 LE SAMOURAI DU RAIL
- 104 JIHAD VITAM AETERNAM
- 105 OYNI SOIT QUI MAL Y PENSE
- 106 L'ARCTIQUE DE LA MORT
- 107 LES AILES DE LA VENGEANCE
- 108 JURASSIC TRAQUE
- 109 GUERRE ET PATCH
- 110 IMPLANT D'ENFER

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY
L'IMPLACABLE

Oracle, ô désespoir

Traduit et adapté de l'américain par
Ray BONALDI



VAUVENARGUES

Titre original :
Prophet of Doom

Illustration de la couverture : Loris

© by M.C. Murphy, mai 1998
Gold Eagle Book from WORLDWIDE LIBRARY
ISBN 0-373-63226-6

© Vauvenargues/GECEP 1999
pour la traduction française
ISBN : 2-7443-0320-8

PROLOGUE

Belevina avait fait le voyage avec Tyrté, son esclave, et avec sa chèvre.

Des quatre coins de la Grèce, l'illustre Oracle de Delphes attirait des pèlerins désireux d'en savoir davantage sur leur avenir. Certains venaient avec des bijoux, des parfums. Les plus pauvres apportaient à la Pythie des fruits, du vin, des produits de leur terre. L'or était sans aucun doute l'offrande par excellence, l'offrande digne du dieu. Mais Belevina n'avait pas d'or. Aussi avait-elle amené sa seule richesse : cette chèvre qu'elle avait reçue quand elle était retournée vivre à Thèbes, chez le frère de son père. Le cher oncle allait se mettre dans une rage noire en découvrant que l'animal avait été immolé au temple de Delphes mais Belevina n'avait rien d'autre à offrir au dieu des vapeurs.

Le sacrifice n'était pas destiné à la Pythie elle-même. La Pythie du temple d'Apollon n'était qu'une servante, un truchement. Assise sur son trépied, au milieu des vapeurs inspiratrices qui montaient des fissures de la roche, elle révélait sous forme de cris inarticulés les prophéties du dieu.

L'offrande était destinée au Maître, à celui qui dictait ses prophéties à la Pythie, au Dieu Soleil qui, chaque jour, traversait le ciel sur son char de feu. C'était lui, le puissant Apollon, le fils de Zeus, que Belevina venait consulter et c'est vers lui que montaient ses pensées tandis qu'elle peinait sur le chemin très emprunté qui escaladait le Mont Parnasse jusqu'au site grandiose du temple.

La question qu'elle venait poser en aurait sans doute fait sourire certains mais pour Belevina, elle était d'une importance capitale. Son oncle l'avait promise en mariage au fils d'un riche fermier de ses relations. Or Belevina n'éprouvait aucune attirance pour ce garçon. Elle venait donc à Delphes pour sacrifier sa chèvre aux pieds de la Pythie avant de demander à l'Oracle si cette union était réellement inscrite dans son destin. Si la Pythie répondait que oui, son avenir était là, eh bien elle reprendrait la route de Thèbes avec Tyrté et se soumettrait, dans la résignation, aux projets que son oncle avait formés pour elle. Dans le cas contraire, il lui faudrait aviser.

Lorsque, au terme de son effort, Belevina put enfin contempler la magnificence du temple d'Apollon, elle en resta bouche bée d'admiration. Devant ses yeux, se dressaient de grandioses colonnades de pierre taillée. Le temple proprement dit était colossal et ses murs

semblaient monter jusqu'au ciel. En quinze années de vie terrestre, jamais Belevina n'avait vu de construction aussi imposante.

Maintenant, le chemin d'accès était tracé par deux haies de statues de marbre plus somptueuses les unes que les autres. Œuvre des grands artistes du moment, des bronzes superbes et rutilants à l'effigie d'Apollon montaient la garde autour de l'entrée monumentale. Beaucoup représentaient la victoire du dieu, alors qu'il était encore un enfant, dans sa lutte contre Python, le serpent monstrueux qui imposait sa domination à la cité de Delphes. Les Jeux Pythiques, organisés tous les quatre ans, et la Pythie elle-même devaient leur nom à la mémoire de cet exploit du tout jeune dieu olympien.

À l'entrée, Belevina fut arrêtée par un prêtre en robe blanche qui lui demanda d'acquitter la redevance traditionnelle. Elle lui tendit le sac de toile grossière que Tyrté portait à l'épaule et qui contenait les *pelanos*, une pâtisserie utilisée pour payer les prêtres subalternes. L'homme ouvrit le sac, en examina soigneusement le contenu puis, apparemment satisfait, le posa de côté et introduisit la jeune fille dans les profondeurs du temple.

Là, se tenaient d'autres prêtres. Postés dans des recoins sombres, ils faisaient des gestes fiévreux en direction de Belevina. Elle en vit certains échanger des signes et des hochements de têtes, d'autres se lancer à voix basse des propos animés, comme s'ils venaient soudain de se mettre d'accord sur une décision capitale.

Ils avaient des regards féroces. Belevina se sentit tressaillir. Ils passaient rapidement de salle en salle et, plus ils avançaient, plus le regard des prêtres d'Apollon était intense. Un dédale de couloirs, de boyaux et de salles immenses les séparait maintenant du monde extérieur. Belevina était oppressée, sa bouche était sèche. Quand, enfin, ils atteignirent l'entrée de la salle de la Pythie, un groupe de prêtres ordonna à Tyrté de repartir en arrière. Restée seule, Belevina se sentit sur le point de céder à la panique. Elle suivit cependant son guide à l'intérieur de la salle.

L'atmosphère était opaque, envahie par une vapeur jaune étouffante. Belevina savait que la Pythie délivrait ses prophéties en respirant ces pestilentielles émanations de soufre mais elle ne s'attendait pas à ce que l'odeur soit aussi corrosive. Une fine pellicule de poussière de soufre recouvrait tout du sol au plafond. La jeune fille fut saisie d'une quinte de toux incontrôlable.

Le temple avait été bâti autour de la faille par laquelle la Terre avait pour la première fois exhalé le souffle d'Apollon et le sol, ainsi que les parois, avaient gardé l'aspect des flancs du Mont Parnasse. Un prêtre approcha et prit la longe de la chèvre pour la conduire sur le site d'immolation. Les sabots de l'animal laissaient de petites empreintes dans la couche de soufre tandis que l'homme la traînait

jusqu'au sommet d'une colline incluse dans la salle de la Pythie. Le prêtre immobilisa la chèvre et tira de sa ceinture un couteau sacrificiel. D'un geste exercé, il trancha la gorge de l'animal qui poussa un bêlement de surprise et de douleur lorsque son sang se mit à jaillir par longues saccades pourpres pour aller se déverser au fond de la crevasse ouverte dans le flanc de la montagne.

Pétrifiée, Belevina assista au terrible rituel. Elle ne s'attendait pas à cela, ne s'y était pas préparée. Pour la première fois depuis son départ de Thèbes un doute terrible la saisit. Que faisait-elle ici ? Elle ne se sentait plus à sa place dans ce lieu magique et terrifiant. Depuis qu'elle avait trouvé refuge chez son oncle, à la mort de son père, elle avait mené une vie très dure. Peut-être aurait-elle dû rester là-bas et épouser ce brave cultivateur qui l'aurait mise à jamais à l'abri de la nécessité.

Une autre chose taraudait Belevina, une chose plus sérieuse que cette sensation diffuse d'égarement. Où était la Pythie qui devait lui révéler son avenir ?

Personne, en effet, n'occupait le tabouret à trois pieds sur lequel aurait dû siéger la jeune servante d'Apollon.

Elle avala sa salive et, pendant un long moment, fixa d'un œil hagard le petit siège vide. Elle n'aurait su expliquer pourquoi mais cette absence ne lui disait rien de bon. Elle faisait même monter en elle un état qui ressemblait de plus en plus à la panique.

C'en était trop. Belevina décida que les Oracles de la Pythie n'étaient pas pour elle. Elle les laissait aux grands de ce monde, aux généraux, aux rois.

Elle, la petite Belevina, allait rentrer à Thèbes, se plier à la volonté de son oncle et accepter l'avenir qu'il lui réservait.

Elle fit volte-face pour aller rejoindre Tyrté et quitter le temple. Mais ce n'était pas le destin que les prêtres avaient conçu pour elle et ils lui barrèrent le chemin.

— Laissez-moi passer ! Je veux m'en aller !

Elle pria, supplia, implora. Mais les prêtres restèrent sourds à ses adjurations. Ils ne les entendaient même pas car ils avaient entonné une sourde mélodie.

Belevina tenta de les contourner. Ils l'empoignèrent par les bras et la tinrent fermement. Elle hurla, se débattit comme un démon mais ils étaient plus robustes qu'elle et ils l'entraînèrent, lentement, cérémonieusement, vers la colline dans laquelle s'ouvrait la crevasse qui avait bu le sang de sa chèvre, la crevasse qui vomissait l'épaisse vapeur jaune.

Alors seulement, elle vit que le sommet de la colline bougeait d'une étrange façon. Il était animé d'un mouvement ondulant. Elle regarda et réalisa avec horreur que la cime était couverte de serpents. Un

grouillement immonde. Les reptiles glissaient les uns sur les autres, coulaient, se mélangeaient, formaient des nœuds. Ils surgissaient comme un torrent, en flots inépuisables, de la faille même d'où émanaient les fumées irritantes, s'escaladaient les uns les autres, roulaient sous les pieds nus des prêtres d'Apollon.

Le siège de la Pythie était toujours vide. Belevina sentit des larmes rouler sur son visage quand les mains qui la tenaient la soulevèrent du sol pour l'asseoir de force sur le petit trépied. L'odeur âcre du soufre s'engouffra dans ses narines, envahit l'intérieur de son corps jusqu'au plus profond d'elle-même. Comme si un poison circulait dans ses veines. Sa tête se mit à tourner.

Le chant des prêtres était devenu plus rythmé. Saisis de transe, ils le scandaient frénétiquement comme le céleuste scandait son chant pour rythmer l'effort des galériens.

Les émanations saoulaient Belevina, le chant des prêtres lui martelait la tête, les serpents aux écailles froides et rêches s'enroulaient autour de ses chevilles, remontaient le long de ses jambes avec une lenteur effroyable. Elle étouffait. Elle poussa un faible cri, qui se noya dans les vociférations des prêtres.

Belevina était paralysée. L'étreinte des serpents exerçait une pression de plus en plus puissante sur ses jambes. Ils continuaient à monter, leurs langues vagabondes furetaient sur la peau de ses mollets, derrière ses genoux. Elle sentit bientôt leur contact sur ses cuisses puis sur son torse, puis autour de son cou.

Mais tout avait changé. Cela n'avait plus d'importance.

Les vapeurs s'échappaient toujours de la crevasse, enveloppant Belevina dans leurs odeurs d'œuf pourri. Elle était étourdie, emportée par une grande vague de langueur. Dans un ultime réflexe, elle essaya de fermer les yeux mais ses paupières ne réagirent pas. Ses yeux voyaient, ils fonctionnaient mais, étrangement, ce n'était plus pour elle. C'était comme si elle ne s'appartenait plus.

À travers une brume flottante, elle voyait les prêtres qui chantaient autour d'elle en se dandinant au milieu de la mer de serpents. Mais ce n'était plus elle qui était là. Elle n'habitait plus son corps. Elle avait la sensation d'être extérieure à cette enveloppe et d'observer la scène d'en haut.

Quelque part dans le lointain, son père l'appelait. Elle continua de s'élever, quitta le temple. Laissant derrière elle la cohorte de prêtres qui chantaient autour de son corps, elle rejoignit un lieu de lumière et de chaleur.

En même temps que ses pensées et ses sensations s'évadaient, une puissante présence étrangère s'enracinait profondément en son âme, dans un territoire jusque-là inconnu de sa conscience. Cette présence lui disait que les événements qui la dépossédaient de sa jeune vie

auraient des suites dans les siècles des siècles. Ce jour marquait le début d'une longue série qui s'achèverait conformément à la prédiction.

« Lorsque l'Est atteindra l'Ouest, un dieu du passé rencontrera un dieu du futur lointain », disait la force qui avait pris possession de son esprit.

L'Oracle était clairement énoncé et Belevina accédait maintenant à la compréhension. Seul le sens d'un mot lui échappait tandis que sa substance se désagrégeait pour se fondre dans le Néant des Limbes. Un mot qui se désagrégea avec elle et avec la cohorte de plaies et de tourments qui sont le lot de la vie terrestre.

Le mot « Sinanju ».

CHAPITRE PREMIER

— Ce jour-là, déclara la Prophétesse, une avalanche de foudres incendiaires dévalera le flanc de la montagne et ravagera la vallée en contrebas. Le piétinement furieux de puissantes bêtes féroces fera trembler le sol et la terre vomira les morts qu'elle abritait jusqu'alors dans ses entrailles !

L'annonce de cette catastrophe qui allait bientôt frapper l'humanité souleva une foule de commentaires effrayés parmi les nouveaux arrivants. Ils regardèrent en l'air, autour d'eux, à leurs pieds, comme si la fin était là, imminente.

Or elle l'était, à en croire les paroles de la Prophétesse ainsi que les tracts qu'on leur avait distribués au moment où ils franchissaient les hautes grilles métalliques de la propriété.

Pourtant, le ciel était limpide et le doux soleil du Wyoming formait une grosse boule d'or dans cet océan d'azur. Rien qui puisse évoquer l'Apocalypse, ni de près, ni de loin. Mais la Prophétesse persistait à l'annoncer. Et on leur avait bien dit que la Prophétesse ne se trompait jamais.

— Les eaux des océans s'ensanglanteront-elles, comme dans les Révélations de saint Jean ? demanda une voix inquiète.

La Prophétesse étudia la question.

— Elles baigneront dans le sang de mille fois mille âmes, finit-elle par répondre.

Un murmure d'angoisse parcourut l'assistance.

— Est-ce que le jour se changera en nuit ?

La Prophétesse acquiesça :

— Pendant sept jours, les deux auront la couleur de la mort. Au terme du septième jour, ils se déchireront dans un éclair aveuglant et une grêle de feu s'abattra sur la vallée.

— Quand cela doit-il arriver ? demandèrent plusieurs fidèles.

La Prophétesse leva sa main droite ouverte en direction des cieux, comme si les rayons du soleil sur sa paume étaient la source de son inspiration. Sa main décrivit un arc de cercle dans l'air immobile tandis que, par trois fois, elle frappait le sol de sa crosse de noyer. La pointe de la crosse creusa trois trous dans la terre battue de l'esplanade et de petits nuages de poussière rougeâtre se soulevèrent pendant que, de nouveau, elle étudiait la question.

Les secondes s'égrenèrent avec une lenteur oppressante. L'assistance retenait son souffle.

La Prophétesse fit quelques pas et gravit le perron de bois du ranch, surplombant ainsi l'assistance massée sur la longue route qui conduisait à l'entrée principale. Ce déplacement, parfaitement étudié, permettait à tous de la voir et la plaçait en position dominante.

Dans son dos, la porte était ouverte et elle sentit la fraîcheur de l'air conditionné qui s'échappait de la maison.

Après avoir pris tout son temps, la Prophétesse parla.

— Cela se produira comme je l'ai dit et au moment où je l'ai dit, déclara-t-elle avec assurance.

Paisiblement, ses yeux bleus comme le ciel du Wyoming passèrent l'assistance en revue en soutenant, le temps qu'il fallait, tous les regards qui osaient les fixer. Ses yeux étaient chargés de puissance. Et de sagesse. Ces yeux résolus, impavides, avaient converti plus d'un sceptique. Tel Moïse écartant les eaux de la mer Rouge pour conduire les Hébreux sur l'autre rive, ils avaient conduit de nombreux fidèles jusqu'à la Terre Promise de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité.

C'était, en tout cas, les images qui venaient à l'esprit des séides de Cassandra Sagace, la Grande Prophétesse, fondatrice, inspiratrice et vénérée Maîtresse Spirituelle de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité. Elle exerçait sur eux un miraculeux pouvoir de fascination. Ils la suivaient, de leur plein gré, jusqu'au ranch qui servait de siège à son église rustique et se laissaient entraîner vers la déraison avec une obligeance et une bonne volonté qui tenaient du prodige. Ses adeptes lui donnaient la respectueuse appellation de « Très Sainte Mère ».

Ce nouveau groupe n'était pas différent des autres. Les novices étaient venus en autocar de Thermopolis, Wyoming, pour se faire endoctriner au ranch de l'Église de la Vérité. Cassandra Sagace lisait dans leurs expressions naïves et pleines d'espérance qu'ils étaient prêts à se laisser cueillir comme des fruits mûrs.

Ils étaient une cinquantaine de jeunes femmes et hommes entre vingt et trente ans. Debout sur l'esplanade du Ranch Ragnarok, ils attendaient tout d'elle. Cassandra les regarda, avec leurs paquetages, leurs sacs à dos et leurs vieilles valises. Elle vit tout de suite que pas un d'entre eux ne lui échapperait.

Elle avait l'expérience de ces choses. Elle en avait vu défiler des ouailles de cette espèce, des paumés qui n'avaient comme perspective que le vide d'une vie sans but, dérisoire. Ils venaient par troupeaux entiers trouver la Très Sainte Mère pour lui demander de donner un sens, une raison d'être, à leur pauvre existence. Elle n'avait qu'à regarder au-delà du groupe de néophytes pour en voir plusieurs qui travaillaient sur le domaine du Ranch Ragnarok. Et beaucoup d'autres encore s'affairaient au-delà, hors de portée de sa vision ou, loin du soleil, dans les casemates de béton, quelque part sous les semelles d'or de ses sandales.

Quelques-uns parmi les nouveaux arrivants se demandaient quand même à quoi pouvaient bien servir les instruments de guerre pour accéder à la Rédemption car des disciples de La Divine armés jusqu'aux dents évoluaient un peu partout aux alentours de la zone d'endoctrinement. Apparemment, le port d'armes était une chose tout à fait naturelle de ce côté-ci des grilles du Ranch Ragnarok. Quand ils posèrent la question, on leur répondit sans détour que la force était parfois nécessaire pour garantir la paix de l'esprit. Ils ne le savaient pas encore mais ils allaient très vite apprendre à se ranger à ce point de vue, faute de quoi ils se retrouveraient nez à nez avec le museau noir d'un engin capable de cracher à raison de sept cents coups/minute des hosties d'un genre quelque peu indigeste.

Peu nombreux étaient les esprits forts qui mettaient en question la sagesse de Cassandra Sagace. Mais il est vrai que, dans leur immense majorité, ceux qui rejoignaient l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité n'avaient pas de solution de repli. C'étaient presque tous des exclus de la société, des parias prêts à s'accrocher à n'importe quoi ou à n'importe qui. La Divine leur apportait l'espoir et la fraternité. Elle leur promettait un avenir. L'assurance d'être les survivants des cataclysmes annoncés faisait d'eux des gens à part, hors du commun. N'est-ce pas, finalement, le plus grand des privilèges que d'être une personne hors du commun ?

Au Ranch Ragnarok, dans les pinèdes du Wyoming, on leur promettait l'accès aux mystères du futur et la protection contre toutes les misères à venir.

Mais, bien sûr, on n'avait rien sans contrepartie dans cette vallée de larmes...

— Sachez, disait Cassandra Sagace, que vous devez abandonner toute foi dans le monde extérieur. Car, pour ne plus faire qu'un avec l'Absolue et Irréfutable Vérité, il convient de renoncer à toute forme de mensonge et de pharisaïsme. Au-delà de ces murs – avec sa crosse, elle indiqua les hautes grilles et les miradors qui entouraient le ranch –, s'étend le domaine du mensonge, de l'imposture. À l'intérieur de cette enceinte, en revanche, vous trouverez la sécurité, la plénitude. Et l'épanouissement de l'esprit. À l'heure de la Grande Destruction, quand le monde extérieur sera changé en cendres, seuls ceux qui auront cherché refuge en cet asile seront préservés de l'anéantissement.

La Prophétesse reposa sa crosse, marqua un silence et reprit d'une voix rauque, vibrante de menace :

— Et nul n'accédera au Salut qui n'ait auparavant renoncé à la vanité des possessions terrestres.

Sur quoi, elle salua l'assemblée en agitant sa crosse, pirouetta sur place et disparut par la porte qui était ouverte derrière elle.

Un groupe de Gardiens de la Vérité – des fidèles plus anciens et armés – passa alors dans les rangs pour procéder au dépouillement salutaire. Argent liquide, cartes bancaires avec petit papier indiquant le numéro de code, montres, bijoux, etc., cessèrent en quelques instants d'être les possessions terrestres des nouveaux convertis pour devenir celles de Cassandra Sagace.

Dans la fraîcheur climatisée de sa chapelle de méditation, la Prophétesse observait silencieusement la scène derrière une grande baie vitrée. Elle laissa échapper un soupir discret.

La routine.

Une routine plus que rodée, maintenant. Les foudres incendiaires, le piétinement des bêtes féroces, la terre vomissant les morts constituaient le menu qu'elle servait depuis le premier jour à chaque contingent de nouveaux convertis.

Comme de bien entendu, les cataclysmes ne se produisaient pas et il arrivait qu'on lui en fasse la remarque. Cassandra rappelait alors à l'insolent qu'elle n'avait jamais précisé de quelle montagne les foudres allaient déferler ni quelle vallée serait détruite. Et si le saint Thomas de service avait l'audace d'insister, elle se mettait à hurler à l'hérésie de sa voix la plus haut perchée. Elle excellait dans ce genre de petite mise en scène.

L'hérésie était l'argument massue. Cassandra avait découvert qu'on pouvait contrer pratiquement tout en invoquant l'hérésie. Cependant, c'était un argument de dernier recours. Elle n'aimait pas être contrainte à l'employer. Elle le vivait même comme un échec personnel. Car, quand Cassandra Sagace excommunait quelqu'un, il n'était pas question de rédemption sous quelque forme que ce soit. Une trentaine de monticules de terre, baignés par le doux soleil du Wyoming étaient là pour en attester.

L'excommunication était une perte sèche. Et elle l'évitait le plus possible tant il était lucratif d'entretenir la foi des adeptes de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité.

Tout en méditant sur le sujet, Cassandra se servit un grand verre de scotch et s'installa dans le fauteuil de relaxation à mécanisme vibratoire qu'elle s'était offert grâce aux dons d'un mécanicien automobile de Duluth. Elle but une petite gorgée de scotch – le whisky, de même que tous les alcools, était interdit aux fidèles de l'Église de la Vérité mais sa Maîtresse Spirituelle, elle, n'était pas soumise à cette restriction – dans le verre de cristal artisanal et, d'un œil vague, se remit à observer les activités qui se déroulaient à l'extérieur.

Soudain, le regard bleu vif de Cassandra Sagace sortit du vague et ses yeux se fixèrent sur le groupe des arrivants. Il se passait quelque chose d'anormal dehors.

Elle appuya sur le bouton pour faire cesser les vibrations de son siège, se releva, vida d'un trait son verre de scotch et approcha de la baie vitrée. L'une des recrues du jour était en train de parlementer avec les Gardiens de la Vérité. Un drôle de petit bonhomme, de type méditerranéen. Elle l'avait déjà remarqué tout à l'heure, celui-là. Dès qu'il était sorti du car. Il était beaucoup plus âgé que la moyenne des arrivants – peut-être plus proche de cinquante ans que de quarante – et il était accompagné d'une fille très jeune qui le suivait comme un toutou. Il était en chemise et portait sa veste roulée sur les avant-bras, comme pour dissimuler dessous une chose de grande valeur. Cassandra l'avait simplement remarqué mais ne s'était pas posé de questions, sachant que, le moment venu, ses spécialistes sauraient le délester de son précieux bien.

Il cria quelque chose. De l'intérieur, Cassandra ne pouvait l'entendre.

Les Gardiens de la Vérité hésitèrent. C'était très mauvais.

Les nouveaux adeptes se regardèrent entre eux puis observèrent les gardes avec des expressions où la peur le disputait à l'indécision.

— *Damned !* pesta Cassandra Sagace. J'aurais dû me méfier de celui-là.

L'année passée, déjà, ses affidés avaient été contraints d'administrer le châtiment suprême à un nouvel adepte qui refusait de leur remettre son portefeuille. À la suite de quoi, il avait bien fallu rayer aussi des effectifs de l'Église, les autres membres du groupe, qui n'étaient pas encore complètement endoctrinés et auraient pu aller faire du scandale auprès des autorités.

Bien évidemment, Cassandra s'était demandé si quelqu'un allait s'enquérir de leur sort. Jusqu'à présent, personne ne l'avait fait. Mais la Prophétesse n'en avait pas moins jugé prudent d'édicter une consigne formelle : ne jamais abattre un adepte en présence d'un novice n'ayant pas encore terminé ses six mois de stage d'instruction.

Peut-être avait-elle eu tort. Le doute l'assaillit quand elle vit le petit homme nouveau se frayer un chemin entre les Gardiens de la Vérité et faire un geste déterminé en direction de la maison de rondins. Il ramena la main sous sa veste roulée et se dirigea vers le perron. Sa jeune compagne le suivit, visage fermé, inexpressive, comme un zombie.

Les Gardiens de la Vérité faillirent transgresser les ordres de la Grande Prophétesse mais le petit homme parvint à les apaiser. Il continua d'avancer en indiquant le ranch. Il avait une qualité indiscutable : l'ascendant sur autrui. Une autorité naturelle qui était donnée à très peu de gens.

Les Gardiens de la Vérité semblaient désemparés. Ils ne savaient que faire.

— Merde ! laissa échapper la Très Sainte Mère de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité tout en fonçant vers la porte.

Elle l'ouvrit. Le petit homme basané était là, avec son paquet sur le bras et les Gardiens de la Vérité dans son dos. Leur indécision se changea en un brutal émoi lorsqu'ils virent leur divine maîtresse confrontée à ce trublion. Au moment où les canons des armes pivotaient vers ses reins, l'homme annonça précipitamment :

— Une petite société d'études ergonomiques du Massachusetts est entrée en Bourse ce matin à neuf heures. J'ai réservé des titres à votre nom. Leur valeur a déjà triplé depuis l'ouverture et, ce soir à la clôture, vous aurez fait un profit de soixante-dix-huit mille dollars pour un investissement initial de dix mille. Vous pouvez vérifier la chose auprès de votre courtier. Mais auparavant, j'aimerais que vous demandiez à vos gens de pointer leurs armes dans une autre direction.

L'homme sourit, révéla à Cassandra que l'entreprise portait le nom de Bioteknowledge Inc., et s'assit sur le petit banc de bois qui flanquait la porte d'entrée. La fille se campa près de lui mais resta debout. Il rassembla les pans de sa veste autour de son précieux colis et leva le regard vers la Grande Prophétesse. Ses yeux, noirs et impassibles faisaient penser à ceux d'un reptile mort.

C'est leur expression qui décida Cassandra. Elle appela son agence de courtage.

Comme elle s'y attendait, l'information était exacte.

— Oui, lui répondit-on, les actions de Bioteknowledge Inc. ont triplé de valeur depuis l'ouverture de Wall Street ce matin. Désirez-vous investir davantage dans cette jeune entreprise pleine d'avenir ou faire confiance à Biotechnics Inc. ?

Avant de s'engager, Cassandra voulait en savoir plus. Elle raccrocha et regagna la véranda.

— À quoi jouez-vous ? demanda-t-elle.

Le petit homme se leva.

— Alors ? Vous êtes riche ?

Cassandra jeta un regard irrité vers les Gardiens de la Vérité.

— Bien sûr, répondit-elle. Je suis riche, très riche. J'ai la richesse de la Foi et de la Révélation. La richesse de la Divine Clairvoyance.

Puis elle congédia ses sbires en leur ordonnant d'aller s'occuper des autres novices.

Quand ils se furent suffisamment éloignés, elle se pencha vers le petit homme et murmura :

— Alors ? À quoi jouez-vous ? Spécialiste du délit d'initié ?

Le sourire du petit homme s'élargit. Et bizarrement, loin de le faire paraître plus humain, cette mimique renforça son aspect reptilien.

— Il y a de cela.

Il se redressa mais Cassandra estima que, même dans cette position

avantageuse, il ne devait guère dépasser le mètre soixante-cinq.

— Je me présente, Mark Kaspar. Et je suis venu vous faire savoir que nous sommes appelés, vous et moi, à nous associer dans la plus grande entreprise que le monde moderne ait jamais connue.

Le sourire vacilla comme une flamme de chandelle puis s'éteignit pour faire place à une expression plus grave.

— Si nous allions poursuivre cette conversation à l'intérieur ? proposa Mark Kaspar.

Il prit son ballot et se dirigea hardiment vers la porte. La fille au regard mort lui emboîta le pas. Comme ils passaient devant elle, Cassandra sentit une désagréable odeur d'œufs pourris.

Puis Mark Kaspar lui permit de voir ce qu'il dissimulait sous sa veste froissée. C'était une urne de pierre sculptée dont le couvercle était largement fendu. Les côtés de la boîte étaient ornés d'inextricables nœuds de serpents que le temps avait adoucis de sa patine.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il commençait à en avoir jusque-là de le répéter, de l'épeler, de le hurler, de le chanter sur tous les airs de son répertoire dans le chimérique espoir de se faire comprendre.

— Reeemo ! hurla-t-il pour la troisième fois dans la énième paire de tympans plombés qu'il rencontrait depuis son arrivée à la résidence pour personnes âgées de Sunnyville, à Tampa, Floride. Vous avez compris ? Je m'appelle Remo. R-E-M-O.

Il prit une bouffée d'air puis, comme si cette précision pouvait miraculeusement déboucher les oreilles de son interlocutrice, ajouta dans un souffle désespéré :

— Remo Zelby !

Si son prénom était bien Remo, son vrai nom de famille était en fait Williams. Mais, pour les besoins du service, Remo Williams, usait souvent de pseudos car il était l'un des deux assassins professionnels employés par CURE, le plus secret des services secrets des États-Unis d'Amérique.

— Monsieur Wemo Shelby, dites-vous..., murmura la vieille dame qui tenait la réception. Voyons voir...

Elle prit une liste fixée à une planchette par deux pinces métalliques.

— Oh, misère ! s'exclama-t-elle au bout de plusieurs minutes en constatant qu'elle était en train de consulter sa liste à l'envers.

— Je voudrais voir le docteur Augusta MacAbbey, expliqua Remo tandis qu'elle retournait sa planchette pour chercher en vain le nom de Wemo Shelby sur la liste des visiteurs annoncés.

Elle s'absorba dans ses investigations pendant encore un certain nombre de minutes, puis lorsque, de nouveau, elle leva les yeux vers lui, Remo eut l'impression qu'elle le voyait pour la première fois.

— Bonjour, dit-elle avec un grand sourire. Êtes-vous attendu, monsieur ? Votre nom, je vous prie...

— Ernest Hemingway, lança Remo en s'éloignant vers le couloir.

Il venait de franchir le guichet d'information du quatrième.

À quelques variantes près, le même scénario s'était déjà déroulé au troisième, au second et au premier, ainsi que dans le hall du rez-de-chaussée et, auparavant, à la guérite d'entrée de la résidence.

Selon toutes les apparences, on ne trouvait pas par ici de personnes âgées de moins de quatre-vingts ans. Remo en était contrarié mais pas réellement surpris. Le docteur Harold Smith, le directeur de CURE, lui

avait dit que ce serait probablement le cas. Six personnes seulement tiraient un revenu salarié de leurs activités à Sunnyville, activités qui, à la connaissance de Remo, se limitaient à la supervision des véritables travailleurs de l'institution.

Selon la doctrine de Sunnyville, le principal problème des résidences pour personnes âgées était que leur population se sentait inutile, dépassée. Leur vie active étant derrière eux, les pensionnaires n'étaient plus utiles à la collectivité et, de ce fait, devenaient pour elle un fardeau ou une quantité négligeable, ce qui engendrait mépris de la part des actifs et dépression chez les retraités.

C'est à partir de ce postulat que les responsables de Sunnyville avaient radicalement restructuré le fonctionnement de la résidence pour personnes âgées. Le résultat en était aujourd'hui une institution se targuant d'avoir pensé et mis en place une façon entièrement nouvelle de gérer la vieillesse et le handicap.

La réalité était moins reluisante. Au lieu de prendre les vieillards en charge, ils les traitaient en esclaves.

Une partie était envoyée aux cuisines pour préparer la pitance quotidienne. Ceux qui étaient suffisamment lucides étaient chargés de besognes administratives : téléphone, classement, dactylographie. Le reste s'occupait des jardins, du blanchissage, des divers travaux d'entretien et de l'accueil.

Quelques mois plus tôt, Sunnyville avait fait la une des news quand un retraité de quatre-vingt-cinq ans, employé à l'abattage des vieux arbres dans l'orangerie de l'institution, s'était écroulé, victime simultanément, d'une attaque cérébrale, d'une hémiplegie et d'une hémorragie à un lobe occipital. En tombant, l'homme s'était, de surcroît, déchiqueté la cuisse avec sa tronçonneuse. Bref, la dépouille restituée à la famille n'était pas très présentable.

Le porte-parole de Sunnyville, un monsieur affable, policé et très propre sur lui, s'était aussitôt exprimé sur les ondes locales et nationales, déclarant qu'il s'agissait d'un accident circulatorio regrettable, imprévisible et impossible à anticiper. Selon lui, au moment où la malheureuse victime avait perdu le contrôle de sa tronçonneuse, l'hémorragie cérébrale était déjà trop importante pour être jugulée.

Malgré le soin apporté à son argumentaire, la conviction qu'il avait affichée, et la sincérité de ses condoléances, son discours avait laissé un certain nombre de sceptiques mais l'esclandre avait fini par se tasser. Les avocats de Sunnyville avaient alors proposé à la famille un arrangement financier des plus alléchants si elle acceptait d'oublier son chagrin, de retirer sa plainte et de ne plus jamais faire la moindre allusion à cette sombre affaire.

Et l'on avait cessé de s'intéresser à Sunnyville. À l'exception de

quelques curieux impénitents, parmi lesquels Harold W. Smith. C'est ainsi qu'à en croire des bruits parvenus aux oreilles de Remo, Sunnyville avait récemment amélioré le rendement de son fructueux négoce. D'après ces bruits, les pensionnaires qui étaient trop fatigués ou trop vieux pour continuer à travailler décédaient brusquement « de mort naturelle ». Le lit et l'emploi laissés vacants par la disparition d'un défunt étaient très vite occupés par le premier de la longue liste d'attente sur laquelle il fallait s'inscrire pour entrer à Sunnyville.

Remo ne voulait pas savoir comment cette indignité s'était ébruitée. Dénonciation ? Conversation de bar ? Confidences d'alcôve ? Dépôt de plainte étouffé par des magistrats véreux ? Peu lui importait la façon dont le scandale était parvenu à la connaissance de Smith. Une seule chose comptait à ses yeux : la mission qu'il venait accomplir.

Sans être un géant, Remo Williams était un homme de grande taille au physique élancé, aux cheveux noirs et aux yeux bruns à la fois perçants et impassibles. Ce jour-là, il portait un jean noir, un tee-shirt d'une blancheur éblouissante et ses pieds étaient nus, comme toujours, dans ses mocassins de crocodile. Balançant souplement ses bras dont les poignets d'acier étaient d'une épaisseur peu commune, il s'engagea d'un pas décontracté dans le couloir envahi par les odeurs d'antiseptiques.

Le bâtiment semblait déserté. Les portes des chambres particulières étaient fermées et il pouvait entendre, de l'autre côté, des râles et des respirations oppressées.

Même le couloir était aux antipodes de l'image qu'il avait d'une résidence pour personnes âgées. Pas de paniers de linge débordants, pas de matériel médical, pas de béquilles oubliées, ni de chariots métalliques chargés de thermomètres et de désinfectants garés le long des murs. Pas de vieillards pliés sur leur canne, sur leur déambulateur ou propulsant leur fauteuil roulant avec des mains décharnées, sculptées par un entrelacs de veines bleues. On aurait dit que les pensionnaires étaient en quarantaine.

Mais ce n'était pas tout. Une odeur planait par-dessus les relents mêlés de centaines de médicaments, potions et préparations diverses.

L'odeur de la peur.

Aucun doute n'était possible. L'odeur était trop familière aux narines de Remo Williams. Et rien ne pouvait tromper ses sens hyperdéveloppés par l'entraînement très pointu auquel l'astreignait sa profession. L'odeur de la peur était partout. Elle collait aux murs, suintait aux plafonds, poissait l'atmosphère.

Le couloir virait à droite pour suivre l'angle du bâtiment. Juste après le tournant Remo s'immobilisa sur place pour ne pas trébucher sur une vieille femme plantée à quatre pattes au beau milieu du

chemin.

Un long râle de lassitude s'échappa de ses lèvres sèches et craquelées. Ses mains déformées par l'arthrite étaient crispées sur une lavette, qu'elle se mit à pousser devant elle en apercevant les mocassins de Remo.

Effaré, ce dernier la prit sous les aisselles et la releva, doucement, avec mille précautions, pour ne pas lui faire de mal. Sous ses doigts, les os saillants de la vieille dame paraissaient fragiles comme des brindilles.

Elle s'adossa au mur et soupira.

— Ça va ? demanda Remo.

— Je... Je n'ai pas fini..., dit la vieille dame d'une voix hachée. Je vous en supplie... Non, laissez-moi faire. Je... peux encore, je peux encore...

Elle voulut se remettre à genoux, faillit tomber en avant. Remo la rattrapa et la maintint, délicatement mais fermement, contre le mur.

— Allons, vous avez l'air épuisée. Je vais vous ramener à votre chambre.

Un éclair passa brusquement dans les pauvres yeux usés.

— Vous travaillez avec le docteur MacAbbey ?

— Non, dit Remo.

L'odeur de la peur décrût un peu et un vague semblant de couleur revint aux joues de la vieille dame.

— Doux Jésus... Est-ce possible ?

— Mais tout à fait, confirma Remo. Je ne fais nullement partie de cette équipe.

Puis la peur revint, en force. La coloration fugace s'effaça des joues parcheminées de la vieille dame.

— Je vous en supplie, monsieur, ne leur dites surtout pas que je vous ai parlé, implora-t-elle en lançant des regards angoissés à droite puis à gauche. Ne leur dites pas...

— Leur dire quoi ? demanda doucement Remo. Vous n'avez rien à craindre, voyons. Venez avec moi, nous allons tâcher de trouver une infirmière qui pourrait s'occuper de vous.

La vieille dame se raidit et essaya de lui échapper. Tentative dérisoire contre la puissance surhumaine de celui qu'on surnommait l'Implacable. Remo sentit pourtant qu'elle y avait mis toute la force qu'elle était encore capable de déployer.

— Une infirmière ? Non ! cria-t-elle d'une voix stridente. Pas ça !

— Mais enfin, protesta Remo. Puisque je vous dis que vous n'avez rien à craindre...

La vieille dame se mit à trembler.

— Laissez-moi, gémit-elle. Je vous en prie, laissez-moi... Je ne veux pas...

C'est alors qu'une autre voix, beaucoup moins fluette, s'éleva dans le dos de Remo :

— Puis-je savoir ce qui se passe ?

Laissant la vieille dame appuyée à son mur, Remo se retourna et se retrouva face à face avec une femme athlétique qui le détaillait d'un oeil glacial.

— Il ne se passe rien, docteur MacAbbey, répondit la vieille dame. Rien du tout. Je fais mon travail, comme d'habitude...

Le docteur MacAbbey avait entre trente-cinq et quarante ans. Contrairement aux habitudes, elle ne portait pas de blouse blanche mais un tailleur beige très chic, plus proche de la toilette d'apparat que de la tenue de travail. Ses cheveux châains étaient remontés sur sa tête en un chignon tellement tiré qu'il lui cintrait les sourcils et qu'elle ne pouvait probablement pas plisser ses yeux dorés. Elle avait un visage aux traits réguliers, un corps agréable et Remo se dit qu'elle aurait pu avoir du charme n'eût été un petit quelque chose qu'il avait du mal à définir. Quelque chose d'autoritaire. Non, ce n'était pas le mot. De rigide ? Non plus. De dur, peut-être. Et soudain, Remo Williams se retint pour ne pas sourire. Il venait de trouver ce qui caractérisait le mieux sa première impression du docteur Augusta MacAbbey. Elle avait en elle quelque chose d'implacable.

Elle approcha d'un pas tranquille mais Remo sentait bien qu'elle était folle de rage. Tout en la surveillant, il se rendit compte que la vieille dame s'était remise à quatre pattes et frottait le carrelage avec frénésie. La peur était là. Suffocante.

— Vous voyez ? dit-elle. Je travaille. Je suis utile, très utile. Et je suis heureuse. C'est justement ce que j'étais en train de dire à ce jeune homme.

— Mais enfin, coupa Remo. C'est ridicule.

De nouveau, il releva la vieille dame.

— Non ! pleura-t-elle. Laissez-moi ! Je dois faire mon travail.

— Ça va, Joséphine, dit le docteur MacAbbey. Ça va. Vous pouvez partir.

— Mais je n'ai pas fini d'astiquer, objecta Joséphine d'un air terrifié. Laissez-moi travailler, s'il vous plaît ! Je peux travailler ! Je veux travailler.

— Je vous ai dit de partir, Joséphine, ordonna le docteur MacAbbey d'une voix claquante. Vous avez bien compris ?

La vieille dame tourna vers Remo ses yeux battus, dilatés par l'angoisse, puis s'éloigna du plus vite que le lui permettaient ses jambes usées et disparut à l'angle du couloir.

— Notre objectif est de permettre à nos anciens de vivre le reste de leurs jours dans le confort et la dignité, récita Remo.

C'était l'introduction de la brochure de Sunnyville.

— Vous l'avez appris par cœur ? demanda le docteur MacAbbey d'une voix vitriolée.

— Oui. Une pure merveille de communication, complimenta Remo.

— Peut-on savoir qui vous êtes, monsieur ? poursuivit la femme au chignon.

Grâce à ses sens uniques, il l'entendit grincer des dents.

— Remo Zelby, du *Tampa Daily*. Je fais une petite enquête pour notre supplément du dimanche. Pouvez-vous répondre à quelques questions, madame MacAbbey ?

— Docteur MacAbbey, rectifia-t-elle d'une voix encore plus acide.

Elle le détailla des pieds à la tête et ajouta :

— Et vous n'avez pas l'air d'un journaliste.

— C'est ce que mon rédac chef se tue à me répéter, fit pitoyablement Remo. Et c'est pour ça que je croupis dans les suppléments du dimanche. Allez, soyez sympa, filez-moi quelques confidences exclusives sur les méthodes révolutionnaires que vous avez mises en œuvre à la résidence.

— Je vais vous en filer des confidences exclusives, grommela le docteur MacAbbey.

Sur quoi, elle pirouetta et se dirigea vers le comptoir d'information, près des ascenseurs. La vieille réceptionniste n'était plus à son poste. Augusta MacAbbey attrapa un téléphone, décrocha, composa plusieurs chiffres et raccrocha sans avoir parlé. De toute évidence, un code d'alerte.

— Vous avez d'autres employés, ici ? demanda Remo comme si de rien n'était. Des gens plus jeunes ? La maison n'est pas entièrement tenue par les pensionnaires ?

Sans même daigner lui répondre, le docteur MacAbbey alla se planter devant les portes d'ascenseurs et attendit, les bras croisés sur la poitrine.

— On raconte que vous avez dernièrement débranché une femme de quatre-vingt-douze ans parce que son assurance maladie se faisait tirer l'oreille pour rembourser les soins. Dites-moi que ce n'est pas vrai !

Cette fois, le docteur Augusta MacAbbey daigna répondre.

— Qui êtes-vous réellement et qui vous paie pour jouer les fouille-merde ?

— Je vous l'ai dit, je suis Remo Zelby. Et c'est le *Tampa Daily* qui me paie. Fort mal, au demeurant. Mais pour écrire des articles, pas pour jouer à ce que vous dites...

Augusta MacAbbey changea de tactique. Elle sourit et approcha de Remo.

— Vous êtes un têtù, vous..., susurra-t-elle en essayant de lui décocher un petit coup d'épaule mi-ludique mi-enjôleur.

D'un déplacement rapide, Remo esquiva la manœuvre douteuse.

— On dit que la vieille dame est morte.

— Nos pensionnaires finissent tous par mourir un jour ou l'autre, répondit-elle avec une petite mimique fataliste. Étant donné leur âge, cela n'a rien d'extraordinaire. C'est, de toute façon, la triste destinée de l'être humain, la vôtre, la mienne.

— Vous êtes philosophe, constata Remo en déviant la trajectoire d'une main qui, l'air de rien, cherchait à effleurer son jean en un point stratégique de son anatomie. Il est clair que toute vie a un début et une fin. Cela fait même partie de la définition de la vie. Cela n'empêche qu'on peut précipiter le départ des gens. Or, justement, l'on m'a rapporté neuf autres cas de décès « accélérés » au cours du mois passé dans cette institution.

Cette fois, Augusta MacAbbey cessa définitivement de vouloir flirter.

— Ce n'est pas un têtue que vous êtes, vous. C'est un véritable mulet..., grommela-t-elle en lançant un regard impatient vers les portes d'ascenseurs.

— Vos acolytes ne vont pas assez vite à votre goût ?

— Mes quoi ?

— Vos acolytes, ma mignonne. Ceux que vous avez alertés avec le téléphone.

Le front d'Augusta MacAbbey s'empourpra sous son chignon tiré.

— Ma mignonne..., répéta-t-elle, outrée. Je suis le docteur MacAbbey ! Et je n'ai ici que des collaborateurs et des employés, pas des acolytes !

L'arrivée de l'ascenseur mit un terme à la tempête. La cabine était pleine et quand les portes s'écartèrent Remo vit débarquer cinq gorilles. Ils s'immobilisèrent, le petit doigt sur la couture du pantalon, les pectoraux à l'étroit sous leurs polos de coton blanc. Le chef de détachement étudia attentivement la silhouette mince et longiligne de Remo Williams.

— Cet individu vous importune, docteur ? demanda-t-il d'un ton supérieur.

Sa plaque patronymique indiquait : Matt Mayburn – Infirmier diplômé.

Le docteur Augusta MacAbbey était encore écarlate. Ses yeux dorés lançaient des éclairs qui n'avaient plus grand-chose à voir avec ses récentes tentatives de séduction.

— Monsieur Zelby se prétend journaliste mais ses questions ressemblent davantage à celles d'un espion.

— Vous aviez dit « fouille-merde », lui rappela Remo. Vous avez oublié ? C'était juste avant que vous essayiez de vous frotter sur moi pour endormir ma vigilance.

La remarque sembla déplaire fortement à Matt Mayburn. Il laissa échapper un bruit de samovar percé. Remo s'attendait à voir des jets de vapeur lui sortir par les naseaux.

Le docteur MacAbbey, qui commençait à retrouver un teint normal, se recolora instantanément. De nouveau, elle croisa les bras d'un air furieux, ce qui fit monter d'un étage son opulente poitrine.

Pas besoin d'être devin pour comprendre que le docteur et le chef des infirmiers musclés avaient des relations autres que purement professionnelles.

Le malaise fut provisoirement dissipé par l'un des tas de viande qui était sorti de l'ascenseur derrière Matt Mayburn et qui ricana :

— Ça, un journaliste ? Il a une tête de trouduc, ouais !

— Ce n'est pas gentil, dit Remo en agitant l'index. Vous n'avez pas à me critiquer sur le physique.

— Je vous donne une chance, une seule, dit Augusta MacAbbey, magnanime. Si vous oubliez tout ce qui a été dit, tout ce que vous avez vu depuis votre arrivée en ces lieux, ces messieurs vous raccompagneront à la sortie et nous n'en parlerons plus.

Remo secoua une tête accablée.

— Mais je suis journaliste, moi ! Vous vous rendez compte que vous êtes accusée d'avoir tué des gens de sang-froid et d'en réduire d'autres en esclavage dans le seul but de vous enrichir ? Si j'arrive à faire éclater le scandale, je peux remporter le prix qui fait rêver toute la profession.

— Vous convoitez le Pulitzer ? demanda Augusta MacAbbey, incrédule.

— Bien sûr, dit Remo avec tous les accents de la sincérité. Tous les journalistes ne pensent qu'à cela.

Augusta MacAbbey soupira. À la manière dont elle regardait Remo, il était clair qu'elle regrettait infiniment de devoir se séparer de lui aussi vite. Il connaissait le phénomène. Soumis depuis des décennies au régime alimentaire ainsi qu'à la discipline spirituelle et physique exigés par sa qualité de Maître de Sinanju, il émettait des ondes et des phéromones qui avaient des effets dévastateurs sur la gent féminine.

Contrariée mais fataliste, Augusta MacAbbey se tourna vers le patron de ses sbires.

— Occupez-vous de lui, Matt, ordonna-t-elle. Il ne nous laisse guère le choix.

Le chef gorille et ses auxiliaires encadrèrent Remo et le pilotèrent alors vers l'ascenseur. Ils le placèrent au milieu de la cabine et se plantèrent autour de lui. Les câbles gémirent puis l'engin s'ébranla avec un sinistre grincement lorsque Matt Mayburn appuya sur le bouton de descente.

— Il n'y a pas de limite de charge ? demanda naïvement Remo.

— Peut-être, j'en sais rien, fit Mayburn.

— S'il y en a une, vous devriez ressortir car c'est vous le plus gros. C'est quand même de notre sécurité à tous qu'il s'agit, monsieur Mayburn...

— Écrase, grogna méchamment l'infirmier diplômé. Et te bile pas, va, tu n'auras bientôt plus aucun souci à te faire pour ta sécurité.

Deux étages passèrent en silence puis Remo demanda :

— Vous en avez tué combien ?

— Ch'sais pas, fit Matt Mayburn. Mais, en tout cas, il va bientôt y en avoir un de plus sur la liste.

— Ah ! s'exclama Remo avec ravissement. Vous êtes d'accord pour répondre à mes questions ? Formidable ! C'est pour quand votre prochaine exécution ?

— Tu vas pas tarder à le savoir, grogna Mayburn, ce qui fit joyeusement pouffer les quatre autres infirmiers musclés.

L'ascenseur s'immobilisa en sous-sol au niveau de la chaufferie.

Les cinq hommes descendirent. Remo les suivit sagement.

— Sim, dit alors Matt Mayburn, va préparer la piqûre. Il n'a pas l'air bien dangereux. À quatre, on n'aura aucun mal à le faire tenir sage.

Un mastard, qui d'après sa plaque se nommait Sim Tyer, retourna vers l'ascenseur.

— Quelle piqûre ? demanda Remo.

— Celle qu'on te réserve, mon pote, répondit Matt Mayburn. Une overdose d'insuline. Indécélable à l'autopsie.

— Quoi ! fit Remo d'un air affolé. Vous voulez me supprimer, moi aussi ?

— Sois sûr que je le regrette, mon vieux. Mais tu ne nous laisses pas le choix.

— Mais la piqûre, enfin ! dit Remo. Elle va se voir, même si l'insuline n'est pas détectée !

— Avec tous les autres trous qu'on t'aura faits dans la couenne pour essayer de te « sauver la vie », ils ne risquent pas de s'intéresser à celui-là en particulier. On leur expliquera que tu as perdu connaissance et que tu ne t'es jamais réveillé.

— Ah non ! s'insurgea Remo. Il n'est pas question que je me laisse souffler mon Pulitzer comme ça !

Matt Mayburn fit claquer son poing droit dans la paume de sa main gauche.

— Comme je t'ai dit, je regrette. Mais il n'y a pas d'autre solution si on veut pouvoir poursuivre notre business.

Tout dans son attitude et dans les ondes qu'il émettait indiquait que, bien au contraire, il ne regrettait rien.

— Votre business... Ouais..., fit Remo, pensif. Voyez-vous, le

problème, justement, c'est que mon business à moi consiste à vous empêcher de le poursuivre, votre business. Et que, moi aussi je ne vois qu'un moyen pour y parvenir...

Un sourcil se souleva au front bestial de Matt Mayburn. Quelque chose ne tournait pas rond. Normalement, à ce stade du processus, le journaliste aurait dû être mort de peur et les implorer de l'épargner.

— En raison de quoi, ajouta Remo Williams, si vous désirez que je fasse inscrire quelque chose de spécial sur votre épitaphe, c'est le moment ou jamais de vous exprimer...

Il y eut encore quelques secondes de battement, le temps que le sens de ses paroles atteigne le cerveau de Matt Mayburn, qu'il donne ensuite la définition du mot « épitaphe » aux quatre autres hominiens, puis les joyeux drilles chargèrent, en bloc, y compris le nommé Sim Tyler qui avait fait demi-tour pour venir prêter main-forte à ses collègues.

Un poing massif arriva sur le visage de Remo. D'un bond, ce dernier se mit hors d'atteinte et bâilla en attendant la suite, tandis que Mayburn poussait un hurlement quand, au lieu d'envoyer sa cible au pays des songes, ses phalanges entrèrent en contact avec un pilier de béton.

Les quatre autres étaient éberlués. Apparemment, leur chef devait rarement rater ses victimes. Du coin de l'œil, Remo aperçut un ustensile brillant qui traînait sur le sol. Il regarda. C'était un pot de chambre en inox : l'instrument idéal pour régler leur compte à ces chenapans. Il le saisit par l'anse et attendit le nouvel assaut, qui ne tarda pas à venir. Remis de sa surprise, Matt Mayburn chargea en tête. La suite se déroula en un temps record et selon une séquence qui pourrait se matérialiser ainsi : Clong ! lorsque la tête de Mayburn fit connaissance avec le pot de chambre. Aïe ! lorsque ce qui lui restait encore de neurones en état de marche enregistrèrent le message de douleur. Et Crac ! lorsque l'impact lui disloqua les os de la boîte crânienne.

— Plus que quatre.

La méthode se montrant efficace, Remo en fit profiter tout le monde.

Clong ! Aïe ! Crac ! Plus que trois.

Clong ! Aïe ! Crac ! Plus que deux.

Clong ! Aïe ! Crac ! Plus qu'un.

Clong ! Aïe ! Crac ! Plus que...

Hé non ! Déjà fini.

Le docteur MacAbbey était déjà en pleine activité lorsque Remo fit irruption dans son bureau.

— J'espère que le cadavre n'est pas couvert d'ecchymoses, dit-elle

sans même lever les yeux de ses papiers.

— Lequel ? demanda l'Implacable.

La tête d'Augusta MacAbbey se redressa comme celle d'une marionnette. Ses yeux dorés étaient ronds comme des boutons de capote à boutons dorés. L'instant de stupeur passé, elle se leva et se dirigea vers Remo qui était en train de verrouiller la porte.

— Où est Matt ?

— À la cave, répondit Remo. Avec ses collègues.

Sa réponse parut rassurer le docteur MacAbbey. Elle fit marche arrière vers son bureau et tendit la main pour décrocher le téléphone.

— Vous avez raison, approuva Remo.

— Pardon ?

— Vous avez raison de téléphoner pour faire enlever monsieur Mayburn et ses amis. Si vous les laissez trop longtemps, cela risque d'attirer les charognards.

Il fallut quelques secondes pour que les paroles de Remo se transforment en quelque chose de compréhensible dans le cerveau d'Augusta MacAbbey.

— Mais, ajouta-t-il, peut-être, n'était-ce pas là ce que vous aviez l'intention de faire.

— Vous... Vous les avez tués ?

— C'est un peu plus compliqué que cela, expliqua Remo. Ces messieurs souffraient de violentes douleurs au crâne. Des céphalées, comme l'on dit, je crois, dans le langage médical.

Augusta MacAbbey approuva d'un hochement de tête.

— Je leur ai administré un traitement de mon cru, compléta Remo. Un peu trop fort, je le crains. Apparemment, ça ne leur a pas trop réussi. Désolé.

Cette fois-ci, Augusta MacAbbey saisit la métaphore. Ses yeux dorés se braquèrent sur Remo.

— Vous voulez dire que vous êtes venu à bout de Matt et de son équipe ?

Remo hocha fièrement la tête.

— Tout seul ? s'étonna le docteur MacAbbey.

— Non, avec l'aide de ceci, dit Remo en montrant un objet qu'il avait jusque-là dissimulé dans son dos.

Augusta MacAbbey regarda avec étonnement cette espèce de petit plateau métallique bosselé et muni d'une anse.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Excusez-moi, dit Remo. Il est vrai que cela ne ressemble plus à grand-chose.

Redressant le métal entre ses doigts, il redonna à l'ustensile ses volumes d'origine. Augusta MacAbbey le regarda faire avec stupeur. Ses yeux étaient écarquillés comme ceux d'un enfant assistant à un

tour de passe-passe.

— Oh ! s'exclama-t-elle. Un pot de chambre en inox ! J'ignorais totalement que nous en avions encore dans cette maison.

— Je l'ai trouvé à la cave, expliqua Remo. Il était certainement destiné à la poubelle.

Le docteur MacAbbey acquiesça :

— Certainement. Sunnyville n'accepte plus les pensionnaires qui n'ont pas assez d'autonomie pour se rendre aux toilettes par leurs propres moyens.

— Je m'en doutais un peu, lui confia Remo. Quant à ceux qui la perdent après leur admission, vous les restituez entre quatre planches à leur famille, n'est-ce pas ?

— Puisque vous savez tout, je ne vois pas pourquoi j'essaierais de vous le dissimuler plus longtemps, mon cher Remo, minauda le docteur MacAbbey en contournant son bureau pour venir se serrer contre lui.

— Écoutez, changez de tactique, dit l'Implacable. Vous me donnez envie de vous tuer tout de suite.

Augusta MacAbbey s'écarta et le regarda, le visage livide. Mais elle ne manquait pas de sang-froid. Elle retrouva très vite une contenance, et des arguments.

— Calmez-vous, voyons. Un homme qui a réussi à se débarrasser seul de Matt Mayburn et de son équipe est une valeur sûre pour moi. J'ai les moyens de vous payer grassement si vous acceptez de devenir mon bras droit dans l'administration de la résidence. Vous seriez, plus précisément chargé de... la discipline. C'est un poste inespéré pour un petit journaliste du dimanche comme vous. Sans compter que je vous propose, en prime, de joindre l'utile et l'agréable. Je ne vous plais pas ? Mettez-moi à l'épreuve et vous changerez rapidement d'avis, mon garçon. Sachez que je suis uneoureuse très douée et très inventive. Un tempérament, comme on dit... Et puis... j'ai toujours eu un faible pour les hommes dans votre genre, discrets et efficaces...

Remo ne disait rien. Il écoutait en figolant la remise en forme de son pot de chambre. Elle le regarda un instant puis enchaîna :

— Je dois dire que votre démonstration m'en a mis plein la vue. Modeler de l'inox à mains nues, c'est... c'est... remarquable. Impressionnant. Vous devez avoir un truc, non ? Une technique spéciale.

— Oui, dit Remo. On appelle ça la technique de Sinanju.

— Jamais entendu parler, avoua le docteur Augusta MacAbbey. Mais j'ai toujours été avide d'apprendre. Si nous allions dans un endroit plus tranquille ? J'ai un petit salon à l'étage où nous pourrions prendre paisiblement un verre en examinant les conditions de votre embauche. Et plus si affinités...

De nouveau, elle se colla contre lui.

Levant le visage vers Remo, elle passa sur ses lèvres une langue gourmande et ajouta :

— Et vous pourriez m’initier à votre technique de... de...

— De Sinanju, répéta Remo.

— C’est cela, de Sinanju..., susurra Augusta MacAbbey d’une voix rauque.

— Je regrette mais il est beaucoup trop tard.

— Comment cela, espèce de voyou ? lança-t-elle, faussement outragée. Dites que vous me trouvez trop vieille, tant que vous y êtes !

Remo l’examina, d’un œil froid comme une poignée de main présidentielle.

— Pas vraiment, conclut-il. Malheureusement vous allez quand même mourir. Donc vous n’aurez pas le temps de vous initier à la technique de Sinanju.

La panique s’installa cette fois dans le regard du docteur MacAbbey.

— Mais pourquoi ? Je peux vous payer royalement ! Être votre maîtresse ! Votre servante si vous voulez. Vous serez riche et heureux avec moi.

— Riche peut-être, heureux certainement pas. Voyez-vous, docteur MacAbbey, vous avez indiscutablement un physique délicieux mais c’est dans votre âme que siège la pourriture. Je suis venu ici pour mettre un terme aux ignominies qui s’y déroulent depuis trop longtemps et pour châtier les coupables. En raison de quoi, si vous désirez que je fasse inscrire quelque chose de spécial sur votre épitaphe, c’est le moment de vous exprimer...

— Non ! Pitié ! Je deviendrai bonne ! Je m’amenderai, je le jure ! Je ferai la lecture aux pensionnaires, je les promènerai, je les borderai le soir dans leur lit, je leur ferai faire des jeux de société, je les emmènerai au spectacle, à la plage, je leur ferai préparer de bons desserts... Je... je... Je leur...

— C’est tout ?

— Non, attendez un instant, je vais trouver, je...

— Trop tard.

Clong ! Aïe ! Crac !

— Mission accomplie.

Remo regarda son pot de chambre. Il était à nouveau aplati. Le chignon n’avait guère amorti le choc car une purée rosâtre en souillait le fond : la brillante cervelle du docteur Augusta MacAbbey, mélangée au bon sang rouge de ses artères et à quelques débris osseux.

— Ça vous apprendra à me traiter de petit journaliste du dimanche, dit l’Implacable.

Il jeta le pot de chambre inutilisable dans le bureau de sa victime,

ouvrit la porte et quitta la résidence pour personnes âgées de Sunnyville.

*

* *

Parfois, Cassandra Sagace se demandait si elle n'était pas en train de vivre un rêve merveilleux.

Cela faisait presque vingt ans qu'elle sévissait dans le *religion-business* et, bien sûr, elle n'avait jamais cru aux miracles. C'était bien un authentique miracle, pourtant, qui s'était produit à la fin de l'été quand le Ciel lui avait envoyé Mark Kaspar. Les actions la Bioteknowledge Inc. lui avaient fait gagner près de cinq cent mille dollars en trois jours, à la suite de quoi le petit homme basané lui avait dit de vendre. Oh, elle en avait eu du mal à se décider ! Quel déchirement de se séparer de cette poule aux œufs d'or ! Mais, devant l'insistance de Kaspar, elle avait fini par céder.

Le lendemain Bioteknowledge était en pleine dégringolade à la suite d'un procès en contrefaçon intenté par une grosse firme spécialisée dans le même secteur d'activité. Kaspar avait aussitôt investi toutes les liquidités réalisées dans une parcelle de deux cents hectares contiguë aux terres du Ranch Ragnarok, ce qui avait à peu près doublé la valeur des propriétés immobilières de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité. Le reliquat avait été investi en actions d'une grande compagnie de boissons gazeuses. Certes, ce placement n'avait pas explosé comme le précédent mais la valeur des biens détenus par l'Église continuait à suivre une progression ferme et régulière.

Pour Cassandra, c'était parfait. Car si une chose la comblait d'aise, c'était indiscutablement de voir sa fortune grossir sans même avoir à s'en occuper.

La Très Sainte Mère prenait un plaisir d'une qualité rare à s'enrichir « en dormant », comme disaient les mauvaises langues.

En ce qui concernait les biens fonciers, c'était une autre affaire. Le jour où elle eut connaissance de l'achat des terres, Cassandra Sagace prit sa crosse de noyer et, d'un pas résolu, partit dire deux mots à ce galaplat de Mark Kaspar pour lui faire savoir vertement que c'était encore elle qui prenait les décisions !

Cassandra avait fondé le ranch sur une friche industrielle rachetée à bas prix par l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité. Sur cette friche, se dressaient d'énormes ateliers de briques grises, dont certains avaient été conservés pour servir de dortoirs aux adeptes. C'est dans l'un des ces ateliers, situés à l'écart, que Mark Kaspar s'était installé en compagnie de sa fidèle et silencieuse suivante.

En approchant de son repaire, Cassandra vit un gros nuage de fumée jaune qui s'échappait par la haute cheminée centrale. La Grande Prophétesse fit halte et huma l'air comme un limier flairant la piste du renard.

Encore cette odeur d'œufs pourris.

Quelle immonde pitance pouvaient-ils bien cuisiner là-dedans ?

Redoublant le pas, Cassandra se remit en marche vers le bâtiment.

Elle était en train de lever sa crosse pour frapper quand Mark Kaspar lui cria d'entrer. Ce type anticipait tout, dans les moindres détails. Légèrement irritée, Cassandra poussa la porte.

Tous les bâtiments occupés par les disciples de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité avaient été équipés d'un âtre central. Dans le sien, Mark Kaspar avait allumé un feu de branches de sapin et de ces petits buissons d'armoïse en forme de hérissons gris bleuté qui envahissent les plaines de l'Ouest américain.

Au-dessus du feu, il avait monté plusieurs étages de grilles de forge, comme un échafaudage. Au niveau inférieur, était posé un récipient métallique de forme allongée dans lequel bouillait de l'eau et, par-dessus, sur une grille, se trouvait la mystérieuse urne de pierre que Mark Kaspar avait apportée avec lui le jour de son arrivée avec les nouveaux disciples.

Le couvercle avait été enlevé et Cassandra aperçut, à l'intérieur de l'urne, une substance granuleuse de couleur jaune.

La jeune suivante de Kaspar était assise près du feu sur un simple tabouret de bois. Une couverture de laine lui enveloppait partiellement la tête et, de ses bras frêles, elle la tendait en avant de manière à diriger vers son visage les émanations nauséabondes qu'elle aspirait comme des vapeurs d'inhalation.

L'odeur d'œuf pourri était suffocante aux abords de l'âtre. En regardant les yeux et le visage hallucinés de la fille, Cassandra pensa tout naturellement que la fumée jaune était une drogue.

Assis sur une chaise de bois, Mark Kaspar attisait le feu à l'aide d'une pique métallique. Il posa son regard de serpent mort sur Cassandra mais ne dit rien.

Devant ce spectacle aussi étrange qu'inattendu, la Grande Prophétesse sentit sa colère perdre du terrain face à la curiosité.

— Pourquoi avez-vous acheté ces foutues parcelles ? demanda-t-elle, ignorant délibérément la fille qui respirait avidement les vapeurs immondes.

— Il y a des sources chaudes sur ces terres, répondit Mark Kaspar.

— Je le sais. C'est justement pour ça que je n'en voulais pas.

— Les sources sont un atout capital pour notre entreprise.

Cassandra y perdait son latin.

— Vraiment ?

— Elles représentent notre chance de succès, une richesse colossale.

Ne comprenant pas en quoi les sources pouvaient être un avantage, Cassandra n'avait pas le choix. Elle fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Bon, concéda-t-elle. Simplement, la prochaine fois, tenez-moi au courant, OK ?

— Naturellement, répondit Mark Kaspar avec un petit hochement de tête affable.

Et l'on s'en tint là.

Cassandra, il est vrai, ne savait trop que dire. De quoi aurait-elle pu incriminer Mark Kaspar ?

L'étrange petit personnage s'était aplati devant elle à chaque fois qu'elle lui avait fait des remontrances et, même dans le cas présent, on ne pouvait pas l'accuser d'avoir une attitude rebelle avec la Maîtresse Spirituelle de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité.

Sans oublier que, grâce à lui, les coffres de l'Église étaient pleins à craquer et qu'en échange, il ne demandait pratiquement rien pour lui-même. Juste ce vieux bâtiment datant des années trente qu'il était en train de convertir en temple.

Au début, cette idée d'un autre sanctuaire sur les terres de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité n'avait pas vraiment séduit la Très Sainte Mère mais Mark Kaspar lui avait promis des gains incalculables dès que le temple serait terminé.

— Dans combien de temps ?

— C'est pour très bientôt, avait promis Mark Kaspar.

*

* *

Remo Williams arrêta sa voiture de location devant une cabine téléphonique, sur une petite aire de repos en bordure de l'autoroute Tampa-Orlando. Il glissa une pièce dans la fente appropriée et l'appareil la lui avala goulûment sans lui fournir de tonalité en retour. Patiemment, il fouilla ses poches, dénicha une autre pièce et la glissa dans la fente. Même chose : ce malhonnête petit appareil lui mangea sa nouvelle pièce sans le remercier et sans lui donner un mot d'explication.

À la troisième pièce engloutie, Remo se départit de son calme légendaire. De la pointe de l'index, il enfonça la sébile du téléphone, puis il attrapa une poignée de monnaie, remit une pièce dans la fente et, cette fois, eut droit à la tonalité. Alors, il appuya une demi-douzaine de fois sur la touche « 1 » selon un rythme rapide et précis.

Il entendit une série de « clics » tandis que son appel était

acheminé jusqu'à la Côte Est du pays, vers le sanatorium de Folcroft, qui servait de vitrine aux activités de CURE. Puis la voix aigrette du docteur Harold W. Smith se fit entendre :

— Remo ?

— Le crépuscule est tombé sur Sunnyville{1} annonça l'Implacable.

— Quelle poésie ! grinça Smith.

Chaleureux comme un iceberg, pour ne pas changer...

— Il faudrait envoyer quelqu'un pour s'occuper des résidents.

— Je prends les dispositions nécessaires, assura le docteur Smith.

— Tâchez quand même de leur offrir un peu mieux que le ragoût de Folcroft pour la fin de leur séjour terrestre.

Bien que disposant de crédits illimités pour faire fonctionner CURE, le sanatorium et tout ce qui entourait les opérations de son service, le docteur Smith avait toujours été très parcimonieux sur les dépenses. Sauf, bien sûr, quand ses collaborateurs ne lui laissaient pas le choix.

Il ne répondit pas, ce qui de sa part avait force d'aveu.

— Quelque chose ne va pas, Smitty ? demanda Remo, vous ne dites rien...

— Si votre rapport est terminé, je vous suggère de couper la communication, répliqua Smith.

— Vous avez raison, dit Remo. Coupons.

Plaquant une main de chaque côté de l'appareil, il l'arracha du sol avec le bloc de béton dans lequel il était boulonné et le planta à l'envers dans le trottoir sans même avoir raccroché le combiné.

— Voilà comment je coupe les communications avec les téléphones avaleurs de pièces, expliqua-t-il à un petit lézard gris qui l'observait depuis le talus de son œil riboulant de petit lézard gris.

*

* *

Le « bientôt » de Mark Kaspar arriva plus vite encore que ne l'aurait imaginé Cassandra Sagace.

Cela se produisit par une nuit d'automne, deux mois environ après l'arrivée de Kaspar et de sa compagne au Ranch Ragnarok alors que la construction du temple était achevée depuis la veille. La nuit était épaisse et, grâce aux sources chaudes, une certaine humidité imprégnait l'air habituellement aride du Wyoming. À peine couchée Cassandra avait sombré dans un profond sommeil peuplé de rêves d'or et de billets verts. Un toc-toc léger mais insistant l'éveilla un peu avant deux heures du matin.

On frappait à la porte d'entrée. Le cerveau encore embrumé de sommeil, Cassandra se leva, enfila hâtivement un pantalon de treillis, sauta dans une paire de brodequins qui traînaient près du lit et alla

ouvrir. Une Gardienne de la Vérité qui faisait partie de la patrouille de nuit se tenait sur le seuil, visiblement agitée.

— Eh bien, Buffy, que se passe-t-il ? demanda Cassandra.

Le ton indiquait sans aucune ambiguïté possible que la Très Sainte Mère n'appréciait pas d'être tirée du sommeil à cette heure indue.

— Vous savez qui débarque ? murmura nerveusement Buffy. Waägen et Dæssz.

— Quoi ? fit Cassandra. Que se passe-t-il avec le Volkswagen ?

Elle tourna les yeux vers le vieux combi du Ranch Ragnarok. L'engin était là, à sa place habituelle, couvert de marguerites autocollantes.

— Mais non, Très Sainte Mère, je ne parle pas du minibus. Je parle de Waägen et Dæssz, les empereurs de la crème glacée, ils viennent d'arriver au ranch. Vous ne les voyez pas ?

Pourtant, c'était bien vers le combi qu'elle regardait. Cassandra se frotta les yeux pour en chasser les dernières miettes de sommeil et, alors seulement, elle vit les deux hommes qui se tenaient derrière le véhicule.

L'un d'eux était mince, grand et sec comme une vieille liane. Il portait une barbe grise mitée, une casquette verte et des lunettes rondes aux verres épais comme des loupes. L'autre était à peu près le Sancho Pança de ce Don Quichotte : petit et rond comme une barrique, il formait une boule pesant dans les cent quarante à cent cinquante kilos, ornée d'une tête en forme de citrouille, chauve sur le dessus avec, sur le pourtour, une couronne de longs cheveux filasse et visiblement teints. Même dans la nuit et à cette distance, cela se devinait. Les rayons impertinents de la lune faisaient scintiller quelques gouttes de sueur sur l'arrondi de son dôme lustré.

Comment avait-elle fait pour ne pas les reconnaître tout de suite ? Ils trônaient tous les deux dans son congélateur et, ce soir comme tous les soirs, elle avait vu leurs têtes sur la boîte de glace vanille aux éclats d'amandes dont elle faisait une consommation quasi quotidienne.

La stupeur éveilla complètement Cassandra.

— Que veulent-ils ?

— Le voir, répondit Buffy en indiquant l'atelier où Mark Kaspar avait établi son tout nouveau temple.

Cassandra l'écarta du passage et s'élança dans la nuit pour aller accueillir les arrivants.

Voilà comment, à deux heures du matin, par une nuit d'octobre, la Grande Prophétesse Cassandra Sagace, Maîtresse Spirituelle et fondatrice de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité, se trouva, vêtue d'une nuisette de soie enfoncée dans un pantalon de treillis et les pieds nus dans des godillots non lacés, en train de guider les rois

américains de la crème glacée vers le temple de Mark Kaspar.

Les deux industriels n'étaient pas des adeptes de la marche à pied et Cassandra se voyait régulièrement contrainte d'observer une pause pour leur permettre de la rejoindre.

— Peut-on savoir ce qui vous amène ? demanda-t-elle lors d'une halte un peu plus longue que les précédentes.

Dássz venait de plonger la tête la première dans une touffe de ronces après s'être méchamment tordu le pied dans un terrier.

— Il nous a dit que ce serait terminé aujourd'hui, répondit le squelettique Waägen.

Malgré la tiédeur de la nuit, Cassandra sentit un frisson lui parcourir l'épine dorsale.

— Que *quoi* serait terminé ?

— Le temple, bien sûr, le temple, répondit Dássz en extrayant une grosse épine de son triple menton.

Cassandra fronça les sourcils. Les téléphones étaient interdits sur le domaine du Ranch Ragnarok. Le seul appareil existant se trouvait dans sa résidence personnelle et, à sa connaissance, Kaspar n'avait pas quitté les lieux depuis son arrivée. Comment ces deux-là pouvaient-ils savoir que le temple serait achevé aujourd'hui ?

En dépit de la curiosité qui la rongait, Cassandra Sagace laissa ses interrogations de côté. Des questions trop précises risquaient de mettre la puce à l'oreille de ces deux étrangers et de leur faire deviner quelle discipline très dure elle imposait à ses fidèles. Il fallait toujours se méfier des étrangers, ils étaient capables d'aller colporter hors des murs des propos médisants sur l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité.

Décrétant qu'on avait assez traîné, elle se remit en marche et, suivie de Waägen et Dássz, se dirigea vers une ouverture pratiquée dans la clôture pour assurer la communication avec les terres nouvellement ajoutées au domaine du Ranch Ragnarok.

Mark Kaspar ne s'était pas contenté de faire réhabiliter le vieux hangar où il résidait. Suivant ses plans, les Gardiens de la Vérité mis à sa disposition par Cassandra Sagace avaient ajouté au bâtiment une abside comportant deux niveaux et recouvrant une étendue de roche noire craquelée d'où émanaient les vapeurs des sources chaudes.

Le plafond de cette abside était fait de baies vitrées coulissantes. En approchant, Cassandra remarqua qu'elles avaient été ouvertes et qu'il s'en échappait cette fumée jaune apparemment indispensable aux pouvoirs de divination de Mark Kaspar et de son apathique compagne. Des nuages opaques et puants s'élevaient au-dessus du temple et s'aggloméraient à la brume, épaississant le ciel et voilant la pâle clarté que la lune jetait sur les pinèdes du Wyoming.

Vêtu d'un surplis jaune et d'une longue robe blanche plissée dont la

traîne balayait le sol dans son sillage, Kaspar les attendait à l'entrée principale de son temple tout neuf.

Sa main gauche était glissée à l'intérieur d'une large ceinture d'étoffe violette, rappelant celle des cardinaux romains, et qui tenait à sa taille grâce à un savant système de nœuds. Sur la tête, il portait une calotte noire décorée de serpents emmêlés semblables à ceux qui ornaient son urne de pierre.

Dans la main droite, Kaspar tenait un bâton de marche à pommeau similaire à ceux des majorettes mais taillé en forme de serpent dressé.

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? lui souffla Cassandra à l'oreille.

L'effet était saisissant. Le serpent du bâton semblait être le reflet d'un autre serpent habitant le corps de Mark Kaspar.

Mais la grande surprise de Cassandra Sagace fut provoquée par le comportement du petit homme plus que par sa tenue. Non seulement, il ne sembla pas entendre sa question, mais il ne sembla même pas se rendre compte de sa présence.

Sans un regard pour la Maîtresse Spirituelle de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité, il fit un geste de son bâton en direction de Waägen et Dász et lança d'une voix théâtrale :

— Entrez. Le futur est là, qui attend.

Sur ces mots, il fit demi-tour et s'enfonça dans les brumes sulfureuses qui obscurcissaient l'intérieur du temple.

*

* *

Dans le Massachusetts, à la même heure. Ou à peu près...

« Pas fâché d'être enfin arrivé à Quincy », se dit Remo en garant sa voiture de location sur le parking du Château de Sinanju, la vieille église achetée par CURE puis convertie en habitation pour lui-même et pour Maître Chiun, le vieux Coréen qui l'avait jadis initié à l'Art de Sinanju.

Avant même de couper le contact, il savait que Chiun l'avait repéré à travers les épais murs de pierre du château. Il sortit de voiture, marcha sans un bruit jusqu'au perron, ouvrit la porte dans le plus grand silence et commença à gravir l'escalier en colimaçon qui desservait ses quartiers.

Il était à mi-chemin quand une voix nasillarde couina dans la Tour de Méditation :

— D'où viens-tu à une heure pareille ?

— Bonsoir, Petit Père, vous ne dormiez pas ? demanda hypocritement Remo Williams.

— Bien sûr que si ! mentit le vieux Coréen. Mais tu es tellement bruyant que tu as dû réveiller tous ceux qui dormaient depuis Boston jusqu'à Philadelphie...

— Pourquoi pas jusqu'à Vancouver ou jusqu'en Alaska, tant que vous y êtes ? railla Remo en faisant demi-tour pour aller rejoindre le Maître de Sinanju.

— Il doit faire jour à cette heure-ci à Vancouver et plus personne n'y dort, à l'exception peut-être des grands malades, des travailleurs de nuit et des Chinois abrutis d'opium, de bière et d'alcool de riz.

Maître Chiun avait toujours le dernier mot. De plus, à chaque fois qu'il le pouvait, il agrémentait ses brillantes démonstrations d'exemples illustrant la haine ancestrale que tout Coréen digne de ce nom devait, selon lui, cultiver envers les Chinois et les Japonais. C'étaient donc ces deux nationalités qui, à tour de rôle, se partageaient habituellement la vedette de ses diatribes. Bien que Chiun, à l'occasion, ne dédaignât pas de prendre pour cible les Américains, par exemple, ou d'une manière plus générale, les Occidentaux, ou d'autres encore selon son inspiration. Le Maître de Sinanju n'était pas vraiment regardant.

Remo entra dans la Tour de Méditation. La vaste salle circulaire au plafond voûté était exclusivement meublée d'un poste de télévision et d'un téléphone, posés à même le sol, ainsi que d'une demi-douzaine de nattes de paille de riz. Chiun était assis sur l'une d'elles. Vêtu d'un kimono vermillon, la barbiche blanche en bataille, le visage plus parcheminé que jamais, le vieux Coréen était en position du lotus et fixait sur l'Implacable un regard de patriarche bafoué par un enfant prodigue. Sa vieille tête d'oiseau décharné était tavelée de taches brunes et dégarnie à l'exception de deux plumets hirsutes au-dessus de chaque oreille. Ses os semblaient à peine plus gros que ceux d'un poulet et ses doigts grêles étaient prolongés par d'immenses ongles coupants comme des lames de rasoir.

— Décidément, Petit Père, vous ne me pardonnerez jamais de vous avoir un jour accusé d'être aussi bruyant qu'une meute d'éléphants{2} ... soupira Remo avec un petit sourire narquois.

— La rancune n'a rien à voir là-dedans, affirma Chiun avec le superbe culot qui le caractérisait. Voilà encore bien une réflexion digne de ta langue de Peau-Rouge mesquine, plus fourchue et plus venimeuse que celle d'un serpent ! C'est une remarque parfaitement objective : la remarque d'un maître conscient de ses responsabilités envers un disciple manquant encore un peu de pertinence dans la pratique de l'Art de Sinanju, la source solaire de tous les arts martiaux.

Remo ne jugea même pas utile de lui demander pourquoi ses capteurs ultrasensibles enregistraient une élévation de la température

ambiante dans la direction du téléviseur, ni pourquoi la télécommande qu'ils avaient l'habitude de ranger près du téléphone se trouvait à portée de sa main. Il savait que s'il refusait de s'incliner, Chiun était capable d'argumenter jusqu'au lever du jour, et toujours avec la même mauvaise foi. Il fit donc preuve de sagesse et capitula :

— Je note donc qu'à partir de maintenant, vous ne passez plus la nuit dans vos quartiers mais dans la Tour de Méditation. J'en tiendrai compte à l'avenir.

Sans se troubler un instant, Chiun grommela que non, il n'avait pas décidé d'installer définitivement ses quartiers de nuit dans la Tour de Méditation mais que, cette nuit, des problèmes de température, de persiennes et autres l'empêchaient de trouver un repos réparateur.

— Voilà pourquoi j'ai été contraint de monter ici, conclut-il pour les murs.

Car Remo, fatigué du voyage depuis Tampa, auquel s'était ajouté un crochet par New York pour faire son rapport à Smith et prendre des instructions pour une nouvelle mission, s'était débarrassé de ses mocassins et était passé dans la salle de bains voisine pour se servir un verre d'eau fraîche.

— Tu ne m'écoutes pas ! se plaignit le Maître de Sinanju. Je serais en train de me faire agresser par une horde de hooligans et de t'appeler à mon secours que tu ne m'écouteras pas davantage !

— Là, Petit Père, vous y allez un peu fort ! Ce seraient les hooligans qui auraient besoin de secours.

— Mmmoui, admettons, convint le Maître de Sinanju, flatté malgré tout par cette réflexion de bon sens. En tout cas, tu n'écoutes pas.

— Mais si, mais si, assura Remo. J'appellerai le réparateur dès mon retour de mission.

Il avait peu de chances de tomber à côté car, dans quatre-vingts à quatre-vingt-dix pour cent des cas, les jérémiades du vieil Asiatique portaient sur des problèmes de plomberie ou d'électricité imaginaires.

— J'y compte bien, bougonna Chiun tandis que Remo portait le verre d'eau à ses lèvres et soumettait ses orteils à une gymnastique salutaire pour l'entretien de leur circulation.

— Vous ne me demandez pas quelle mission ?

— Pourquoi te le demanderais-je puisque, de toute façon, tu vas m'en parler ?

— Et vous ne me demandez pas si l'opération Sunnyville s'est bien déroulée ? ajouta Remo en posant son verre près du téléviseur avant de s'asseoir sur une natte face à son vieux maître.

— L'opération Sunnyville, s'est-elle bien déroulée ? maugréa l'Asiatique, preuve qu'il était dans de bonnes dispositions.

Remo sourit et prit une grande gorgée d'eau.

— Comme sur des roulettes. Petit Père.

Chiun n'avait pas voulu accompagner Remo pour cette intervention parce que, avait-il expliqué, il la jugeait insignifiante. Remo quant à lui subodorait d'autres motifs. Né à la fin du XIX^e siècle – Dieu seul savait à quelle date exacte –, le Maître de Sinanju s'apprêtait à aborder le XXI^e sans bogue apparent et ne jugeait pas convenable de voler au secours de retraités qui avaient vingt ou trente ans de moins que lui. Il n'avait jamais montré beaucoup de commisération pour ces jeunes gens qui avaient prématurément vieilli à force de gloutonnerie, de manque d'exercice et de mauvaise hygiène de vie en général.

— Très bien, commenta-t-il d'un ton absent. Et quelle mission l'Empereur d'Amérique t'a-t-il confiée ?

Le Maître de Sinanju était décidément dans un de ses bons jours.

— Vous vous souvenez de l'affaire de Waco et des Davidiens ? demanda Remo.

— Les wackos{3} de Waco ? Bien sûr, répondit Maître Chiun. Comment, voudrais-tu que je les aie oubliés ? Quelle catastrophe ! Les groupes d'intervention du FBI et du BATF ont agi en dépit du bon sens. Plus stupides qu'un régiment de Chinois commandés par un général japonais. Je l'ai répété mille fois à l'Empereur Smith : c'était nous qu'il aurait fallu envoyer à Waco. Enfin...

L'intervention du vieux Coréen s'acheva dans un soupir qui en disait long.

— Et « l'Empereur d'Amérique » vous a répondu mille fois que nous étions déjà sur une autre mission au moment de l'affaire de Waco.

— Euh... Je crois que oui, convint Chiun. Nous aurions fait merveille mais nous n'étions pas libres, hélas. Mais enfin ! Au lieu de détourner mon attention sur des sujets secondaires, vas-tu tout de même m'expliquer en quoi consiste cette mission ? Quelqu'un essaierait-il de rétablir une Église davidienne semblable à celle de Waco ?

— Smitty a en effet, des soucis avec une secte relativement semblable, l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité. Sa grande prêtresse, une certaine Cassandra Sagace, est en train de faire une véritable fortune en Bourse.

— Et alors ? s'étonna Maître Chiun pour qui un *cent* avait toujours été un *cent*.

— Si vous cessiez de m'interrompre en permanence, je pourrai peut-être vous l'expliquer, lui fit remarquer Remo.

Le Maître de Sinanju croisa les bras devant son torse de momie inca et serra les lèvres d'un air pincé.

— Cette femme s'est implantée non loin de Thermopolis, dans le Wyoming, poursuivit Remo. Or on a signalé dans le secteur un certain nombre de disparitions de personnes qui, d'après les informations de Smitty, pourraient bien être liées à ses activités.

Le Maître de Sinanju écoutait, plus immobile que le Sphinx de Gizeh.

— Par ailleurs, poursuivit Remo avec un petit sourire, certains témoins ont signalé la présence de soutes à munitions et de magasins d'armes dans des constructions souterraines creusées par les adeptes de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité sur le domaine du Ranch Ragnarok.

Il regarda le vieux Coréen. Maître Chiun ne pipa pas mot.

— Le Ranch Ragnarok est le domaine où cette Cassandra Sagace a installé le siège de sa secte. Smith me demande d'enquêter sur les disparitions d'une part et de prendre, d'autre part, un maximum de renseignements sur ce qui se passe dans ce Ranch Ragnarok car, bien sûr, on redoute un suicide collectif. Raison pour laquelle, il faut opérer en douceur.

Chiun gardait toujours le silence.

— Jusqu'à une date relativement récente, les autorités locales fermaient les yeux sur ce qui se passait dans l'enceinte du Ranch Ragnarok, enchaîna l'Implacable. Mais Smitty a deux grandes causes d'inquiétude en dehors de cette histoire de disparitions et d'accumulation d'armes. Cassandra Sagace recrute ses fidèles en leur promettant sa protection au moment de la Fin du Monde qui, selon elle, est toute proche. Ce sont des gens généralement assez fragiles psychologiquement. Elle prétend que seuls les adeptes de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité seront rachetés au jour de la Parousie.

Remo alla se servir un autre verre d'eau. Quand il revint, Maître Chiun était toujours dans la même position, immobile et muet, sur sa natte.

— Le deuxième grand souci de Smith, reprit-il, sachant que Chiun ne s'exprimerait pas tant qu'il ne l'aurait pas invité à le faire, c'est que, d'après ses renseignements, un agent du FBI aurait été infiltré dans la communauté du Ranch Ragnarok. Seulement voilà, depuis déjà un bon moment, cet agent ne répond plus à l'appel.

Chiun ne bougeait toujours pas. C'était à peine si Remo l'entendait respirer.

— Voilà, conclut-il. Tout est dit. Vais-je devoir y aller seul ou souhaitez-vous m'accompagner ?

La question déliait Chiun du mutisme forcé. C'en était fini du silence...

— Évidemment que je vais t'accompagner ! couina le Maître de Sinanju. Je ne vais pas te laisser partir tout seul affronter des wackos, tu risquerais de te laisser convertir ! Non mais qu'est-ce que tu crois, à la fin ? Que le vieux Chiun va passer sa vie à regarder les mouches voler dans les pièces vides du Château de Sinanju ?

— Bien sûr que non, répondit Remo. Mais vous avez bien d'autres

choses à faire quand vous restez seul ici. Par exemple, prendre de l'exercice, consigner vos exploits pour la postérité dans le Livre de Sinanju, regarder la délicieuse Cheeta Chang à la télévision...

— Tu n'as pas honte ? Tu serais vraiment capable de tout pour me plaquer ici et partir tout seul en voyage... ?

— Je suis ravi que vous veniez avec moi, dit Remo.

— C'est bien pour t'empêcher de faire des bêtises... Quand partons-nous ?

— Il y a un avion demain en fin de matinée pour Cheyenne qui, comme vous le savez, est la capitale du Wyoming...

— Naturellement, fit le vieil Asiatique. Demain, dis-tu ? Mais alors, que fais-tu encore ici à babiller de tout et de rien ? Va dormir, et vite !

— Ai-je quand même l'autorisation de finir mon verre avant d'aller me coucher, Petit Père ? demanda Remo. Et peut-être de prendre une douche ?

*

* *

Dans le Wyoming, à la même heure. Ou à peu près...

À l'intérieur du bâtiment, des travaux montraient que l'équipe d'ouvriers avait commencé à relier le temple au réseau de tunnels qui sillonnait le sous-sol du Ranch Ragnarok. Un escalier de béton tout neuf s'enfonçait dans les profondeurs mais s'arrêtait au niveau des anciennes limites de la propriété. Cette tranche de travaux n'était pas encore achevée.

Kaspar avait refusé l'installation d'un groupe électrogène semblable à ceux qui alimentaient les autres bâtiments du ranch et, le long des murs, des centaines de cierges éclairaient de leur lueur vacillante les spirales de fumée jaune.

Cassandra n'avait jamais visité les lieux de nuit, avec cette clarté dansante et ces vapeurs irritantes qui s'élevaient dans l'atmosphère. L'ambiance théâtrale, ajoutée à la déroutante attitude de Mark Kaspar, la rendait plutôt nerveuse. Et, oubliant un instant la sérénité qui seyait à une Très Sainte Mère, elle se laissa aller à murmurer :

— Brrr... Ça ne vous fait pas froid dans le dos ?

Waägen et Dász ne prirent même pas conscience de sa question. Les deux étranges individus passaient leur temps à babiller sur la crème glacée, les méfaits du capitalisme sauvage et sur leur brève rencontre avec Mark Kaspar.

Cette fois, Cassandra Sagace saisit la balle au bond :

— Peut-on savoir quand et comment vous avez connu Mark Kaspar ?

— C'était en Nouvelle-Angleterre, répondit Waägen.

— Vous ne le savez peut-être pas mais c'est là que nous avons débuté, ajouta Dãssz.

Elle hocha la tête.

Mark Kaspar, qui n'avait pas prononcé un mot depuis leur entrée dans le temple, prit la parole, avec la voix calme et solennelle d'un prêtre à l'office.

— Je les avais honorés d'une petite incursion dans le futur.

— Oui, confirma Dãssz avec enthousiasme. C'est lui qui nous a suggéré de nous lancer dans le yoghourt glacé.

— Le paquet qu'on a ramassé avec ça ! renchérit Waägen.

Soudain, un silence plein de honte résonna entre les murs du temple, plus bruyant qu'une charge de cavalerie. Waägen finit par le briser d'une voix penaude :

— Quelle immondice que ce système où l'on peut s'enrichir ainsi...

— Le capitalisme est une plaie suintante, acquiesça le gros Dãssz.

Ils franchirent un labyrinthe de corridors voûtés, traversèrent une vaste nef et pénétrèrent dans une enfilade de pièces plus petites, où régnait une atmosphère humide et tiède.

Cassandra se rendit compte qu'il était facile de perdre le sens de l'orientation dans ce dédale sombre et enfumé. D'ailleurs, elle ne savait plus très bien où elle était quand elle reconnut la masse grise du nouveau mur. Ils venaient d'entrer dans l'abside conçue par Mark Kaspar.

Une grande portière de tissu fermait l'accès au sanctuaire proprement dit mais elle n'était ni suffisamment épaisse ni suffisamment imperméable pour empêcher le passage de fumerolles suffocantes.

Cassandra sentit ses yeux se remplir de larmes.

Puis, soudain, dans la pénombre gluante, elle sentit quelque chose, comme un poil rêche lui effleurer la main. Il y avait une bête, là, à côté d'elle ! Cassandra s'écarta avec un coup au cœur et c'est alors qu'elle distingua une chèvre attachée par une corde à un anneau scellé dans le mur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi cette bestiole puante se trouve-t-elle ici ?

Au lieu de répondre, Kaspar se tourna vers Waägen et Dãssz.

— Donnez-lui deux cents dollars cash pour le sacrifice, leur indiqua-t-il.

Enfin, quelque chose de rassurant ! Cassandra prit l'argent sans se faire prier. Et, déjà plus paisible, se dit qu'elle ne tarderait pas à pouvoir prendre Mark entre quatre z'yeux pour mettre les points sur les « i ».

Et des points, elle en avait un bon paquet à mettre sur un paquet

de « i » équivalent. Pour qui se prenait-il, ce petit merdeux ? Se croyait-il le maître sur le domaine de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité ? Ah, il allait entendre parler du pays !

Serein, inconscient de la dégelée qui l'attendait, Mark Kaspar détacha la corde de l'anneau, la colla dans les mains de Cassandra et écarta la portière pour faire entrer ses visiteurs dans le sanctuaire.

Désemparée, la Très Sainte Mère suivit le mouvement, entraînant sa chèvre derrière elle.

Pendant la construction de cette partie du temple, elle avait souvent reproché à Mark Kaspar de dresser un décor qui ressemblait davantage à un plateau de Hollywood qu'à un cadre religieux. Mais, de nuit avec ces amas de roche brute qui crachaient par intermittence leurs bouffées de fumée jaune, on avait l'impression de pénétrer dans un temple païen.

C'était écrasant. L'amas rocheux faisait penser à une portion de montagne incluse dans la construction et le chemin sur lequel Mark Kaspar les conduisait était bordé de clôtures grillagées, comme les itinéraires aménagés pour les visiteurs des parcs animaliers.

Et, au sommet du tas de roches, sur un petit tabouret de bois à trois pieds posé en équilibre au-dessus de la plus grosse émanation de vapeur sulfureuse, se trouvait la mystérieuse jeune fille qui était arrivée au ranch en compagnie de Mark Kaspar. À travers le voile de fumée jaune, ses yeux vitreux et écarquillés contemplaient l'immensité sans limites du passé et de l'avenir.

— Bienvenue dans le Temple d'Apollon Ressuscité, déclama pompeusement Mark Kaspar.

— Spectaculaire, murmura Waägen, visiblement impressionné.

— Je dirais même plus, ébouriffant, acquiesça Dãssz.

— Apollon..., reprit pensivement Cassandra Sagace. Qu'est-ce que c'est que cette invention ?

Kaspar gravit les marches qui avaient été taillées dans la pierre. Arrivé au sommet, il se retourna et regarda les deux hommes.

— Procédez au sacrifice et vous accéderez à la science de la Pythie d'Apollon, ordonna-t-il.

Pas fâchée de repasser le bébé à quelqu'un, Cassandra leur jeta la corde.

Waägen et Dãssz se regardèrent, l'air incertain.

— Euh, le sacrifice..., fit Waägen. C'est-à-dire ?

Kaspar plongeait la main sous son surplis jaune et en sortit un long poignard à lame effilée qu'il lança dans la direction des marchands de glace.

L'arme atterrit à leurs pieds avec un claquement métallique qui se répercuta longuement sous les voûtes du temple.

— Procédez au sacrifice ! répéta Mark Kaspar.

Force palabres et même quelques menaces furent nécessaires pour que les deux compères se décident. Finalement ce fut Waägen qui immobilisa la chèvre affolée tandis que Dåssz lui posait la lame sur le cou conformément aux instructions de Mark Kaspar.

Sur son siège de bois, la fille se tordit d'extase à l'instant où le couteau pénétra dans la gorge de l'infortunée bête. Le sang jaillit puis la chèvre cessa de se débattre. La Pythie poussa alors un rugissement qui, sans aucun doute possible, traduisait une violente jouissance sexuelle.

Toujours sur les directives de Mark Kaspar, les deux hommes déposèrent le cadavre ensanglanté au pied de l'escalier de pierre.

Une lumière surnaturelle jaillissait maintenant des yeux de la jeune fille. Cassandra remarqua une sorte de tic nerveux qui lui faisait sauter la commissure des lèvres.

— Maintenant, déclara Mark Kaspar. Maintenant, vous pouvez questionner mon maître.

Fébriles, presque tremblants, Waägen et Dåssz s'approchèrent de la fille. Elle ne sembla même pas prendre conscience de leur présence.

Mobilisant tout son courage, Waägen demanda s'il serait judicieux d'ouvrir une chaîne de boutiques Waägen et Dåssz à Moscou.

Kaspar murmura quelque chose à l'oreille de la Pythie.

— Les dieux sont favorables à cette entreprise, dit-elle d'une voix grave et râpeuse.

Waägen et Dåssz se topèrent la main.

Sur les instructions de Kaspar, ils remirent ensuite à Cassandra un chèque de la société Waägen et Dåssz pour un montant de deux cent cinquante mille dollars. La Très Sainte Mère était soufflée et un détail lui échappa : le chèque était établi à l'ordre la « Fondation Église de la Vérité ».

Elle était par trop obnubilée par la contemplation de la fille. C'était la première fois qu'elle la voyait opérer et ses mimiques ainsi que le son de sa voix étaient terrifiants.

Bien évidemment, Waägen et Dåssz firent de la publicité pour le Ranch Ragnarok dans leur entourage.

Des demandeurs de prédictions envoyés par le célèbre tandem de la crème glacée se mirent alors à défiler dans le temple. Cassandra finit par oublier sa peur. Elle arriva même à s'habituer au sang des chèvres sacrifiées et à la terrible voix de la Pythie d'Apollon.

Cette voix, après tout, était peut-être due à des années de tabac, à une bronchite chronique, allez donc savoir... À la vérité, il fallait bien reconnaître que, plus le temps passait, plus la pauvre bougresse semblait dans un état de santé précaire.

Un jour, après une séance de prédictions particulièrement

éprouvante avec un publicitaire, Cassandra en fit la remarque à Mark Kaspar.

— Et alors ? répliqua le petit homme. Je n'y peux rien.

— Si tu l'emmenais consulter un docteur ?

Mark Kaspar était occupé à faire du tri dans des papiers entassés sur un pupitre au pied de l'amas rocheux du temple. Depuis la construction de ce sanctuaire, il était de plus en plus absent, absorbé par le travail que lui occasionnait la demande croissante de prédictions.

Au prix d'un effort évident, il arracha ses yeux à ses documents et regarda Cassandra.

— Hein ?

— Je dis que cette gamine devrait voir un docteur.

— Pourquoi ? demanda Kaspar d'un ton indifférent.

— Elle m'inquiète.

Comme si elle avait été connectée aux sombres pensées de Cassandra Sagace, la fille chavira alors sur son tabouret et s'écroula. Le siège partit d'un côté et disparut derrière l'enrochement tandis que la fille faisait un roulé-boulé involontaire et dévalait la pente.

Son corps squelettique s'immobilisa soudain, couvert de sang et d'écorchures pratiquement aux pieds de Cassandra qui recula instinctivement, frappée d'horreur.

La fille vivait encore, elle respirait, laborieusement, spasmodiquement avec des râles de plus en plus rauques. Kaspar continuait à faire sa paperasse tandis que Cassandra, pétrifiée par la répulsion et par la terrible perspective de bientôt perdre une source de revenus aussi juteuse, la regardait agoniser.

Puis elle cessa de respirer.

Cassandra s'accroupit près d'elle.

— Elle est morte, annonça-t-elle d'une voix blanche en levant la tête vers Mark Kaspar.

Le petit homme brun était à peu près aussi bouleversé que si elle lui avait annoncé qu'elle venait d'écraser une mouche. Il tourna la tête, ajusta ses lunettes à double foyer et constata :

— En effet, elle est morte.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? gémit Cassandra Sagace. On n'a plus de Pythie !

— Il n'y a qu'à en trouver une autre, fit Mark Kaspar d'un ton agacé.

— Comment ?

— Tu vas aller me kidnapper une autre jeune fille vierge. C'est aussi simple que ça, répondit Mark Kaspar sans la moindre émotion dans la voix.

— Moi ? explosa Cassandra, effarée.

— Eh bien oui, toi, dit Kaspar. Une vierge, ça doit quand même bien pouvoir se trouver quelque part, dans cette région...

Et, sur cette déclaration, il replongea le nez dans ses papiers.

CHAPITRE III

Bonnie Prettinest était l'aînée d'une famille de quatre enfants de Thermopolis, Wyoming. Tour operator spécialisé dans les excursions locales, Papa était à la tête de deux agences, l'une à Thermopolis, l'autre à Worland, ce qui plaçait ses équipes à pied d'œuvre pour emmener le touriste visiter les curiosités naturelles de la région comme les sources chaudes, les lacs colorés, les fumerolles, les geysers ainsi, bien sûr, que Yellowstone, Grand Teton et les sources du Missouri. Mère au foyer, et vicaire adjointe de la communauté baptiste de Thermopolis, Maman s'occupait avec un soin dévoué de l'éducation et de l'édification de sa progéniture.

Jeune fille de bonne famille et de moralité irréprochable, Bonnie faisait partie, depuis son adolescence, de *Je me garde pour toi*, une association fondée par le Révérend Atos, un prédicateur de Laramie, et qui prônait l'abstinence sexuelle avant le mariage pour les jeunes gens comme pour les jeunes filles. Chaque vendredi, de dix-neuf heures trente à vingt-trois heures, les membres de l'association se réunissaient dans le sous-sol de l'ancienne mairie pour échanger des points de vue, pousser la chansonnette et, d'une manière plus générale, passer un bon moment ensemble en partageant un goûter dînatoire.

Ce soir-là, comme pratiquement tous les vendredis, Bonnie s'était portée volontaire pour aider son amie Kathy Kirtley à débarrasser la salle de réunion. Et, comme pratiquement tous les vendredis, Kathy s'était éclipsee avec une mauvaise excuse avant la fin du ménage.

Avec la conscience qui la caractérisait, Bonnie fit un dernier tour de la salle, achevant de ramasser les assiettes en carton, les gobelets, les boîtes de Coca et de jus de fruit qui traînaient, les nappes en papier tachées. Elle entassa sa moisson dans un grand sac-poubelle, passa un coup de balai puis alla jusqu'à la porte pour s'offrir une vue générale des lieux.

Rien à dire, c'était impeccable. Satisfaite, Bonnie ferma la porte, alla jeter son grand sac dans l'un des conteneurs métalliques alignés en rangs d'oignons sur le parking puis traversa le talus herbeux qui séparait l'esplanade de la rue.

Bonnie n'aimait pas conduire de nuit et, ce soir, c'était Kathy qui l'avait amenée à la réunion dans la voiture de son père. Son « taxi » étant reparti, la jeune fille prit le chemin du retour à pied. Il était presque minuit moins le quart mais elle n'était pas inquiète. Thermopolis, Wyoming, n'avait rien de commun avec le Bronx, les

ghettos noirs de Los Angeles, ou les quartiers mal famés de Richmond. D'ailleurs, Kathy étant Kathy, ce n'était pas la première fois que Bonnie rentrait ainsi à pied de la réunion hebdomadaire. Elle n'avait jamais eu le plus petit problème.

La nuit était douce et claire, avec une légère brume, comme toujours en cette saison, à cause des sources chaudes toutes proches. Bonnie se sentait bien. Elle goûtait pleinement le privilège de cette solitude paisible après le brouhaha de la soirée.

Elle venait d'atteindre le trottoir quand elle entendit une voiture démarrer. Tiens, pour une fois Kathy l'avait attendue...

Bonnie se retourna. Il y avait bien une voiture mais c'était un 4x4 bleu. Rien à voir avec la Ford Camaro rouge du père de Kathy.

Bon, sans doute un nouveau membre de l'association dont elle ne connaissait pas la voiture... Bonnie poursuivit son chemin. Elle avait marché une dizaine de mètres quand elle prit conscience d'une anomalie. La voiture bleue ne la dépassait pas. Elle entendait toujours le moteur et elle voyait les phares.

Bonnie se rendit compte qu'elle la suivait comme un prédateur traquant sa pâture.

Cette fois, elle sentit son cœur battre plus fort. Était-il possible qu'on l'ait prise en chasse ?

Soudain, ses pieds devinrent lourds comme du plomb. Elle dut déployer un effort surhumain pour les obliger à accélérer.

La voiture était toujours derrière elle. Elle roulait en codes.

Bonnie se mit à courir, comme une folle. Le sang battait dans ses tempes, cognait dans ses oreilles.

Du coin de l'œil, sur sa gauche, elle vit la grosse voiture bleue accélérer, juste ce qu'il fallait pour ne pas se laisser distancer. L'éclat d'un phare l'aveugla. Bonnie Prettinest détourna la tête, avala une bouffée d'air et tenta de sprinter.

Mais elle avait trop tiré sur ses réserves. Ses oreilles bourdonnaient et elle avait des papillons devant les yeux.

Elle n'en pouvait plus.

Et il fallait qu'elle en ait le cœur net.

Elle s'arrêta d'un bloc, le souffle court, et se retourna vers la voiture.

C'était une femme qui conduisait. Bonnie eut un coup au cœur en reconnaissant l'espèce de foldingue qui dirigeait la communauté religieuse du Ranch Ragnarok. Cette Cassandra Machin-Chose.

Elle était pétrifiée. Que lui voulait cette tordue ?

Bonnie Prettinest avait à peine fini de se poser la question quand, à son immense soulagement, le 4x4 bondit en avant, la dépassa et disparut dans la nuit en prenant la première à droite.

Elle resta un long moment sur place, secouée par un violent

tremblement, comme si on lui avait mis un glaçon dans le cou. Puis tout son corps se détendit.

« Allons, se dit-elle, pas d'affolement. Tu vois bien que ce n'est pas à toi qu'elle en veut. »

Le dragon du Ranch Ragnarok devait être à la recherche d'un de ses adeptes qui en avait trop pris à son aise avec les règles. Bonnie avait entendu dire que les fidèles de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité étaient soumis à des lois très strictes, notamment pour le couvre-feu.

Quand elle atteignit le carrefour où le tout-terrain avait tourné, Bonnie était complètement rassurée. Quelle idiote elle avait été de se laisser gagner par la panique ! Encore la faute aux feuilletons télé dans lesquels une voiture suivant une jeune fille seule la nuit ne pouvait que transporter une bande de malfrats, un violeur ou un *serial killer*...

Elle allait traverser la rue quand une silhouette sortit d'une haie d'arbustes et lui attrapa le bras. Bonnie eut l'impression que son cœur se lésardait et tombait en miettes.

C'était encore elle. Le nom lui revint brusquement. Cassandra Sagace. Certainement un faux nom. En tout cas, ça y ressemblait.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

La tordue regarda Bonnie de ses yeux bleus illuminés.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle soudain en se frappant le front. Je vous ai peut-être fait peur.

— Peur est un mot un peu faible..., grommela Bonnie Prettinest.

— Je suis désolée, dit Cassandra Sagace, je... excusez-moi. Je cherche simplement mon chemin... Je vous ai vue tout à l'heure mais je me suis dit que j'aurais peut-être plus de chance en poussant jusqu'à la station-service de Fumarole Street.

Bonnie Prettinest jeta un coup d'œil à sa montre. Il était plus de minuit.

— C'est fermé à cette heure.

— C'est pourquoi je suis revenue ici dans l'espoir de vous trouver. Je viens de faire le tour du bloc. Il n'y a pas un chat dans les rues. La ville est complètement morte.

Cassandra Sagace eut un haussement d'épaules résigné qui ressemblait à une mimique de ménagère fataliste dans un sitcom.

Bonnie Prettinest l'observait. Pendant des années, cette femme avait été la risée de la presse locale mais dernièrement tout avait changé et les médias passaient leur temps à la diaboliser. Bonnie la trouva très quelconque, bêtement humaine. C'était plutôt rassurant.

Avec maladresse, mais très gentiment elle continua à s'excuser platement pendant une bonne minute avant de demander à Bonnie le chemin du poste de police de Hot Springs. Comment soupçonner quelqu'un qui cherche un poste de police ?

Dans la lumière glauque qui tombait des réverbères antédiluviens, Bonnie Prettiness tendit le doigt en direction de Maiden Lane.

— Vous voyez la banderole pour le rassemblement politique de demain ? Là, en travers de la rue, juste après la grosse maison de brique...

— Où cela ? fit Cassandra Sagace. Ah oui, ça y est. Je la vois.

— Eh bien, vous allez jusque-là et ensuite, vous tournez à droite...

— À la première ?

— La première confirma Bonnie Prettiness.

Une main glissa avec discrétion dans la combinaison de Cassandra Sagace et en ressortit armée d'un démonte-pneu.

Bonnie était en train de s'avancer vers le bord du trottoir pour expliquer qu'il fallait faire très attention dans West Street à cause du brusque virage à gauche quand la barre de fer fracassa la barrette qu'elle portait à l'arrière de la tête. Elle s'écroula sur le trottoir comme un ballot de chiffons et ne sentit même pas les mains qui l'empoignaient sous les aisselles pour la traîner vers la grosse voiture bleue.

Une minute plus tard, il ne restait plus trace de l'agression subie par Bonnie Prettiness à ce carrefour mal éclairé et le 4x4 de Cassandra Sagace filait dans la nuit en emportant une nouvelle vierge destinée au temple de Mark Kaspar.

*

* *

— Vous voyez toutes ces fumerolles qui montent de la terre, Petit Père ? Elles font partie des curiosités géologiques de la région. Nous sommes en train de survoler le Hot Springs State Park. Cela veut dire que nous approchons de Worland. À mon avis, nous ne devrions donc pas tarder à nous poser.

À la gauche de Remo, Maître Chiun, dans un kimono de soie jaune vif, formait une petite boule semblable à un canari blotti sur la banquette. Il avait les yeux rivés sur le hublot et, sans voir son visage, Remo sut qu'il était en train de froncer nerveusement les sourcils grâce au mouvement d'avant en arrière qui agita les deux toupets de cheveux blancs plantés comme des touffes d'étaupe au-dessus de ses oreilles.

— Tu me dis que nous allons atterrir et tu imagines que je n'ai rien d'autre à faire que de regarder de la fumée monter du sol ?

— Oh, excusez-moi, dit Remo. Il y a un moment que nous n'avons pris l'avion ensemble et, euh... j'avais oublié... Je vous laisse à vos activités.

Le Maître de Sinanju n'avait jamais peur. À une exception près.

Quand il était en avion, il tremblait de voir une aile se détacher. Et, selon sa théorie, c'était toujours au moment du décollage et de l'atterrissage qu'un tel accident risquait de se produire.

En vertu de quoi, le vieil Asiatique surveillait consciencieusement les ailes des avions qu'il empruntait et, tout particulièrement, lors du décollage et de l'atterrissage.

Remo se demandait toujours à quoi cela pouvait bien servir. Chiun, pour sa part, estimait qu'en cas de catastrophe, et quelles que soient les circonstances, il était préférable d'être informé le plus tôt possible.

Pour faire quoi ? La question restait entière, mais à quoi bon priver Maître Chiun de ses obsessions favorites ? Remo jugeait plus sage de le laisser cauchemarder en terrain connu plus tôt que de l'obliger à se rabattre sur des chimères inexplorées et donc potentiellement plus dévastatrices.

Il faisait un temps superbe et, lorsque le DC-10 qui les amenait de Cheyenne amorça son virage pour se placer dans l'axe de la piste de Worland, les touristes, qui constituaient la grosse masse des passagers, avaient déjà collé sur les hublots les objectifs de leurs appareils photo et de leurs caméscopes.

L'atterrissage se passa sans perte d'aile, pour la plus grande satisfaction de Maître Chiun et de son disciple. Ils débarquèrent sereinement et se rendirent au comptoir MAVIS de l'aéroport où les attendait un 4x4 Daihatsu Feroza.

— Daihatsu... Daihatsu..., murmura pensivement le Maître de Sinanju. Ce nom a une sonorité... Ne serait-ce pas... Non, Remo, ne me dis pas que l'Empereur Smith nous a retenu une voiture..., enfin, une voiture...

— Mais si. Petit Père, c'est une japonaise. Vous savez, ce n'est pas la première fois que nous louons un 4x4 japonais. Dans ce secteur, ils ont très longtemps été les premiers et je pense qu'aujourd'hui encore environ huit 4x4 sur dix sont de fabrication japonaise.

En dépit de l'argumentaire inattaquable de Remo, le Maître de Sinanju se lança dans une diatribe farouche contre le Pays du Soleil Levant et tout ce qui en était issu, déclarant qu'il n'était pas question pour lui de confier son inestimable existence à un char à pétrole de fabrication nippone. Mais enfin, pourquoi les sociétés de location de ce pays possédaient-elles si peu de voitures coréennes ?

Le trajet par la route s'annonçait aussi souriant que le voyage en avion...

— C'est une question qu'il faudrait leur poser, répondit Remo.

À peine eut-il prononcé sa phrase qu'il la regretta. Il ne fallait surtout pas laisser le vieil Asiatique entrer directement en relation avec l'employée de chez MAVIS, sinon ils risquaient d'être encore là à la tombée de la nuit.

Heureusement, Chiun ne réagit pas à sa proposition. Il avait encore besoin de cracher son fiel sur les Japonais et de vanter les admirables qualités de l'industrie coréenne, même s'il fallait encore regretter que presque toute cette industrie soit localisée dans la moitié sud de la péninsule.

De guerre lasse, Remo qui avait déjà rempli toutes les longues et assommantes formalités, fit volte-face vers le comptoir.

— Vous n'auriez pas autre chose qu'un 4x4 japonais ? demanda-t-il.

Contrairement à la majorité de ses semblables, l'employée, n'était pas bouchée à l'émeri et, grâce au Ciel, elle avait entendu les jérémiades du vieil homme.

— Je regarde d'abord si j'ai des Daewoo ou des Hyundai, dit-elle en pianotant sur le clavier de son terminal pour consulter la liste des véhicules disponibles.

L'opération dura quelques dizaines de secondes puis elle releva les yeux vers Remo.

— Désolée, annonça-t-elle, je n'ai pas de voiture coréenne en ce moment au parking. Il y a un grand meeting électoral aujourd'hui à Thermopolis et nous avons été dévalisés.

De nouveau, la jeune femme se plongea dans des recherches par souris et clavier interposés.

Quand elle releva la tête, Remo vit à son air futé qu'elle avait trouvé la solution à leur problème.

— Si ces messieurs ne tiennent pas à la marque Daihatsu, j'ai un magnifique 4x4 Navajo à leur proposer, déclara-t-elle. Nous l'avons reçu ce matin. C'est une superbe machine qui, sur le plan de la motorisation est capable de rivaliser avec le haut de gamme des Jeep Cherokee. Celui que je vous propose est tout neuf, avec climatisation, RDS et lecteur de CD.

Remo lui adressa un sourire reconnaissant.

— La couleur, s'il vous plaît ?

Il crut que la fille n'allait pas pouvoir tenir son sérieux.

— C'est un très beau véhicule gris métallisé, répondit-elle avec un coup d'œil de connivence. Il est équipé de toutes les options dont on peut rêver. Moi, à votre place...

Elle laissa sa phrase en suspens sur ce conseil aussi elliptique qu'avisé et se moucha pour éviter d'exploser de rire.

— Un 4x4 Navajo gris métallisé. Petit Père, est-ce que ça vous convient ? demanda Remo en se retournant vers le Maître de Sinanju. La dame dit que c'est aussi bien, sinon mieux, qu'une Jeep Cherokee. C'est ce modèle que nous avons loué à Yuma pour traverser le désert et aller voir mon père{4}... Vous vous souvenez ?

— Gris métallisé..., fit pensivement le Maître de Sinanju. C'est un

peu terne...

« Oh non ! pensa Remo. Il ne va quand même pas me faire ça ! S'il ose, je le plante là et j'y vais seul avec le Daihatsu. Il n'aura qu'à se débrouiller par ses propres moyens. »

— On ne fait pas plus classe, Petit Père.

Cette fois, le vieux Coréen dut flairer le danger car il cessa de faire de la résistance.

— Soit, dit-il d'un ton grincheux. Quand même... J'aurais préféré quelque chose de plus gai...

Pour ne pas lui offrir le loisir de revenir sur sa décision, Remo remplit une nouvelle liasse de papiers en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Merci beaucoup, dit-il à la fille en prenant les clefs et en lui glissant furtivement vingt dollars dans la main.

— Mais, protesta-t-elle, ce n'est pas pour ça que...

— J'en suis convaincu, dit Remo, et c'est justement pour ça que ça me fait plaisir.

Il pivota sur place et, tout en fourrant ses papiers dans la poche revolver de son jean, entraîna le Maître de Sinanju hors du bureau.

— Combien lui as-tu donné pour qu'elle ait l'air si gêné ? demanda le vieil Asiatique lorsqu'ils eurent franchi les portes vitrées.

— Dix dollars, mentit Remo. On ne peut pas dire qu'elle les ait volés, avec toutes les recherches et la paperasserie supplémentaires qu'elle a été obligée de faire à cause de vous.

— À cause de moi ? protesta Maître Chiun, outré. À cause de l'Empereur Smith, oui ! C'est quand même bien par sa faute si, n'eût été ma vigilance de tous les instants, nous avons failli confier nos précieuses vies à un instrument de locomotion inadapté !

Ils arrivaient sur le parking. Remo repéra rapidement leur véhicule.

— C'est celle-ci, Petit Père. Mais regardez-moi un peu cette ligne. Elle est superbe.

Maître Chiun bougonna que oui, finalement, la Navajo n'était pas si vilaine, exception faite, peut-être, sans vouloir insister, de sa couleur un peu triste mais que, de toute façon, les autres constructeurs auraient eu bien du mal à rivaliser en laideur avec l'industrie automobile d'un pays d'Asie qu'il préférerait ne pas nommer car il avait déjà le cœur retourné à la simple évocation de ses relents de sushis, de sashimis, de saké et de raifort faisandé, sans parler de la puanteur de son kaiseki, de ses yakitoris et de son sukiyaki, lesquels n'avaient d'égaux dans l'abomination que les mœurs dissolues de ses geishas, la brutalité de ses yakuzas, la monstruosité fessue et adipeuse de ses lutteurs de sumo et la corruption de ses hommes politiques.

Remo envoya une prière muette à tous les Maîtres de Sinanju qui les avaient précédés pour que Chiun n'évente jamais l'imposture dont

il était le gogo. Si un jour il découvrait la vérité, la Terre allait trembler.

Mais, pour le moment, la découverte de la vérité ne figurait pas au menu des préoccupations du vieil Asiatique. Il était de nouveau en train de pester contre Smith qui leur réservait des véhicules fabriqués n'importe où et par n'importe qui.

— J'ai une idée, Petit Père.

— Toi ? Une idée ? fit Chiun, incrédule. Enfin, dis toujours...

— Lors du renouvellement de votre contrat vous n'aurez qu'à faire préciser que vous refusez désormais de rouler dans des voitures de fabrication japonaise.

Le Coréen haussa les épaules et grommela une réponse incompréhensible.

— Attendez-moi ici, dit Remo en ouvrant le hayon de la Mazda Navajo. Je vais aux bagages.

Confiant la garde de leur 4x4 au vieil Oriental, il s'éloigna vers le tapis roulant pour récupérer son sac de voyage et la malle laquée qui contenait les effets de Maître Chiun.

— Alors, on n'est pas bien dans cette Navajo ? demanda Remo.

Le Maître de Sinanju ne répondit pas.

Remo quitta la bretelle de l'aéroport de Worland et prit la Route 789 qui traversait le Hot Springs State Park en direction du sud et de la petite ville de Thermopolis. Il fit quelques kilomètres en respectant le silence du vieux Coréen puis, de nouveau, tâta le terrain :

— Deux cent dix kilomètres au compteur. Autant dire qu'elle est neuve. C'est de la bagnole, vous ne trouvez pas ?

— Deux cent *onze*, rectifia le Maître de Sinanju en se penchant sur sa gauche pour regarder les cadrans.

— Ben oui, on roule, grommela Remo. Ça change tout le temps.

De toute évidence, Chiun avait décidé de se montrer odieux. N'ayant aucun désir d'entrer dans un conflit ouvert, Remo préféra se taire.

Finalement, après un long bout de route sans un mot, c'est le Maître de Sinanju qui brisa le silence :

— Remo ?

— Oui, railla l'Implacable. Je suis toujours là. Il faut bien quelqu'un pour tenir le volant...

— Dis-moi, Remo, reprit pensivement le petit homme aux yeux bridés. Je me demande s'il ne serait pas temps de chercher un autre client auprès de qui monnayer nos talents...

Remo fronça les sourcils.

— Quoi ? Vous vous êtes disputé avec Smitty ?

— Si nous nous étions disputés, comme tu dis, l'Empereur Smith ne

serait plus en état de proférer la moindre parole pour t'envoyer courir aux quatre coins de cette contrée décadente...

— C'est juste, convint Remo. Que se passe-t-il, alors ? Je croyais que vous étiez satisfait des conditions de travail et de la quantité d'or qui vous est régulièrement versée.

Chiun tourna les yeux vers la fenêtre derrière laquelle défilaient les trembles et les peupliers du Canada de Hot Springs State Park.

— L'enrichissement ne peut pas être le seul et unique but d'un Maître de Sinanju, énonça-t-il sans une once d'émotion dans sa voix couinante.

Remo faillit envoyer la Mazda embrasser le talus. Avant même de lui enseigner l'art de la respiration et du combat puis, plus tard d'autres techniques plus subtiles comme le déplacement véloce, l'art d'esquiver les balles, d'escalader les à-pic, de décupler ses facultés sensorielles, etc., etc., Chiun lui avait inculqué que de tout temps, les Maîtres de Sinanju avaient offert leurs talents au plus offrant et qu'il en serait ainsi jusqu'à ce que la Terre et les hommes qu'elle portait se désagrègent pour retourner au néant des Limbes. Il le lui avait tellement dit, redit et répété que Remo en avait eu des maux de tête.

Il croyait encore l'entendre : « Si un puissant de ce monde veut s'offrir tes services, qu'il paie. Toujours en espèces sonnantes et trébuchantes. Et toujours d'avance. C'est la règle imprescriptible qui a fait la grandeur de Sinanju. »

Rien que ça.

Et maintenant, voilà que d'une petite phrase prononcée en regardant le paysage, il venait de pulvériser, pire, de renier, des décennies de bourrage de crâne. Chiun crachant sur l'or des États-Unis, c'était à peu près aussi crédible que Bill Gates s'affichant en farouche partisan de la libre concurrence ou que le gouverneur du Texas jurant n'avoir jamais été effleuré par l'idée de briguer la présidence.

— Peut-on connaître vos motifs ? demanda Remo en déployant toute la puissance de concentration dont il était capable pour ne pas laisser paraître son émotion.

— N'as-tu pas remarqué combien tout son vieux corps grince, craque et gémit au moindre mouvement ? La vitalité de Smith, Empereur d'Amérique, décline de jour en jour. Il semble même avoir du mal à se tenir simplement debout. Crois-moi, Remo, mon fils spirituel, nous risquons fort de nous retrouver du jour au lendemain privés d'employeur et donc de ressources.

Du coin de l'œil, l'Implacable voyait son vieux maître hocher vigoureusement la tête pour rythmer ces angoissantes affirmations et leur donner d'autant plus de poids.

— Nous ne serions quand même pas pris à la gorge, Petit Père. S'il

se passe quelque chose, nous aurons largement le temps de prendre nos dispositions.

— Je n'en disconviens pas, admit le vieux Coréen. Mais qu'est-ce qui nous empêche de prospecter discrètement ? Il n'est pas indispensable que Smith soit au courant de tous nos faits et gestes...

La voix de Remo tonna, coupante, dans l'habitacle du 4x4 japonais :

— Il n'est pas question pour moi de plaquer Smitty de cette manière. Inutile d'insister, je n'en démordrai pas !

Pouvait-on qualifier de froid glacial l'effet produit par cette déclaration ? Le mot était bien faible pour désigner l'atmosphère polaire qui s'installa dans l'habitacle du tout-terrain... Au bout de quelques kilomètres, Remo essaya de réchauffer l'ambiance en demandant à Chiun s'il ne voulait pas consulter la carte et voir à quelle distance ils se trouvaient encore de Thermopolis.

— Je suis assassin professionnel, pas navigateur, répliqua le petit Coréen d'un ton sec et hautain. C'est à toi de consulter la carte en ta qualité de chauffeur officiel du Maître de Sinanju.

Sur quoi, il se replongea dans la contemplation des arbres qui défilaient à l'extérieur.

Le reste du trajet jusqu'à Thermopolis se déroula dans un silence sépulcral.

CHAPITRE IV

C'est une drôle de ville que Remo et Chiun découvrirent en arrivant à Thermopolis. Une campagne électorale battait son plein et une ambiance sonore de kermesse régnait dans la petite localité mais les faubourgs étaient plus déserts que la place Tienanmen après le passage des chars.

Certes, ils avaient croisé quelques signes avant-coureurs de l'événement sur la 789 – panneaux plantés sur le bas-côté, autocollants placardés un peu partout –, mais ils ne s'attendaient pas à se retrouver seuls au milieu de ce décor. Des tracts jonchaient les trottoirs et les rues, des affiches avaient été collées un peu partout, sur les réverbères, les cabines téléphoniques, par-dessus les panonceaux publicitaires. Des fanions s'agitaient dans la brise, des banderoles se balançaient entre les immeubles, dansaient au-dessus des principales artères de la bourgade. De gigantesques placards en forme de tréteaux étaient posés sur des camions à plateau, apparemment abandonnés en bordure de trottoir. Mais pas un chat dans les rues.

Maître Chiun embrassa le spectacle et laissa échapper une onomatopée véhiculant une incommensurable consternation.

— Je croyais que le comble de la bouffonnerie avait déjà été atteint dans ce pays, Remo. Je dois, aujourd'hui, reconnaître que je me trompais. Apparemment, vous n'avez pas de limite...

Ils étaient en train de traverser les quartiers bourgeois de Thermopolis et, partout, sur les pelouses tondues de frais, étaient dressées des pancartes tricolores affichant les positions politiques des occupants de la maison. La grande majorité était favorable au sénateur Jackson Cole.

— Qu'est-ce qui vous scandalise ainsi, Petit Père ? demanda Remo. Vous trouvez ridicule que nous passions notre vie en campagne électorale, c'est ça ? Je vous rappelle que la dernière concernait l'élection du Président. Aujourd'hui, ce sont les sénateurs que le pays doit élire.

Chiun ne comprenait pas. Pourquoi fallait-il des élections séparées pour le Président et les sénateurs ?

Voyant la polémique venir, Remo répliqua simplement que c'était comme ça et pas autrement.

— À qui allons-nous demander le chemin de ce Ranch Ragnarok ? reprit le vieil Asiatique. Il n'y a personne dans cette localité.

Tout en parlant, il baissa sa vitre. Aussitôt, ses narines aiguës

captèrent une odeur impure. Il leva le nez, huma l'air et la perplexité se dessina sur son visage ridé.

À son tour, Remo flaira les relents que charriait la brise et le diagnostic tomba :

— Pop-corn.

— Peuh ! fit le Maître de Sinanju avec un profond dégoût.

À mesure qu'ils progressaient vers le cœur de la cité, le volume sonore montait et d'autres odeurs venaient s'agglutiner à celle du pop-corn : hot-dog, bretzel, boissons sirupeuses, frites. Un peu plus loin, des barrières métalliques interdisaient le centre-ville aux véhicules à moteur et des pancartes balisaient une déviation. Remo arrêta la Mazda en face d'un magasin de bricolage.

— Je vais enquêter sur les origines de cette pestilence, déclara le Maître de Sinanju en sortant de voiture.

Sans autre forme de procès, il se mit en marche vers l'attroupement qu'on devinait un peu plus loin. Remo le regarda s'éloigner. On aurait dit un papillon doré voletant au milieu de la rue.

Sur le trottoir d'en face, un homme se dirigeait aussi vers le rassemblement. De quelques foulées, Remo le rattrapa. Coiffé d'un haut-de-forme de polystyrène expansé modèle Oncle Sam, il portait un pantalon rouge, un tee-shirt blanc et un blazer bleu électrique sur lequel était épinglé tout ce qui se faisait en matière de pin's, boutons, badges et macarons variés encourageant le brave peuple à réélire le sénateur Jackson Cole.

En approchant, Remo fit deux autres découvertes : à en croire l'un des badges qu'il portait sur la poitrine, l'homme au costume de patriote se nommait Lester et son tee-shirt était lui aussi à l'effigie de Jackson Cole. Un Cole difficilement reconnaissable en raison de l'embonpoint de Lester qui élargissait singulièrement son visage en lame de couteau.

— Hep, m'sieur Lester ! lança Remo.

— Ouai, répondit l'interpellé, révélant, ce faisant, qu'il avait déjà absorbé un certain nombre de bières depuis le début des festivités. C't'à quel sujet ?

— Vous pouvez m'indiquer le Ranch Ragnarok ?

— Quesse que vous z'allez faire par là-bas ? s'enquit le supporter de Jackson Cole en donnant à ses yeux une mimique interrogative.

Cela donna à Remo l'occasion d'observer que les yeux de Lester avaient des couleurs aussi patriotiques que son accoutrement. Bleus au centre, blanc cassé autour et rouge sang à la périphérie.

— Paraît qu'on y trouve sagesse et lumière..., répondit-il avec un vague haussement d'épaules.

Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui demande de se justifier et n'avait pas préparé d'argument.

Lester laissa échapper un gargouillement qui aurait fait exploser un éthylomètre normalement constitué.

— La sagesse et la lumière ! Vous avez plus de chance de les trouver dans une pochette-surprise que chez l'autr' pétasse là-bas. La sagesse et la lumière, au Ranch Ragnarok ! Laissez-moi rigoler !

Remo avait plus envie secouer ce pochard que de le laisser rigoler mais, comme il ne tenait pas à se faire remarquer, il rejeta cette option qui risquait de provoquer du grabuge...

Lester l'examina de pied en cap et dut lui trouver une allure un peu frêle.

— Moi à votr' place, j'irais pas me risquer dans c't'e bazar. Ça craint, et vous avez pas l'air d'avoir le gabarit à faire face.

Finalement, l'ami Lester avait peut-être des choses intéressantes à raconter.

— Ça craint ? Que voulez-vous dire par là ?

— Paraît qu'y z'ont trucidé un type y a pas longtemps.

— Comment le savez-vous ?

— Une bande de gamins qui sont allés traîner du côté du ranch. Vous savez comment c'est, les gamins, ça fourre son nez partout. Y a dans les deux mois de ça. En revenant, y z'ont raconté qu'y z'avaient vu un groupe de ces fêlés – les Gardiens de la Vérité qu'y les appellent – descendre un type, comme ça, froidement. Enfin, c'est c'que j'ai entendu raconter qu'y z'avaient raconté...

Remo pensa à l'agent du FBI qui d'après Smith avait été infiltré dans la communauté du Ranch Ragnarok et qui ne donnait plus signe de vie.

— Et la police ? Elle n'a pas essayé de tirer cette affaire au clair ?

Un gros rire secoua l'effigie du Jackson Cole placardé sur la bedaine de Lester.

— On voit qu'vous avez jamais mis les pieds là-haut. La Sagace, c'est pas une communauté religieuse qu'elle commande, c't'une véritable forteresse. Y z'ont des flingues en veux-tu en voilà et assez de munitions pour faire péter Fort Bragg avec ses dépendances...

— Et personne n'a jamais tenté d'y mettre le holà ?

— Tant qu'y pas de plainte..., soupira Lester, obligeant Remo à se détourner pour éviter d'inhaler les effluves délétères qui émanaient de ses intérieurs.

— Justement, il n'y en a jamais eu ?

— Pour qu'un de ces fêlés porte plainte, encore faudrait qu'y puisse sortir librement de c't'e baraque. Seulement, elle prend ses précautions, la Grande Prêtresse. Y se déplacent jamais seuls. Rien que pour descendre faire les courses en ville, y sont toujours trois au moins, et jamais les mêmes ensemble.

Remo hocha la tête.

— Et j’peux vous dire qu’y sont fortifiés. Leurs explosifs et leurs munitions sont à l’abri dans des tunnels et des bunkers. Tiens, si vous voulez, vous z’avez qu’à demander au vieux Harvey – d’un geste du pouce Lester indiqua dans son dos le magasin de bricolage. Remo en conclut que c’était le domaine du vieux Harvey –, ces tordus lui ont acheté assez de béton pour construire l’équivalent de Rockefeller Center sur leur ranch.

Remo eut immédiatement la mimique impressionnée qui s’imposait.

— À propos, ce ranch, vous voulez bien m’expliquer comment on y va, en évitant le centre-ville ?

Lester ouvrit une bouche ahurie, qui laissa apparaître une grosse langue bleutée.

— Vous avez encore envie d’aller traîner vos guêtres par-là, après c’ que j’veus ai raconté ?

— Quand on est né curieux, qu’est-ce que vous voulez, on ne se refait pas...

Lester enleva son chapeau de polystyrène pour se gratter une calvitie naissante.

— Je m’demande si c’est un service à vous rendre de vous indiquer la direction. Allez, oubliez donc c’tte cinglée et v’nez plutôt avec moi faire un triomphe au sénateur Cole. Vous savez qu’y va v’nir tout à l’heure ?

— Mmmoui..., fit vaguement Remo. J’ai cru remarquer une ou deux affiches...

— Jackson Cole, c’est un gars d’ici, figurez-vous ! Même qu’on était ensemble à l’école, lui et moi, ouaip ! Je peux même vous raconter qu’un jour, on devait avoir dans les sept ou huit ans, j’ai réussi à empêcher un grand de lui casser la gueule...

Remo verrouilla les écoutilles tandis que Lester se lançait dans le récit de cette prouesse qui, d’après lui, avait sauvé la vie de Jackson Cole et, subséquemment, sa carrière de sénateur.

Il lui fallait d’urgence dénicher quelqu’un d’autre pour lui indiquer le chemin sinon Cassandra Sagace risquait fort d’être morte de vieillesse avant que Remo ne trouve le Ranch Ragnarok.

Il allait laisser Lester continuer son histoire tout seul devant la boutique du vieux Harvey, lorsque soudain, l’homme aux pin’s s’interrompit et s’exclama :

— La vache ! Z’avez vu ça ?

Remo suivit son regard et vit une longue limousine noire à six portes arriver à petite vitesse.

— C’est pas souvent qu’on en voit des comme ça à Thermopolis, dit Lester. Pour moi, c’est Jackson Cole qui débarque.

La voiture s’arrêta au niveau de Remo et de son nouvel ami. Avec

un joli chuintement distingué la vitre teintée descendit et disparut dans la portière. De rougeaud à tendance violacée, le visage de Lester devint blanc comme un yaourt nature. Remo comprit qu'il s'attendait à se faire sonner les cloches par un Cole furieux de le voir colporter cette histoire stupide depuis plus de cinquante ans, mais la tête qui apparut, si elle appartenait à une célébrité, n'était pas celle du sénateur.

Remo reconnut aussitôt les oreilles décollées, le gros nez et les bajoues de bouledogue. Il lui fallut une fraction de seconde de plus pour retrouver le nom de l'homme qui leur souriait. C'était Moss Monroe, l'incontournable, le céléberrissime Moss Monroe. À la télévision, Moss Monroe lui faisait penser à Pluto. Là, en chair et en os, la ressemblance se confirmait, aggravée par le fait que sa tête de Pluto semblait greffée sur un corps de grande sauterelle.

Devant cette apparition pour lui quasi miraculeuse, Lester eut un petit hoquet glottal et se pencha vers la limousine en tirant une langue de cinquante centimètres.

— Moss Monroe en chair et en os... C'est pas vrai !

— Mais si, mais si, mon brave..., fit le présentateur. Je suis comme tout le monde, je mange, je bois, je respire...

— Ben ça...

— Et je me promène aussi en voiture..., ajouta Moss Monroe dans un énorme éclat de rire.

Remo faillit lui demander s'il lui arrivait également d'uriner et de déféquer. Mais il s'abstint par égard pour ce pauvre Lester. À quoi bon après tout lui gâcher son plaisir ?

— Est-ce que... Enfin..., si ce n'est pas trop demander...

— Bien sûr, répondit Moss Monroe, magnanime. Comment vous appelez-vous ?

Lester était tellement soufflé qu'il eut une courte hésitation.

— Euh... Lester.

Monroe s'éclipsa un instant puis reparut et tendit une photo dédicacée à « Lester, le patriote ».

Ce dernier se liquéfia de gratitude.

— Merci, oh merci, m'sieur Monroe. Ben ça, alors... Celle-là, quand je vais la faire voir à Magda...

Finalement, sur la photo, Monroe ressemblait plutôt à Snoopy.

— Allons, allons, ce n'est rien, protesta-t-il, grand seigneur. Et... mes compliments pour votre costume.

Lester rougit comme une collégienne.

— Et maintenant, reprit Moss Monroe avec son sourire de marchand d'aspirateurs, pourriez-vous m'indiquer le chemin de ce Ranch Ragnarok dont on parle tant ?

Lester produisit un nouveau bruit glottal, plus sonore que le

premier.

— Euh..., répondit-il en lorgnant vers Remo d'un air gêné, eh bien... Vous suivez la déviation jusqu'à la sortie de la ville et là, c'est pas compliqué, vous tomberez sur un feu orange clignotant. Vous tournez à droite... euh, non à gauche. Ouaip, à gauche, c'est ça ! Ensuite, vous n'avez plus qu'à suivre la route à travers bois. Voilà.

— Formidable ! Sensationnel ! Allez, fouette, cocher ! Et merci encore !

La vitre remonta, mettant un terme aux tonitruantes effusions de Moss Monroe, et la limousine repartit dans un ronronnement feutré.

— Bon, eh bien merci pour tous ces renseignements, dit Remo.

— Hein ? fit Lester en sursautant.

— Merci de lui avoir indiqué le chemin du Ranch Ragnarok. M^oss Monroe n'a qu'à demander, il a tout de suite droit à une réponse, lui. Moi, je peux me brosser.

— Mais... c'est pour votre bien que j'voulais pas vous répondre.

— Bien entendu... Et lui alors ? Pourquoi n'avez-vous pas refusé de lui répondre, pour son bien ?

— Tu parles ! ricana Lester. Ce salopard de Moss Monroe ! Je peux plus l'voir en peinture depuis les crasses qu'il nous a faites pendant la campagne de 1992. Une crapule pareille, il serait arrivé avec une chaîne et un boulet autour du cou en m'demandant le chemin de la rivière pour aller s'y noyer, j'y aurais pris la main pour le conduire.

Remo eut un haussement d'épaules et repartit vers l'endroit où il avait garé la Mazda. Décidément, il ne comprendrait jamais les motivations profondes de ses congénères...

Lester resta là, avec sa photo dédicacée.

— Quand même, celle-là, quand je vais la ramener à la maison, Magda, va en faire une tête...

CHAPITRE V

Le sénateur Jackson Cole avait dû arriver par un autre chemin, ou peut-être s'était-il fait déposer au centre de Thermopolis par un hélicoptère, car soudain Remo l'entendit haranguer ses fidèles par l'intermédiaire des haut-parleurs disséminés dans toute la ville. Le sénateur était un farouche défenseur de la famille, de l'effort, de l'esprit d'entreprise et, d'une manière générale, des saines valeurs de l'Amérique des Pères Fondateurs. S'il avait eu le loisir de l'écouter, Remo aurait certainement versé sa larme.

Mais il avait autre chose à faire. Jetant un coup d'œil dans son dos, il vit Lester s'éloigner et disparaître au bout de la rue. Il retraversa en direction d'un téléphone public qu'il avait déjà repéré à l'aller. Cette fois, l'appareil accepta de fonctionner sans lui manger sa pièce. Il est vrai qu'on n'était plus en Floride et qu'ici, dans l'Amérique profonde, les portables étaient chose plus rare. Les cabines à pièces se faisaient donc une sorte de devoir moral de fonctionner à la satisfaction de tous.

Smith décrocha avant la deuxième sonnerie. Remo lui fit un bref rapport de ce qu'ils avaient trouvé en arrivant.

— Toute la ville est rassemblée devant la mairie pour le meeting électoral du sénateur Jackson Cole et Moss Monroe vient de passer en limousine.

— Vous a-t-il remarqués ? demanda Harold Smith dont l'une des préoccupations essentielles était de garantir le secret des opérations de CURE.

— Non, affirma Remo.

En s'arrêtant, Moss Monroe n'avait eu d'yeux que pour Lester et son accoutrement. Lui-même avait eu l'impression d'être tout simplement transparent.

— Ni vous ni Maître Chiun ?

— Il était trop pressé d'aller rendre visite à la Grande Prêtresse.

— Que voulez-vous dire ? fit la voix aigrelette du docteur Harold W. Smith. Moss Monroe n'est pas venu à Thermopolis dans le cadre de la campagne de Jackson Cole ?

— Mais non, fit Remo. Je vous dis qu'il est au Ranch Ragnarok.

— Encore un..., murmura Smith.

Un silence pensif s'écoula puis le directeur de CURE ajouta :

— Les personnalités du monde des affaires, de l'industrie et des médias se bousculaient déjà littéralement aux portes du Ranch

Ragnarok, dit Smith qui, grâce à son réseau de gros ordinateurs, était capable de suivre les faits et gestes de pratiquement tous les habitants du pays. Et maintenant, voilà que les politiques qui s'y mettent aussi !

— Cette femme a peut-être un fort pouvoir de persuasion, avança Remo.

Il entendit Harold Smith hausser les épaules dans son bureau de Folcroft, à plus de trois mille kilomètres de Thermopolis.

— Mais il ne s'agit pas d'adhésions encore moins de conversions. Les notables vont à Ragnarok et en ressortent dans la même journée. Je viens de réussir à pénétrer les fichiers de la State Citybank de Thermopolis. Des sommes considérables ont été versées à l'Église de la Vérité par des sociétés et des particuliers. Il faut savoir en échange de quoi. Par ailleurs, une jeune fille a disparu hier soir à Thermopolis entre minuit et une heure du matin...

— Vous pensez qu'il peut y avoir un lien avec l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité ?

— Je n'en sais fichtre rien, grommela Smith. Essayez de le savoir.

— Très bien, dit Remo, nous allons de ce pas rendre visite à la très sainte Cassandra Sagace.

— Approchez-vous du ranch, repérez les abords, mais surtout n'entrez pas dans les lieux tant que Moss Monroe n'en sera pas ressorti.

— Pourquoi ?

— Premièrement, parce que je ne veux pas que Monroe vous identifie. J'ai d'autres ambitions que celle de voir mes deux assassins professionnels faire la une des journaux télévisés. Deuxièmement, je ne veux pas que les pensionnaires du Ranch Ragnarok fassent le rapprochement entre votre visite et celle de Moss Monroe.

— OK, dit Remo, mais s'il reste là-dedans pendant une semaine ?

— Vous attendez, trancha Smith avec autorité. Soyez tranquille, Moss Monroe ne passera pas une semaine au Ranch Ragnarok, pas même une journée. Quelques heures tout au plus. Quoi qu'il advienne, vous attendez son départ pour intervenir. Vu ?

— Puisque vous y tenez, Smitty, je ne voudrais pas aggraver votre ulcère. En attendant, voulez-vous que nous enquêtions sur la disparition de la jeune personne d'hier soir ?

— Non. Tant que mes systèmes n'ont pas établi de lien entre le kidnapping et Cassandra Sagace, l'affaire ne nous concerne pas.

— Je reconnais bien là votre sens de la compassion, Smitty, dit Remo en allant à leur voiture rejoindre le Maître de Sinanju.

Chiun était déjà installé dans la Mazda Navajo lorsque Remo ouvrit la portière. Il l'informa de sa rencontre avec Moss Monroe et de son coup de fil à Smith.

— Je vous ai entendus bavarder, l'Empereur et toi, dit simplement

le Maître de Sinanju.

— Parfait ! commenta Remo. Ça va m'épargner un long et fastidieux compte rendu. Et vous-même, Petit Père, qu'avez-vous observé pendant votre tour dans Thermopolis ?

— J'ai beaucoup progressé dans l'étude des étranges mœurs de ce pays, répondit le vieux Coréen. J'ai également fait un petit saut chez un vendeur de voitures et j'y ai vu le même modèle que la nôtre dans des coloris beaucoup plus séduisants.

Remo jugea plus sage de cesser ses questions. Il tourna la clef de contact, fit partir la Navajo et mit le cap sur le Ranch Ragnarok.

*

* *

Moss Monroe avait travaillé sur une chaîne publique plus précisément, au service communication du gouvernement fédéral, avant de devenir une célébrité nationale et de passer du revenu de monsieur Tout-le-Monde à celui d'une poignée de *happy few* de la *jet-society*, précisément en dénonçant les actions de ce gouvernement pour lequel il avait naguère œuvré et qu'il connaissait si bien.

Bien sûr, avant de cracher dans la soupe, Moss avait attendu que le dernier chèque du gouvernement soit dûment débité et porté au crédit de son propre compte en banque.

Moss Monroe avait accédé à la célébrité en se produisant dans l'émission *En direct avec Barry Duke*. Il y recevait les appels téléphoniques des téléspectateurs qui, dans leur immense majorité, se résumaient à une grande question existentielle : « Que faut-il faire pour guérir les infirmités de ce grand pays malade ? » Moss Monroe répondait systématiquement qu'il n'y avait rien à faire, que le mal était incurable, que c'était regrettable, attristant même, mais que c'était comme ça. Les États-Unis étaient cuits. Il le disait cependant sur un ton et avec un sourire bon enfant qui allaient droit au cœur de ses interlocuteurs, tous de braves gens un peu perdus, et qui ne tardèrent pas à en faire une immense vedette.

De shows en débats, de déclarations fracassantes en propositions révolutionnaires, Monroe finit par se constituer une cour d'inconditionnels qui lui donnèrent l'idée, au lieu de rester sur la touche en tant que simple commentateur, de se jeter personnellement dans l'arène politique.

Il n'en fallait pas tant pour remuer l'ego monumental de Moss Monroe et, quelques semaines plus tard, l'animateur télé le plus célèbre des États-Unis brigua l'investiture pour les présidentielles.

Là, il faut dire que l'ego de Moss Monroe reçut une gifle de taille. Le moins grossier des représentants du Parti lui dit que son

programme de gouvernement était aussi cohérent que le scénario d'un épisode de *Dragon Ball Z*.

Que faire ? Que faire ?

C'était cuit pour cette fois pour le Bureau Oval. Mais Moss Monroe était un teigneux. Non seulement il refusait de se le tenir pour dit mais il avait en plus un compte à régler avec tous ces fils à papa qui avaient la mainmise sur le monde de la politique. Moss Monroe, qui, en dépit des apparences était loin d'être sot, se demanda de quels atouts il pouvait disposer.

Au bout du compte, il lui apparut qu'il avait un seul et unique atout : le pouvoir d'achat. Dans une grande démocratie libérale comme celle qui présidait au destin des États-Unis d'Amérique, c'était un atout capital.

Un atout d'autant plus appréciable que Moss Monroe entendit un jour par le téléphone arabe dire que la chance pouvait sourire à ceux qui avaient les moyens d'y mettre le prix. Cette chance était à vendre dans un ranch solidement clôturé au nord-ouest du Wyoming.

Semblable à un animal marin en voie de disparition, la limousine noire lustrée remonta la route et fit halte en oscillant sur ses suspensions devant les grilles du Ranch Ragnarok.

Ranch ? se demanda Moss Monroe. Drôle d'appellation. L'endroit ressemblait davantage à un camp de concentration. De chaque côté de la porte se dressaient des miradors coiffés de toitures de zinc fatiguées sous lesquelles des sentinelles au regard mauvais surveillaient les allées et venues à la jumelle.

À l'extérieur, de petits postes de guet abritant chacun deux gardes en armes étaient dispersés à intervalles d'une centaine de mètres dans la forêt du Wyoming.

Devant ce spectacle, Moss Monroe dut bien reconnaître que ceux qui déniaient la qualité de religion à l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité avaient des arguments. En même temps, ces puritains-là étaient sans doute les mêmes que ceux qui le traitaient de crétin fini. Aussi, lorsque les grilles s'écartèrent pour laisser passer sa grosse voiture, n'eut-il aucune hésitation pour ordonner à son chauffeur d'avancer.

Au bout de l'allée de terre battue, à environ huit cents mètres de l'entrée, se dressait une habitation de ranch tout à fait normale celle-là. Au-delà, Monroe voyait un réseau de constructions reliées les unes aux autres, basses, en béton, et visiblement bâties dans un objectif plus fonctionnel que décoratif.

Sur le chemin de ronde qui surmontait ce réseau, déambulaient des gardes en treillis, armés de fusils d'assaut à tir rapide.

La limousine décrivit un large cercle pour s'arrêter parallèlement à la véranda rustique qui entourait la maison.

Une femme de grande taille aux longs cheveux noirs et aux yeux bleus translucides attendait tranquillement en haut du perron.

— Vous venez chercher les lumières de l'esprit, dit Cassandra Sagace en regardant Moss Monroe extirper sa longue carcasse maigre de la limousine.

— C'est une façon de voir les choses, répondit Moss Monroe en tapotant ses santiags en cuir d'autruche pour en faire tomber la poussière rouge amassée entre la voiture et la première marche du perron. Moi, ce qui m'intéresse, c'est le type qui prédit l'avenir.

Le visage de Cassandra se ferma.

— Je vois, fit-elle entre des lèvres pincées. Vous venez voir Mark Kaspar.

— Ouais, c'est ça, Kaspar. C'est le nom qu'on m'a donné. Où peut-on rencontrer ce particulier ?

— Je vais vous conduire, dit Cassandra.

— Inutile, dit une voix dans son dos. L'arrivée de M. Monroe était prévue.

Elle sursauta et se retourna. Mark Kaspar était là, derrière elle. Il avait dû prendre le nouveau tunnel creusé entre la fosse de la Pythie et le bâtiment principal du ranch. Étrange. Depuis quelque temps, Mark ne quittait pratiquement plus son temple et sa Pythie...

— Ah, fit Moss Monroe avec satisfaction. Vous devez être le type que je viens voir.

Kaspar ne répondit pas.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? fit Moss Monroe. Vous êtes le type que je viens voir ou pas ?

— La question est sans objet, répondit Mark Kaspar. Il n'y a pas d'oracle pour vous. Je vous prie de remonter dans votre voiture et de repartir par où vous êtes venu.

— Quoi ? lui fit Cassandra Sagace du coin des lèvres. Tu sais à qui tu parles au moins ?

Kaspar eut un petit sourire.

— Évidemment. Je ne le sais que trop.

Il frappa dans ses mains. Deux claquements brefs et sonores. Instantanément toute une formation de Gardiens de la Vérité apparurent en divers points stratégiques des bâtiments environnants et pointèrent leurs fusils sur Moss Monroe.

— Tu es devenu fou ? souffla Cassandra Sagace. C'est Moss Monroe ! Il a le cul cousu d'or ! Tu ne vas pas refuser l'argent de ce type !

— Vous devriez l'écouter, dit Monroe qui avait l'ouïe fine. Je suis prêt à vous faire un virement de cent millions de dollars d'un de mes comptes d'épargne si votre petite diseuse de bonne aventure accepte de répondre à quelques-unes de mes questions.

Kaspar ne répondit pas. D'un geste du doigt, il se contenta de montrer les Gardiens de la Vérité qui avaient le doigt sur la détente de leurs armes.

— C'est insensé, dit Cassandra.

Formant un porte-voix de ses mains chargées de bagues et de pierreries, elle hurla :

— Baissez vos armes !

Les Gardiens de la Vérité ne bougèrent pas.

— Baissez vos armes et regagnez vos postes habituels ! glapit Cassandra Sagace. C'est la Très Sainte Mère qui vous parle. Je vous l'ordonne en tant que Maîtresse Spirituelle et Grande Prophétesse de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité.

Mais ses disciples semblaient figés sur place. Cassandra se retourna vers Mark Kaspar. Son visage longiligne était un masque de fureur et de haine à l'état brut.

— Grand est ton pouvoir mais plus grand encore est celui des prophéties de la Pythie, murmura Mark Kaspar avec un grand sourire.

Moss Monroe n'était pas pressé de se retrouver face à son créateur. Quand il vit quelle tournure prenaient les événements, il se replia prudemment vers sa limousine et ordonna au chauffeur de filer au plus vite.

— Allez hop ! Et rapidos ! On ne sait jamais, des fois qu'ils aient l'idée saugrenue de boucler les portes.

Il n'eut pas besoin de le répéter deux fois. Le visage décomposé par la peur, son chauffeur desserra le frein à main, fit partir le moteur, passa en « drive », enfonça l'accélérateur et se promit de chercher une autre place dès qu'ils seraient de retour en zone civilisée.

Moins de dix secondes plus tard, la limousine noire franchissait la porte en soulevant derrière elle un strato-cumulus de poussière rouge. À l'arrière, Moss Monroe se retourna et, non sans un certain soulagement, regarda décroître les bâtiments du Ranch Ragnarok en se jurant que désormais il s'en tiendrait au marc de café, aux tarots et, peut-être, une fois de temps en temps, à une petite séance de spiritisme.

Après son départ, Mark Kaspar ordonna aux Gardiens de la Vérité de retourner à leurs occupations ordinaires. Ils obéirent comme un seul homme sous le regard furibond de la Grande Prophétesse.

D'un signe, elle invita le petit homme à la suivre dans la maison.

— Qu'as-tu fait à mes Gardiens de la Vérité ? demanda-t-elle, les lèvres écumantes, dès qu'ils furent hors de portée de toute oreille indiscrete.

— C'est sans intérêt, répondit Mark Kaspar. Nous avons des choses beaucoup plus importantes à prendre en considération.

— Choses importantes, mon cul ! pesta élégamment la Très Sainte Mère. Tu les as perversis ! Tu leur as lavé le cerveau ! Tu les as retournés contre moi, leur Maîtresse Spirituelle à qui ils doivent tout ! Il y en a qui sont ici depuis des années. Ils m'étaient soumis et maintenant...

— Ils te sont toujours soumis...

— Mais c'est d'abord à toi qu'ils obéissent !

— C'est sans intérêt, répéta Mark Kaspar avec un vague geste de la main. Nous avons beaucoup plus important à faire que de nous soucier de ces stupides broutilles.

— Quoi ?

— Nous préparer. Car la Pythie a parlé de Sinanju.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une puissance très ancienne et capable de détruire tout ce que nous avons édifié.

— Quoi ? fit Cassandra avec arrogance. Comment est-ce possible ?

Mark Kaspar ferma les yeux.

— Je l'ignore mais je sais que c'est possible.

— Et c'est quoi, c'est où, c'est comment ton histoire de Sinanju ?

Kaspar se concentra profondément.

— Nous allons le savoir très vite. Ça approche. C'est tout près. Sinanju est là.

CHAPITRE VI

Contrairement aux pires prédictions d'Harold W. Smith, il ne leur fut pas nécessaire d'attendre une semaine pour s'aventurer dans le domaine de Cassandra Sagace. Remo venait à peine de quitter la route forestière asphaltée pour s'engager sur le large chemin de terre battue qui conduisait au Ranch Ragnarok que la limousine de Moss Monroe apparut en haut d'une petite côte. Elle roulait à un train d'enfer.

Bondissant et rebondissant sur les bosses de la route, elle ressemblait à une grosse baleine noire fuyant un prédateur en faisant surface à intervalles réguliers.

Elle frôla la Mazda de Remo à moins de dix centimètres, décolla du sol puis retomba lourdement sur la route, disparaissant quelques instants dans un nuage de poussière rouge. Lorsque les pneus du gros véhicule agrippèrent le goudron généreusement dispensé par les ponts et chaussées de l'État de Wyoming, ils poussèrent un rugissement de panthère enragée et laissèrent sur la route plusieurs centimètres de gomme fumante tandis que la limousine se ruait en avant, telle un guépard apercevant sa proie.

— Une vraie cascade de dessin animé, dit Remo en regardant l'automobile noire diminuer dans son rétroviseur.

— Ces hommes sont pressés de mettre de la distance entre eux et l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité, couina le Maître de Sinanju. Mais pourquoi ?

— Pour moi, Moss Monroe s'est brusquement rappelé que les inscriptions pour la présidence du Rugwanda allaient bientôt être closes et il se dépêche pour pouvoir poser sa candidature à temps.

Remo roula encore une bonne centaine de mètres puis vira brusquement, quitta la route et arrêta le 4x4 au cœur d'un petit bosquet.

Ils sortirent de la voiture et se fondirent dans la végétation. L'Art de Sinanju leur conférait cette faculté exceptionnelle de ne faire qu'un avec la nature. Ils pouvaient se mélanger si parfaitement à leur environnement qu'ils y étaient totalement indétectables et n'en dérangeaient pas le fonctionnement intime.

Ils ne mirent pas longtemps à trouver un passage marqué par des empreintes indécélables pour tout autre qu'eux.

— Des patrouilles pédestres, diagnostiqua Remo.

Le Maître de Sinanju approuva d'un bref hochement de tête.

— Ils sont passés cinq fois à cet endroit, précisa-t-il en étudiant de

plus près des traces à peine visibles.

Remo ne dit rien mais il était impressionné par les capacités que son vieux maître possédait encore aujourd'hui. Si on ne regardait pas son corps usé par les ans, on avait l'impression d'avoir à ses côtés un Maître de Sinanju fraîchement émoulu.

Il tendit l'oreille.

— Et on dirait qu'ils ont l'intention de passer une sixième fois, Petit Père.

De nouveau, Chiun acquiesça d'un hochement de son antique chef chenu. Sans un mot, sans un bruit, il disparut dans la végétation qui bordait le sentier. Remo le rejoignit une fraction de seconde plus tard.

Le détachement ne tarda pas à arriver.

Ils étaient quatre, vêtus de treillis militaires et armés de fusils d'assaut Colt AR-15. Curieusement, au lieu de tenir leurs fusils à la main ou en bandoulière, ils les portaient négligemment posés sur l'épaule comme des paysans portant des fourches ou des pioches. Ce n'était absolument pas un comportement de soldats professionnels. Mais, après plus mûr examen, Remo se rendit compte que cela semblait les mettre mal à l'aise. On aurait dit qu'ils avaient reçu l'ordre de porter leurs armes de cette manière pour ne pas être tentés de s'en servir. Telle fut, toujours, la conclusion la plus logique qui vint à l'esprit de l'Implacable.

Soudain, la petite patrouille fit halte. Les quatre gardes se mirent à bavarder entre eux.

— Tu es sûr que c'est l'endroit exact ? demanda celui qui semblait être le chef.

— Ben oui, j'ai compté. Ça fait trois cent trente-quatre pas.

Le chef s'éloigna un peu et regarda dans les fourrés, juste à l'endroit où se trouvait Remo. Ne voyant rien, il rejoignit son groupe.

— Tu es absolument sûr de ce que tu avances, éclaireur ? grogna-t-il.

— Je te dis que j'ai compté.

— Y a quelqu'un ? lança alors le chef, à la grande stupéfaction de l'Implacable.

Sa voix se perdit dans la forêt.

Remo et Chiun restèrent immobiles, imperceptibles pour des individus dotés de sens ordinaires. Ils faisaient partie intégrante du décor. Même le kimono jaune vif du Maître de Sinanju était disposé de telle manière que les broussailles qui le cachaient le faisaient apparaître comme une chose naturelle. Pour éviter tout signe susceptible de les trahir, leurs fonctions vitales étaient ralenties, y compris la respiration, les battements du cœur et la circulation sanguine.

— On est exactement à l'endroit indiqué... dit l'éclaireur.

— Et à l'heure indiquée... ajouta un autre homme.

— Pourtant, ils n'ont pas l'air d'être là.

— Il y a peut-être erreur...

Apparemment, ils cherchaient quelqu'un. Peut-être leur avait-on signalé des rôdeurs.

— Écoutez, messieurs, si vous êtes là, soyez gentils de vous signaler. Nous sommes envoyés pour vous accueillir.

C'était incompréhensible mais c'était peut-être eux qu'ils cherchaient. Assez peu tenté par l'idée de rester immobile et en vie végétative pendant des heures, Remo décida d'en avoir le cœur net. Il rétablit ses fonctions dans leur activité normale et fit un pas en avant pour se montrer.

— C'est moi que vous appelez comme ça ? demanda-t-il innocemment en pointant l'index sur sa poitrine.

Les gardes du Ranch Ragnarok ne purent cacher leur stupeur en voyant qu'il était si près et avait cependant échappé à leurs recherches. Leur chef détailla Remo avant de répondre :

— Oui, monsieur. Vous êtes l'une des deux personnes que nous cherchons. Nous sommes venus pour vous escorter jusqu'au ranch.

— Personne n'a réclamé d'escorte, lui fit observer Remo avec à-propos.

— Cependant, vous êtes attendus et on nous a envoyés à votre rencontre.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Petit Père ?

— Que ce n'est pas poli de refuser une escorte, déclara la voix couinante du Maître de Sinanju.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. L'ahurissement des hommes décupla quand ils le virent apparaître dans un tourbillon de soie canari, juste aux côtés de son disciple. Sans un bruit, comme flottant sur un nuage immatériel, le vieux Coréen s'avança au milieu du chemin.

— Vous voyez bien que j'avais raison ! Ils sont là tous les deux, triompha l'éclaireur.

Le reste de la troupe sonda nerveusement les profondeurs de la forêt avec l'air de se demander si d'autres envahisseurs invisibles n'étaient pas disséminés un peu partout sous les ramées.

— Ayez l'amabilité de nous suivre, messieurs, dit cordialement le chef de patrouille.

Il donna un ordre et ses hommes firent demi-tour pour se diriger en bon ordre vers l'entrée du Ranch Ragnarok.

— Vous croyez que Smitty a pu leur dire que nous venions ? demanda Remo tandis qu'ils démarraient dans le sillage des autres gardes.

Les yeux noisette du vieux Coréen se plissèrent comme ceux d'un

chat sourcilieux.

— L'Empereur Smith est fou mais il n'est pas tout à fait stupide.

— Lui avez-vous fait part de vos récents projets de démission ?

— Pourquoi cette question ? s'étonna le Maître de Sinanju.

— Il aurait pu essayer de nous tendre un piège. Les assassins morts ne racontent pas leur vie.

— Exact, convint Maître Chiun. Par contre, certains vivants la racontent un peu trop à mon goût. Cette hypothèse n'a aucune pertinence. Premièrement, parce que Smith sait parfaitement qu'en nous tendant un piège, c'est lui-même, ainsi que CURE, qu'il mettrait en danger. Deuxièmement, parce que je ne suis pas moi non plus stupide et que, bien sûr, je ne lui ai rien dit de nos intentions.

— De vos intentions, s'empressa de corriger Remo.

— Pure ratiocination, couina le Maître de Sinanju qui avait découvert ce mot le matin même en feuilletant le *Thermopolis Herald*. Mes projets sont les tiens.

L'heure était mal choisie pour entamer une polémique qui serait nécessairement longue et mouvementée. Remo jugea donc plus sage de suivre le groupe sans rien dire.

Au bout de huit cents mètres environ, le chemin débouchait dans une large zone déboisée qui entourait les grilles du Ranch Ragnarok. Remo renonça à faire le compte des yeux et des armes qui suivaient attentivement leur progression quand ils franchirent le poste de garde principal.

Tandis qu'ils traversaient l'espace séparant l'entrée du principal bloc de constructions, Remo vit le Maître de Sinanju humer l'air avec une moue pincée. Un vaste enclos était visible, assez loin sur leur droite, et, à l'intérieur, des centaines de chèvres s'adonnaient à leurs occupations de chèvre, qui broutant et mâchonnant quelque maigre végétation, qui s'affrontant à coups de corne, qui gambadant ou sautillant pour dieu seul savait quelle raison.

— J'ai entendu dire qu'on ne mangeait que des légumes et de la viande de chèvre ici, dit Remo. Vous n'en avez pas assez ?

Les soldats ne répondirent pas.

Une jeune femme les attendait devant les bâtiments. Elle portait un AR-15 à la bretelle, aussi négligemment que s'il s'était agi d'une vulgaire sacoche ou d'un filet à provisions.

— À partir d'ici, je les prends en charge, dit-elle.

Les soldats hochèrent la tête et se dirigèrent vers une grande bâtisse.

— Bienvenue au Ranch Ragnarok, reprit-elle d'une voix suave et impersonnelle d'hôtesse d'aéroport.

— Permettez-moi de vous complimenter, dit Remo. C'est le camp de concentration le mieux tenu qu'il m'ait été donné de visiter. Vous

ne trouvez pas, Petit Père ?

Chiun ne répondit pas. Il était toujours occupé à humer l'air. Mais, cette fois, son intérêt se portait sur des effluves irritants en provenance du grand bâtiment qui se dressait à l'écart, derrière l'enclos aux chèvres, dans une enceinte délimitée par une clôture neuve.

— Je suppose que vous plaisantez, sermonna sévèrement la jeune femme.

Mais, en même temps, Remo capta dans son regard une étrange lueur malicieuse.

— J'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part, vous, fit-il d'un air songeur. Ce n'est pas vous qui jouez dans cette pub pour L'Oréal à la télévision ?

— Vous devez me confondre avec une autre. Je m'appelle Buffy Harryer, je suis Gardienne de la Vérité, avec le grade de Grande Auxiliaire, et je vous renouvelle mes vœux de bienvenue sur le domaine de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité.

— Voyez-vous, commença Remo, j'ai un petit peu de mal à croire qu'une grappe de miradors et une collection d'abris de béton dressés au milieu de nulle part puissent receler des éclaircissements sur les mystères de la création...

— Ce n'est pas la création par elle-même qui importe pour l'Église de la Vérité, mais sa fin. Nous nous préparons pour le Jugement Dernier.

— Et vous voyez ça pour quand ? railla l'Implacable. Enfin, à un ou deux siècles près...

— Remo, ronchonna Maître Chiun, arrête donc ce papotage improductif ! Tu vois bien que ce n'est pas la personne que tu recherches... Et vous, montrez-nous le chemin, ajouta-t-il en s'adressant à Buffy Harryer.

Puis ses yeux noisette retournèrent vers le bâtiment lointain qui avait l'air de tant l'intriguer.

— Puisque telle est votre volonté, allons-y, Petit Père, soupira Remo.

— Vous êtes père et fils ? demanda Buffy en les pilotant entre les constructions.

Remo hocha la tête.

— Pas croyable ! s'exclama la Gardienne de la Vérité. Mais c'est merveilleux ! C'est... c'est... tellement... émouvant ! Vous vous ressemblez si peu que, comment dire... On se croirait dans un conte de fées.

— En fait, dit Chiun en se raclant la gorge, il s'agit d'une adoption...

— Et c'est *moi* qui l'ai adopté, précisa Remo.

— Peuh ! souffla le vieil Asiatique. Je le laisse raconter ses sottises

car sinon, il ne voudrait jamais m'écouter. Mais cela ne veut pas dire qu'il m'écoute très attentivement, malgré tout.

— Le bon fils est celui qui écoute la parole de son père, déclama pompeusement Buffy Harryer. Mais le mauvais fils, qui méprise la parole de son père, n'entend pas ses recommandations avisées. À ce propos, notre Grande Prophétesse dit que...

— Si on oubliait un peu les paroles de la Grande Prophétesse ? proposa Remo.

— Laisse parler cette enfant se récria le Maître de Sinanju. Car sa sagesse est bien supérieure au nombre de ses années...

Buffy s'empourpra.

— Je ne faisais que citer notre Maîtresse Spirituelle, vous savez, objecta-t-elle modestement. Elle dit que tout le monde peut la citer. Elle enseigne une doctrine tout à fait inédite et affirme que c'est au moins aussi valable que les saints Évangiles.

— Je comprendrais mal qu'elle affirme le contraire, ricana Remo.

— Pour tout dire, exposa Buffy d'un ton confidentiel, j'ai l'impression qu'elle ne sait pas grand-chose des Évangiles et encore moins de la Bible.

— C'est plus commode, dit Remo. Comme ça, elle ne risque pas de se tromper et elle peut adapter sa doctrine au fur et à mesure de ses besoins. Faire sa petite cuisine comme ça l'arrange, en somme.

— Oh ! protesta Buffy en fronçant les sourcils. Ce n'est pas très charitable de dire cela...

Remo fut un peu étonné de sa réaction. Il se serait attendu à davantage de véhémence de la part d'une adepte d'une secte fanatique.

— En tout cas, reprit Buffy, elle savait que vous alliez venir. Là-dessus, il n'y a aucune discussion possible.

— Comment l'a-t-elle su ? s'enquit Remo.

Buffy eut un vague haussement d'épaules.

— Ben... C'est peut-être Mark Kaspar qui lui a dit.

— Je vois, fit Remo avec une petite moue cynique. Et pour savoir qu'il allait faire beau aujourd'hui, c'est peut-être la météo qui le lui a dit.

— Là, vous exagérez, s'insurgea Buffy Harryer. Mark Kaspar a réellement des pouvoirs. La preuve, il y a seulement quelques semaines qu'il est ici et la plupart des Gardiens de la Vérité se sont rangés dans son camp. Moi, je fais partie des rares qui sont restés fidèles à notre Très Sainte Mère.

Remo prit bonne note de ces révélations. Apparemment, il y avait une lutte de pouvoir dans ce petit paradis qu'on nommait Ranch Ragnarok. Quand il en aurait terminé avec Cassandra Sagace, il faudrait qu'il aille jeter un coup d'œil du côté de ce Mark Kaspar...

En plein cœur de la friche industrielle, Remo eut la stupeur de découvrir une habitation de ranch tout à fait normale, avec des murs de rondins, de larges fenêtres, une véranda et même un garage attenant. Buffy les conduisit jusqu'au perron et frappa. La porte de chêne n'était pas fermée car elle s'ouvrit sous la poussée.

— Grande Prophétesse ? demanda Buffy en entrant dans la maison.

Remo et Chiun lui emboîtèrent le pas.

Il n'y avait personne dans la résidence proprement dite, mais Remo flaira une odeur de terre fraîchement remuée et il sentit le courant d'air frais qui la précédait. Un souterrain avait été creusé tout récemment, quelque part à l'arrière du bâtiment.

Un court instant passa puis il y eut du mouvement dans une pièce du fond et une grande femme très belle aux longs cheveux noirs et aux yeux bleu profond fit son apparition dans le vaste salon.

Elle portait sur elle l'odeur de terre. Donc elle était arrivée par le souterrain. Mais une autre odeur, étrange, leur parvenait par le même chemin. Au milieu d'un bouquet aromatique où se mêlaient la terre fraîche, les riches parfums et les sels de bain de la belle femme aux cheveux noirs, Remo sentait quelque chose qui évoquait la puanteur des œufs pourris. L'odeur même qui avait tout à l'heure intrigué le Maître de Sinanju.

— Vos hôtes sont là, Très Sainte Mère, annonça respectueusement Buffy Harryer.

Cassandra Sagace les accueillit d'un sourire superbe.

— Monsieur Williams, Maître Chiun, je suis heureuse de vous voir. Vous voici arrivés au rendez-vous que le destin vous avait fixé.

D'un geste du menton, elle congédia Buffy Harryer. Docile, la Gardienne de la Vérité se replia vers la sortie à reculons.

— Vous avez l'air étonné, monsieur Williams, reprit Cassandra Sagace avec une sérénité presque irréaliste. Je suppose que les assassins professionnels n'ont pas beaucoup d'amis. Cela vous ferait-il plaisir si je vous appelais Remo ?

— Appelez-moi comme il vous plaira, riposta Remo d'une voix acide. De toute façon, cela ne durera pas bien longtemps.

Il avait parlé avec son assurance habituelle mais ses yeux, d'ordinaire aussi fixes et imperturbables qu'une mer d'huile par une nuit sans lune, ne parvenaient pas à dissimuler complètement le léger trouble qu'il éprouvait depuis son arrivée au ranch.

— C'est parlé en professionnel, apprécia Cassandra Sagace.

Puis elle se tourna vers Chiun.

— Mais le vrai professionnel, le voici. Le Coréen, Maître Chiun, doyen de la Maison de Sinanju. En vous regardant, j'ai l'impression de me retrouver face à l'incarnation d'un personnage de l'Histoire.

Le visage ridé de Chiun resta impassible. Ne daignant pas poser le

regard sur Cassandra Sagace, il avait les yeux braqués sur le mur, derrière elle. La jeune femme poursuivit sa harangue :

— À la vérité, vous êtes un assassin d'assassins, n'est-ce pas. Maître Chiun ? Quel âge aviez-vous lorsque vous avez tué votre premier être humain ?

Elle passa la main devant son visage comme si ce geste allait pouvoir effacer les paroles qu'elle venait de prononcer.

— Vous aviez treize ans, enchaîna-t-elle. Dans la plupart des sociétés, à treize ans, on est considéré comme un jeune garçon. Ce n'est pas le cas de Sinanju. Vous étiez encore un enfant en bas âge. Lui, c'était un guerrier japonais qui pillait pour se nourrir. Il volait. Vous l'avez surpris et vous l'avez massacré comme un chien errant. Curieusement son visage sans vie n'a cessé, depuis, de hanter vos rêves.

Remo était abasourdi.

— C'est vrai. Petit Père ?

Les mains du Maître de Sinanju se serrèrent pour former des poings dont ses ongles émergeaient comme de longues épines. Ses yeux étaient éteints et totalement immobiles.

— C'est merveilleux de voir comment vous vous entendez, tous les deux, continua Cassandra Sagace, imperturbable. Vous, Remo, l'orphelin et vous, Maître Chiun, le faiseur d'orphelins. Vous étiez faits l'un pour l'autre...

C'en était trop. Remo fit un pas vers la Grande Prêtresse.

— Maintenant, ça suffit ! Je vais vous...

Un bras épais comme une brindille jaillit à la vitesse de l'éclair et arrêta l'Implacable.

— Halte, Remo, ordonna Maître Chiun.

— Quoi ?

Cassandra Sagace laissa échapper un drôle de rire.

— À votre place, je suivrais son conseil, Remo.

— Oui, mais, justement, vous n'êtes pas à ma place, jeune femme.

— Exact, convint Cassandra. Toutefois, il vous est arrivé de trouver que cette place n'était pas toujours si enviable, n'est-ce pas ?

Remo pivota pour se retourner vers le Maître de Sinanju.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ?

— Regarde ses mains, se contenta de répondre Maître Chiun.

Remo regarda. Une poudre jaune semblable à de la farine de moutarde recouvrait les doigts grâciles de Cassandra Sagace.

— Pouah ! Elle est aussi crasseuse que ses chèvres et elle sent aussi mauvais.

— Cette odeur, Remo...

— Merci, pas besoin d'explication, j'en ai plein les narines. On dirait une fabrique de sandwiches œuf-salade qui aurait fermé ses

portes en oubliant de liquider son stock.

— C'est du soufre, dit Chiun.

— Possible, répliqua Remo. En tout cas, ça pue.

— Le vieil homme a la connaissance, commenta Cassandra Sagace. À propos, est-il permis de s'asseoir en présence du Maître de Sinanju ?

Sans attendre de réponse, elle alla s'installer sur un canapé de velours vert.

Remo était très énervé. Il avait envie de la couper en petits bouts. Il fit un nouveau pas vers elle et, de nouveau, Maître Chiun s'interposa en lui plaçant une main osseuse sur la poitrine.

— Laissez-moi faire, Petit Père. Je vais lui apprendre la politesse.

— Apaise-toi, fils. Tu serais la première victime de ton emportement.

Remo essaya de bouger mais il n'y parvint pas. C'était comme si ses pieds avaient pris racine dans le parquet de chêne. Alors seulement il comprit qu'il s'était fait avoir. Par surprise et, bien sûr, parce qu'il ne se méfiait pas du vieux Maître Chiun. Mais il réalisa que, de sa main libre, le Coréen lui avait manipulé les vertèbres. C'était une technique de Sinanju assez simple. Il suffisait d'exercer la bonne pression au bon endroit et le sujet était paralysé. Il existait même des variantes, que Remo connaissait et maîtrisait toutes à la perfection. On pouvait, par exemple, rendre le sujet provisoirement muet, aveugle, sourd, etc. Dans le cas présent, le Maître de Sinanju s'était simplement contenté de neutraliser les capacités motrices de son disciple.

— Viens, Remo, dit le vieux Coréen. Nous partons.

— Mais enfin, objecta l'Implacable, décontenancé, ce n'est pas possible !

— Mais si, dit Cassandra Sagace avec une assurance irritante. Vous allez partir.

Remo ne releva pas.

— Il est impossible de partir comme ça, Petit Père. Cette femme en sait trop. Nous ne pouvons pas nous permettre de la laisser.

Il essaya de marcher, força jusqu'à ce que des perles de sueur lui couvrent le front mais il ne parvint pas à se déplacer d'un millimètre. Finalement, il cessa de s'épuiser en vain. Il savait qu'il n'arriverait à rien tant que le Maître de Sinanju n'aurait pas décidé de faire les gestes nécessaires pour lui rendre sa faculté de bouger. Il avait lui-même tout dernièrement utilisé cette technique de Sinanju contre plusieurs ennemis et il était bien placé pour savoir combien elle était irrésistible et efficace{5}.

— Éliminer cette femme ne servirait à rien, déclara Maître Chiun. Elle n'est qu'une servante. C'est son maître qui a le pouvoir.

Cassandra Sagace quitta son divan et alla se planter devant Remo. L'immonde pestilence d'œuf pourri imprégnait ses vêtements.

— Écoute ton père, mon grand, lui souffla-t-elle au nez. Je te dis que c'est lui qui a la connaissance. Il sait, lui, que la Maison de Sinanju est arrivée au terme de son cycle dans ce millénaire. Il est grand temps que le monde soit régi par plus puissant que votre misérable village. Tremble, Sinanju, tremble ! Car plus rien de toi n'est secret. Ta moindre action, ton plus petit sentiment, chacune de tes pensées sont éventés. Tremble, ô oui tremble, car ton heure de gloire touche à sa fin.

Elle approcha encore de Remo, leurs nez se touchaient presque. Il avait sa respiration dans la figure. Elle sourit, un immense sourire de satisfaction, et ses dents étincelèrent devant les yeux de Remo.

— L'Orient a rejoint l'Occident et la prophétie s'est réalisée.

Le sourire de Cassandra Sagace disparut quand elle se rendit compte qu'elle avait décollé du plancher et qu'elle volait sur le dos vers le fond du salon.

Sa tête percuta de plein fouet la surface vitrée de la porte-fenêtre. Et ce fut le crash. La Grande Prophétesse s'étala, les quatre fers en l'air, dans un grand soleil de jupes et de jupons. Lorsqu'elle se releva, après plusieurs secondes, son nez était une fontaine de sang rouge.

Entre-temps, Remo avait vu la manche jaune du Maître de Sinanju voltiger puis s'apaiser autour du bras de son propriétaire.

— Sache une chose, servante du mal, couina le vieil Asiatique. Sinanju ne servira jamais de jouet aux valets que vous êtes. Quant à ton maître, nous prenons acte de sa présence en ce monde en ce moment et nous attendrons le jour où il marchera de nouveau parmi les dieux. Jusqu'à cet instant, Sinanju se tiendra en retrait.

Sur quoi, le Maître de Sinanju attrapa Remo comme un mannequin et le poussa énergiquement hors de la maison puis hors de l'enceinte du Ranch Ragnarok.

CHAPITRE VII

Quand ceux de Sinanju eurent débarrassé le plancher, Cassandra Sagace se releva. Elle attrapa une poignée de mouchoirs en papier dans un distributeur et tenta d'éponger le sang qui continuait à ruisseler de son nez blessé.

Elle ne bougea même pas quand elle entendit des pas approcher dans le souterrain. Elle savait qui arrivait.

— Tu n'as pas peur qu'ils reviennent ? demanda-t-elle d'une voix presque aussi nasillarde que celle du Maître de Sinanju.

— Pour le moment, ils ne sont plus là, dit Kaspar.

Il la regarda. L'air satisfait.

— Tu as bien joué ton rôle.

— Merci beaucoup, dit Cassandra avec de l'amertume dans la voix. C'est la dernière fois que je fais cascadeur dans une de tes mises en scène. Je suis sûre que ce vieux jeton m'a pété le nez !

— Le Maître de Sinanju est un formidable adversaire.

— Au fait, maintenant que nous avons le temps, peut-être daigneras-tu m'expliquer ce qu'est un Maître de Sinanju ? demanda Cassandra. Et à quoi riment ces ridicules histoires d'assassins que tu m'as fait raconter comme un perroquet ?

— Aucune importance pour le moment, déclara Mark Kaspar.

— Mais enfin, tout de même..., commença Cassandra Sagace.

D'un regard, il la coupa dans son élan.

Haussant les épaules et serrant les dents, elle appliqua un mouchoir propre sur son nez. Le saignement faiblissait. Kaspar laissa passer un silence. Il la regarda jeter son mouchoir puis mettre de l'ordre dans les coussins du divan qui avaient volé de toute part.

— Il semble que les derniers oracles aient exténué notre actuel truchement virginal.

Cassandra Sagace releva vers lui des yeux embués de larmes.

— Ah ça, non ! N'y compte pas !

— L'intervention des Maîtres de Sinanju a été très perturbante pour le messager d'Apollon. Il a évacué sa confusion par l'intermédiaire de la Pythie.

— Dis-lui de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant d'évacuer sa confusion, la prochaine fois. Je ne vais quand même pas enlever une fille tous les jours !

Cassandra prit un mouchoir neuf dans son distributeur et se laissa tomber sur le divan. Elle se tamponna le nez puis se massa les tempes

entre ses longs doigts fins.

— Ce n'est peut-être pas à la minute, mais il va falloir y penser, dit Mark Kaspar, tout en sachant parfaitement que le truchement actuel ne tiendrait pas la semaine.

Il brossa négligemment ses vêtements soufrés puis laissa tomber d'un ton détaché :

— À propos, la Pythie a indiqué qu'il y aurait peut-être de nouvelles possibilités d'investissement pour toi.

Il regarda Cassandra et se rendit compte que ses paroles avaient fait mouche.

— On verra... dit-elle.

Mark Kaspar sourit. L'argent était tout pour elle. Et il savait qu'elle irait moissonner d'autres truchements pour son maître. La Pythie l'avait annoncé.

— Tu as bien travaillé jusqu'à présent, dit-il à Cassandra. Notre maître est satisfait.

— Ça, il peut l'être..., maugréa Cassandra.

De nouveau, elle s'épongea le nez, toujours sanguinolent, et grinça des dents.

— Ça fait un mal de chien ! Je vais mettre une poche de glace là-dessus.

Elle se leva et se dirigea vers la cuisine.

— Il va falloir que je parte en déplacement, annonça Kaspar en élevant la voix. Te sens-tu capable de faire tourner la boutique en mon absence ?

Cassandra revint en appliquant sur son nez un sac de congélation rempli de glaçons qu'elle avait enveloppé dans un torchon à carreaux.

— Je te rappelle que je ne t'ai pas attendu pour faire tourner l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité, mon petit bonhomme.

— C'est vrai, c'est vrai..., fit Mark Kaspar. Je ne voulais pas te blesser. Il y a simplement que, dans les relations avec notre maître, il y a sans doute des questions avec lesquelles tu n'es pas trop familiarisée.

— Pas trop familiarisée..., s'esclaffa Cassandra Sagace. Sacrifier une chèvre, pondre une prophétie, je ne vois pas ce qu'il y a de compliqué là-dedans.

— Bien sûr, tu ne vois pas..., fit Mark Kaspar, les lèvres pincées.

Il fit demi-tour pour regagner son tunnel.

— Si nous avons des visiteurs, tu les escorteras jusqu'à mon temple, ajouta-t-il uniquement pour la vexer.

— Oui, avec tambours et trompettes, grogna Cassandra en fermant les paupières pour chasser l'image de ce sale petit bonhomme.

— Très bien, bonsoir ! jeta Mark Kaspar en quittant la pièce.

— Fais de beaux rêves, murmura Cassandra Sagace en se détendant

sur son divan et en collant la glace sur son nez endolori.

Bientôt, le froid se mit à endormir la douleur. Elle repensa un instant à ce Maître de Sinanju en se demandant qui il était réellement et pourquoi Mark Kaspar ne voulait pas le rencontrer directement. Il faudrait essayer de tirer cela au clair.

Mais, en attendant, elle devait se reposer. Car elle aurait besoin de toutes ses forces pour continuer à approvisionner Mark Kaspar en vierges et ainsi bénéficier des avis inspirés de la Pythie en matière d'investissement.

*

* *

— *Goodness gracious me !* s'exclama le docteur Harold Smith en laissant ses doigts arthritiques courir sur le clavier à effleurement encastré dans la masse de son bureau noir.

Il venait, pour la deuxième fois, de pénétrer par effraction dans les fichiers de la State Citybank de Thermopolis. Mais, cette fois-ci, il avait eu l'idée de lancer une recherche concernant tous les comptes établis au nom de Cassandra Sagace ou de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité.

Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

— Je me fais vieux. La voilà, l'explication, marmonna Harold Smith pour lui seul.

Il n'y avait pratiquement pas eu de mouvement sur les deux comptes depuis une semaine alors qu'au cours des huit mois précédents, le flux des rentrées et des sorties avait été considérable. Ce qui était logique. Pour faire tourner une entreprise de la taille du Ranch Ragnarok, il fallait, en effet, un important fonds de roulement.

Ce que Smith venait de découvrir, c'était un troisième compte, sans lien avec les autres, et ouvert au nom de la Fondation Église de la Vérité au moment même où les anciens comptes avaient été virtuellement abandonnés.

Il enleva ses lunettes sans monture et cligna plusieurs fois des paupières, comme si sa vision était troublée. Quand il remit ses lunettes, il regarda de nouveau l'écran de son ordinateur, également encastré dans son bureau et visible de lui seul.

Cela sautait aux yeux. En l'espace de moins de deux mois, des millions de dollars avaient été versés sur ce nouveau compte.

Fiévreusement, Smith rechercha la trace du tout premier dépôt.

En quelques secondes, son ordinateur lui apporta la réponse. Waägen et Dász, les rois de la crème glacée, avaient lâché deux cent cinquante mille dollars à la Fondation Église de la Vérité. Harold Smith, le roi des pirates informatiques, mit un peu plus de temps à

forcer les fichiers de leur banque qu'il n'en avait mis à entrer dans les petits secrets de la State Citybank de Thermopolis. Mais, quand il y parvint, il ne le regretta pas. La banque des marchands de glace, dans le Massachusetts, conservait des copies numérisées des chèques tirés sur les comptes de ses clients. Une manipulation supplémentaire et l'image en couleur du gros chèque apparut sur l'écran.

Le visage de Smith se fripa comme un citron séché.

Au-dessus du chèque, sur un talon détachable, dans la rubrique « motif de l'opération », quelqu'un avait inscrit : « prophétie ».

Était-ce possible ?

Cassandra Sagace se donnait le titre de Grande Prophétesse mais, justement, c'était un titre *qu'elle se donnait*. Et on n'avait jamais vu quelqu'un – surtout pas des hommes d'affaires censément avisés comme Waägen et Dåssz – verser deux cent cinquante mille dollars à une diseuse de bonne aventure !

Smith revint aux comptes de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité et chercha le dépôt suivant. Le compte débité était au nom d'une femme. Un nom qui ne lui disait rien. Il consulta les colossales bases de données de CURE et découvrit que c'était une actrice qui s'était fait un nom, d'abord en jouant dans un *soap* pour ménagères de plus de cinquante ans et, ensuite, en devenant la maîtresse d'un célèbre guérisseur new age de Californie.

Harold W. Smith sentit une sécheresse lui parcheminer la gorge.

Il se remit à étudier ses fichiers informatiques. L'origine de certains chèques était difficile à retrouver. Pour d'autres, c'était presque un jeu d'enfant. Transaction après transaction, il finit par apparaître clairement que, depuis une date relativement récente, l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité s'était constitué une clientèle de célébrités. Une tendance chronologique était même visible. Au début, les chèques étaient émis par des personnalités relativement peu connues, voire marginales, puis, peu à peu, apparaissaient des noms de figures de l'industrie, du showbiz et de la politique tellement connus que Smith les identifiait sans avoir besoin de faire de recherches.

Voilà pourquoi Remo et Chiun avaient vu Moss Monroe se rendre au Ranch Ragnarok. Le motif exact de cette visite n'était pas encore parfaitement clair mais, à l'évidence, l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité avait quelque chose à proposer que des gens très riches étaient disposés à payer fort cher.

Smith quitta les fichiers bancaires de la Fondation et de ses clients puis coupa sa connexion avec la State Citybank de Thermopolis. À la seconde où ses doigts s'éloignèrent du clavier, les lettres s'éteignirent et la surface du bureau reprit son aspect d'onyx noir.

Le directeur de CURE regarda sa montre. Il était onze heures du

*

* *

Cela faisait une bonne dizaine d'années que, pour la satisfaction de la grande majorité des citoyens, la politique des États-Unis d'Amérique se faisait sans Michael « Prince » Princippi. Toutefois, il en était quelques-uns pour regretter la retraite politique forcée de l'ex « Prince » du Massachusetts.

L'accession de Princippi au club très fermé des présidentiables, une dizaine d'années auparavant, avait été aussi rapide que surprenante.

En fait, Princippi avait un seul et unique atout dans son jeu : la formidable prospérité du Massachusetts au temps où il en était gouverneur. Mais, nombre de mauvaises langues affirmaient que son administration n'avait strictement rien à voir avec l'explosion économique de l'État.

Michael Princippi n'était pas à proprement parler un personnage brillant. Ce n'était pas non plus un repoussoir. Il était tout simplement quelconque. Aussi ne s'était-on pas étonné, dans les milieux informés, de voir le parti dont il était membre lui refuser son investiture pour les présidentielles.

Après cet échec retentissant, la chute de Princippi avait été aussi spectaculaire que son ascension de naguère. Blessé dans son honneur, l'homme s'était juré de ne plus jamais remettre les pieds dans l'arène politique.

Et il avait tenu parole.

Jusqu'au jour où, par les vagues séquelles de vestiges de relations qu'il entretenait encore avec le monde du pouvoir, Michael « Prince » Princippi eut vent d'une chose incroyable. Il existait quelque part dans l'Ouest un lieu où toutes les questions trouvaient leur réponse et où toutes les réponses fournies se révélaient immanquablement exactes...

Il était un peu plus de minuit lorsque Michael Princippi arriva à Thermopolis, Wyoming. La vieille Coccinelle Volkswagen, qui lui servait de moyen de locomotion et de mascotte depuis son entrée en fac de droit, pétaradait vaillamment en expulsant des fumées huileuses dans la nuit printanière.

La Coccinelle de Princippi était aussi célèbre que celle du film et avait fait le régal des caricaturistes et des comiques de tout poil pendant la campagne pour l'investiture du parti. Alors que la plupart des huiles se déplaçaient aujourd'hui en avion ou en hélicoptère, Michael Princippi estimait ridicule de devoir changer de voiture simplement parce qu'il se présentait aux élections. Après tout, la Volkswagen avait fait ses preuves. Elle n'affichait que trois cent cinq

mille sept cent dix kilomètres au compteur et il n'avait fait vidanger l'huile du moteur qu'une cinquantaine de fois.

Dix ans après la grande aventure, Michael Princippi traversait donc les rues endormies de Thermopolis, avec leurs petites maisons bien ordonnées et leurs petites pelouses bien vertes et bien tondues sur lesquelles étaient encore plantées des pancartes invitant les foules à réélire le sénateur Jackson Cole.

Cette vision gâcha un peu le plaisir de Princippi. Lors de la course à l'investiture, Jackson Cole avait soutenu son rival. Pendant un instant, l'idée l'effleura de faire un crochet à droite puis un crochet à gauche pour démolir quelques pancartes et labourer un peu les pelouses qui les accueillaienent. Puis il se rappela que le silencieux d'échappement de sa voiture était tombé sur la route, quelques heures plus tôt pendant qu'il traversait l'Ohio, et qu'il l'avait rafistolé avec ses lacets de chaussures. Un gymkhana sur les pelouses de Thermopolis risquait bien d'être fatal à la réparation de fortune.

Oubliant ses griefs contre le sénateur Cole, Michael Princippi se contenta d'accélérer pour réveiller ses électeurs endormis. Puis il sortit de la petite ville et engagea sa guimbarde sur la route forestière qui conduisait au Ranch Ragnarok.

À peine un quart d'heure plus tard, le poste d'entrée principal apparaissait dans la trouée blanche de ses phares.

Il montra patte blanche, fut introduit sous bonne escorte et, quand il eut garé sa voiture près d'un combi à peine plus jeune qu'elle, fut accueilli par une grande femme de belle prestance. Elle avait dû, toutefois, faire récemment une mauvaise chute ou quelque chose dans ce genre car son nez était enflé et tout bleu.

— Vous venez pour Kaspar, dit la femme.

C'était une affirmation plus qu'une question.

Princippi s'éclaircit la voix.

— Je viens pour connaître mon avenir.

La femme le pilota vers le seul bâtiment rustique du ranch, le fit entrer puis lui fit emprunter un souterrain.

Sans regarder derrière elle, Cassandra Sagace le conduisit ensuite jusqu'à la fosse de la Pythie.

Resplendissant dans son attirail de prêtre d'Apollon, Mark Kaspar l'accueillit avec un sourire.

— Je vous attendais. Je suis Kaspar. Présentez votre offrande à l'Oracle de Ragnarok.

Princippi était un peu étourdi par la longue et éprouvante route. Il glissa la main dans sa poche intérieure et en sortit son carnet de chèques.

— L'offrande se monte à combien ?

— Le tarif est de vingt mille.

Princippi fit un bond sur place.

— Vingt mille quoi ? Dollars ?

— Bien sûr, répondit Kaspar. Et ne jouez pas les étonnés. Vous le saviez dès le départ.

— Vous ne faites pas réduction pour les anciens candidats à la présidence ?

Voyant l'expression glaciale de Kaspar, Michael « Prince » Princippi prit un Bic dans une autre de ses poches et rédigea le chèque en râlant. Il vérifia deux fois qu'il n'avait pas fait d'erreur dans la somme puis le tendit à Cassandra Sagace.

— Donnez-lui deux cents dollars de plus pour la chèvre, dit Kaspar.

Cette fois, Princippi regimba sérieusement :

— Vous poussez un peu, là ! Je me passerai de chèvre.

— Le sacrifice de la chèvre fait partie de la cérémonie. Il est nécessaire et vous le saviez aussi.

Pendant un instant, Princippi fut tenté de prétendre que non, on ne l'avait pas averti, puis il réalisa que ce Mark Kaspar était déjà au courant de tout ce qu'il savait ou ne savait pas. C'était agaçant, et en même temps rassurant quand on venait pour un oracle.

De mauvaise grâce, le « Prince » donna deux cents dollars à Cassandra Sagace. Kaspar lui présenta alors un couteau incrusté de pierres précieuses.

— Sacrifiez l'animal.

Princippi regarda le couteau puis la chèvre. C'était trop pour lui.

— Vous n'avez pas peur d'avoir des ennuis avec la Société Protectrice des Animaux ?

— Mais il est impossible, celui-là ! pesta Cassandra Sagace.

Horripilée, elle arracha le couteau des mains de Michael Princippi et égorgea elle-même la chèvre.

Mark Kaspar gravit alors l'empilement de roches et prit place près de la fille qui siégeait sur le petit tabouret.

— La Pythie d'Apollon attend votre question, déclama-t-il.

L'ancien gouverneur du Massachusetts déglutit bruyamment.

— Pouvez-vous me faire élire président des États-Unis ?

La fille s'agita sur son tabouret.

— Je peux prédire les événements, non les provoquer.

La réponse ne sembla pas plaire à Princippi.

— Hé là, ce n'est pas de jeu, ça ! Je vous ai donné vingt mille dollars plus deux cents pour la chèvre...

La fille devint blanche et se tordit en deux.

— Les choses sont comme je les ai dites...

Princippi réfléchit un moment puis, de nouveau, se tourna vers la Pythie.

— Dans ce cas, dites-moi ce que je peux faire pour avoir des chances de devenir président.

La fille était de plus en plus agitée. Elle poussa un cri rauque puis proféra d'une traite :

— Votre avenir ne fait qu'un avec celui qui se tient devant vous.

Princippi fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Sur son petit tabouret, la fille paraissait épuisée. Son corps, agité de spasmes, se mit à osciller de droite à gauche puis d'avant en arrière.

— Mon prêtre, murmura-t-elle d'une voix faible et sifflante. Il est votre avenir et votre destin.

Et, sur ces mots, elle tomba dans la fosse.

— Merde ! grogna Cassandra Sagace tandis que Kaspar descendait pour rejoindre Michael « Prince » Princippi.

Cassandra fit le chemin en sens inverse pour aller voir ce qu'il était advenu de la fille.

— Je ne comprends pas, dit Princippi lorsque Kaspar fut arrivé à son niveau. Qu'a-t-elle voulu dire ?

— Elle est morte, annonça Cassandra Sagace. Je croyais qu'elle tiendrait plus longtemps. Ça ne fait même pas douze heures !

Mark Kaspar l'ignore.

— Vous avez toujours des contacts avec votre ancienne administration ? demanda-t-il à Michael Princippi.

— Quelques-uns, répondit ce dernier avec un vague haussement d'épaules. Mais ce ne sont plus des relations véritablement politiques, ni même professionnelles.

— Mais, insista Kaspar, il y a toujours, parmi eux, des gens qui vous resteront fidèles quoi qu'il advienne ? Des gens qui, si vous le leur demandez, se relanceront pour vous dans le militantisme politique ? Autrement dit, êtes-vous encore en mesure de mobiliser ce que nous pourrions appeler une infrastructure de campagne ?

Michael « Prince » Princippi sentit une secousse presque charnelle lui irradier l'épine dorsale.

— Aucun doute sur ce point.

— Alors, dit Mark Kaspar, la volonté de mon maître se réalisera. À nous deux, nous allons changer le paysage politique dans ce pays.

Michael « Prince » Princippi ne se tenait plus de joie.

— Vous voulez dire qu'après toutes ces années de traversée du désert, je vais enfin être élu président des États-Unis ?

Mark Kaspar se permit un petit sourire et secoua lentement la tête.

— Pas vous, monsieur Princippi. Moi.

CHAPITRE VIII

— Que s'est-il passé ? demanda Harold W. Smith.

— Rien, répondit Remo. Rien du tout. J'ignore quelle mouche a piqué Maître Chiun mais il m'a pris en traître pour me faire subir une manipulation paralysante et me ramener ici sans me demander mon avis.

— Serais-tu rentré de ton plein gré ? s'enquit le Maître de Sinanju avec un calme très supérieur à celui de son disciple.

— Non, bien évidemment. Je pensais qu'il fallait éliminer cette Cassandra Sagace avant qu'elle ne puisse nuire davantage et vous vous êtes contenté de...

— Mon action était donc entièrement justifiée, coupa le vieux Coréen avec conviction.

Avec une expression hautaine, il s'installa en position du lotus sur le vieux tapis de Smith.

— Justifiée ! pesta Remo. C'est vous qui le dites ! Comme je protestais, il a aussi trouvé « justifié » de profiter de mon état d'impuissance pour me neutraliser les cordes vocales au-dessus du Dakota du Sud.

— Il y avait des années que je n'avais pas fait un voyage en avion aussi tranquille, commenta sereinement le vieil Asiatique.

— Maître Chiun, intervint le docteur Smith, dois-je comprendre que vous avez paralysé Remo et que vous l'avez ensuite transporté à travers un hall d'aérogare ?

— Exactement. Ce malappris m'a chargé sur son épaule et m'a trimbalé comme un balluchon jusqu'à l'intérieur de l'avion, gémit Remo. Est-ce une façon de traiter les gens ?

— Malappris ! releva le Maître de Sinanju. Les malappris, ce sont tous les longs-nez qui m'ont croisé, moi pauvre vieillard chétif chargé de ce gigantesque galapiat, et qui ne m'ont même pas proposé leur aide.

De son habituelle couleur gris plombé, le visage de Smith était passé au blanc livide. Il était en train de s'imaginer tous les « longs-nez » – c'est-à-dire les hommes blancs dans le langage de Chiun – qui avaient vu ce minuscule grand-père portant un gaillard comme Remo Williams sur le parking de l'aéroport de Thermopolis, dans l'aérogare, dans l'avion qui les avait amenés à New York puis, arrivé à LaGuardia, suivre en sens inverse le même chemin qu'à l'aller, pour aboutir au taxi qui venait de les déposer devant le sanatorium de Folcroft.

— Vous aviez des bagages ? demanda le directeur de CURE qui connaissait son Chiun.

— Oh..., fit modestement le Maître de Sinanju, une seule petite malle laquée. J'ai deux bras, vous savez...

Les yeux gris ardoise de Harold Smith se braquèrent avec concupiscence sur le tiroir où il rangeait ses tubes d'aspirine et sa collection de médicaments contre les acidités gastriques. Mais, bien sûr, il devait attendre le départ de Remo et Chiun pour se laisser aller à son péché mignon : la consommation effrénée de ces deux produits. C'était une question de dignité.

— Et, euh, ahemm..., reprit-il. La femme... Cette Cassandra Sagace... Eh bien, est-elle toujours de ce monde ?

— On peut le supposer, grogna Remo. À moins que Maître Chiun n'ait eu la bonne idée de la concasser pour la faire rentrer dans la boîte à gants de notre voiture de location.

L'air dégoûté, il se laissa tomber sur le vieux canapé du bureau de Smith.

— Pourriez-vous éviter les métaphores ? demanda ce dernier. J'ai besoin d'une réponse claire. C'est important.

— Elle est en vie, soupira l'Implacable. Maître Chiun avait trop à faire en me traînant de là-bas jusqu'ici comme un âne récalcitrant pour pouvoir s'occuper en plus de cette agaçante Sagace.

Au prix d'un gros effort de volonté, le docteur Harold Smith écarta de son esprit l'image du retour de Chiun et Remo depuis Thermopolis jusqu'à New York pour centrer son intérêt sur les événements du Ranch Ragnarok.

— Au fond, cela vaut peut-être mieux pour le moment, finit-il par lâcher d'un air absent.

— Quoi ? s'insurgea Remo. Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous vouliez lui régler son compte, oui ou non, à cette grande prêtresse de mes fesses ?

Harold Smith tiqua. Le vocabulaire de Remo heurtait parfois son sens du politiquement correct.

— Allons, allons, pas de précipitation... Il est bien possible que je vous aie envoyés là-bas un peu tôt. J'entends, avant d'en connaître suffisamment sur tous les tenants et aboutissants de cette affaire. Moss Monroe se trouvait-il sur le site quand vous y êtes arrivés, par exemple ?

— Nous l'avons croisé, répondit Remo.

— Avez-vous rencontré d'autres personnalités ?

— Il faudrait s'entendre sur le sens du mot « personnalité », Smitty. Moss Monroe, par exemple, est-il...

Pour la première fois depuis leur arrivée, une certaine dose d'irritation transparut dans le comportement du directeur de CURE.

— Disons des gens connus, parvint-il cependant à articuler grâce à la vision – ô combien apaisante – de deux belles cuillerées de Maalox et d'une plaquette entière de tablettes Rennie.

— Non, finit par dire Remo. Ni gens connus, ni paparazzi. Mais, par contre, une foule de soldats d'opérette équipés d'armes qui n'étaient pas d'opérette, elles. Et puisque nous parlons de gens connus à Ragnarok, vous pouvez nous inclure dans cette catégorie.

— C'est-à-dire ?

— Tout le monde là-bas était averti de notre visite. Croyez-moi, je peux vous dire qu'ils nous attendaient !

— Expliquez-vous, que diable ! s'impatienta cette fois carrément le directeur de CURE.

Remo raconta quelle réception leur avait été réservée. Pendant quelques instants, Harold W. Smith médita sur les propos qu'il venait d'entendre.

— Et, tenez-vous bien, Smitty, ajouta Remo, ils connaissent même notre nom !

Le directeur de CURE posa ses mains à plat sur son bureau noir mais Remo n'était pas dupe de ce calme apparent. Il entendait les coulées acides ravager les parois muqueuses de l'estomac d'Harold W. Smith.

— Et cette femme connaissait aussi l'existence de CURE ? demanda-t-il d'une voix blanche.

Son assassin le rassura :

— Elle ne l'a jamais mentionné, Smitty. Elle savait seulement trois choses, mon nom, celui de Chiun et celui de Sinanju.

Smith sentit la pression s'évacuer partiellement de sa cage thoracique.

— Vous devriez lancer une recherche sur un certain Mark Kaspar, reprit Remo.

— Mark Kaspar..., répéta machinalement le directeur de CURE. Pourquoi ?

Remo l'informa de ce qu'ils avaient entendu dire de ce personnage puis il lui fit part des dissensions qui, selon toute vraisemblance, déchiraient depuis peu le Ranch Ragnarok entre partisans de Cassandra Sagace et de Mark Kaspar.

— Je vais m'en occuper, dit Harold Smith. J'ai un grand nombre de nouvelles données à traiter avant de pouvoir prendre d'autres décisions concernant cette affaire. En attendant, je vais donc vous prier de rester en alerte.

Aussi léger qu'un nuage de vapeur s'échappant d'une théière, Chiun se releva de sa position du lotus.

— Sachez une chose, ô lumineux Empereur d'Amérique, quelle que soit l'heure, quel que soit le lieu, Sinanju est toujours en alerte. Même

au cœur le plus noir de la nuit la plus froide, Sinanju veille. Et la distance ne peut rien changer à la solidité du lien qui unit ma Maison à votre incomparable personne.

Harold Smith décocha un regard confus en direction de Remo.

— Merci de cette déclaration, Maître Chiun.

Chiun s'inclina presque à toucher le sol.

— Mais c'est moi qui vous dois des remerciements, reprit-il. Votre nom, sage et vénérable Empereur, sera par ma main consigné pour les générations à venir dans l'Histoire de Sinanju pour qu'on se souvienne toujours du plus généreux, du plus avisé et du plus juste des employeurs de notre Maison.

Smith semblait maintenant plus gêné que surpris. D'autant plus que Chiun insistait :

— Encore une fois, je vous renouvelle ma gratitude, incomparable Empereur...

Smith ne savait que faire. Se lever et saluer ? Trouver un compliment aussi extravagant à renvoyer au Maître de Sinanju ?

Remo, lui, comprit tout de suite de quoi il s'agissait. Il se racla la gorge avant de lâcher :

— Hem, il est en train de vous présenter sa démission, Smitty.

Chiun tordit le nez avec dégoût.

— Quel mot déplaisant ! Et inapproprié. Car Sinanju ne démissionne jamais. Sinanju continue sa marche en avant au service de l'Histoire et des hommes.

— Mais..., fit Smith, éberlué. Nous avons signé un contrat !

— Hé ! fit Remo en levant la main. Ne me regardez pas comme ça ! Je ne suis pour rien dans cette histoire.

— Un contrat, reprit Chiun sans le moindre signe de trouble. Bien sûr... Eh bien, disons que la quantité d'or correspondant au temps non exécuté vous sera restituée dans les meilleurs délais.

Ni Remo ni Smith n'avaient besoin d'un dessin. Si le vieux Chiun était prêt à renoncer à de l'or, c'est que sa décision était irrévocable.

Remo observait Harold Smith et savait que le cerveau du vieil homme tournait à plein régime.

— Mais il va falloir des mois pour préparer le sous-marin qui vous ramènera en Corée, Maître Chiun. Car, bien sûr, je suppose que pour rien au monde vous ne voudriez regagner votre pays en avion...

La tactique était claire : Smith essayait de gagner du temps et de conserver Chiun à portée de main.

Le Maître de Sinanju médita un instant dans le grand silence qui s'était abattu sur le bureau de Folcroft.

— C'est exact, ô clairvoyant Empereur Smith, pour rien au monde je ne voudrais que Kim Jong Il, ce rejeton bouffi et dégénéré de Kim Il Sung, ne vienne m'accueillir à l'aéroport de Pyongyang.

— Et puis, voyez-vous, même si notre fructueuse et agréable collaboration est appelée à prendre fin, c'est un plaisir pour moi de vous héberger, Maître Chiun. Pour tout vous dire, tenez, eh bien, votre présence ici m'honore.

Remo n'en croyait pas ses oreilles. Voilà que l'atrabilaire docteur Smith était en train de se mettre au compliment à la mode de Sinanju...

— Vous arrêtez, tous les deux ! dit-il. Je vous vois venir. Chacun de vous est en train de s'imaginer qu'il roule l'autre dans la farine. Mais moi je commence à connaître la musique. À chaque fois que vous vous engagez dans ce genre de fourberie, c'est bibi qui, à la sortie, est le dindon de la farce. Vous croyez me donner le change, Smitty ? Vous pensez que je vais gober ça et vous croire sincère en vous entendant accepter sans discuter le départ de Maître Chiun ?

— Mais, protesta innocemment le directeur de CURE, je n'ai pas le choix ! Je ne peux pas garder Maître Chiun contre son gré au service de notre organisation ! Je fais donc contre mauvaise fortune bon cœur, voilà tout.

— À d'autres ! grommela Remo.

— Ne l'écoutez pas, aimable Empereur. À mon grand désespoir, ce garçon est un goujat. Il ne peut donc pas comprendre comment se conclut un arrangement entre gens de bonne tenue.

— Je suis entièrement de votre avis, Maître Chiun, dit Smith en se remettant à pianoter sur l'écran à effleurement de son ordinateur.

— Viens, Remo, dit le Maître de Sinanju. Nous allons nous installer dans les quartiers que le bienveillant Empereur d'Amérique met à notre disposition ici.

— Voulez-vous que j'aille faire prendre vos effets personnels au Château de Sinanju ? demanda mielleusement Smith en levant brièvement le nez de son écran.

— Ce serait d'une exquise délicatesse, minaуда le vieux Coréen. Et, si ce n'est pas abuser de votre bonté, pourriez-vous également faire chercher à l'aéroport de LaGuardia la malle laquée qui doit m'y attendre ?

— J'envoie quelqu'un sur-le-champ, déclara Smith.

— Vous n' imaginez pas à quel point je regretterai vos largesses et votre civilité.

Sur ces mots, le Maître de Sinanju s'éclipsa du bureau avec la légèreté d'une plume portée par la brise.

— Ça s'annonce joyeux... maugréa Remo en lui emboîtant le pas.

Il faisait nuit noire maintenant, et Candy Clay allongeait le pas.

Il était tard, très tard pour une fillette de son âge, mais elle n'avait pas envie de passer la nuit chez sa copine Heidi Lovell avec qui elle était sortie ce soir. Au départ, le plan était que les deux filles rentraient chez Heidi après le cinéma et que M. Lovell ramenait Candy chez elle en voiture. Heidi habitait tout près du cinéma.

Seulement voilà, le père de Heidi avait été appelé en urgence pour une réparation à l'autre bout de la ville. Il était plombier et ce genre de chose lui arrivait de temps en temps. Il avait laissé un mot sur la table de la cuisine, disant que si Candy voulait dormir chez eux, ce n'était pas un problème.

Mais Candy avait une leçon de natation le lendemain matin de bonne heure. Elle préférait rentrer.

— Passe un coup de fil à tes parents, qu'ils viennent te prendre ici, lui avait suggéré Heidi.

— Ils sont à Yellowstone. Ils ne rentrent que demain soir. Je vais me faire tuer quand ils sauront que je suis rentrée à pied mais, après tout, il serait temps qu'ils commencent à s'apercevoir que je ne suis plus un bébé.

— C'est vrai, ça ! On va quand même entrer au collège en septembre...

— Et puis, qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive ? Je n'ai même pas trois kilomètres à faire...

— Tu fais comme tu veux, avait dit Heidi. Si tu préfères, tu peux attendre maman. Elle est de service de nuit et elle sera là vers les une heure du mat'.

— Ça fait tard, avait dit Candy Clay. J'ai besoin de dormir pour être en forme demain. Et puis, ta maman sera sûrement morte de fatigue.

— Ça... Elle dit que les nuits à l'hôpital, c'est pas une sinécure...

Voilà comment Candy Clay, après avoir bu un Coca, était repartie seule dans la nuit.

Arapahoe Street était particulièrement calme cette nuit. D'habitude, c'était la rue animée de Thermopolis, surtout le week-end. Mais aujourd'hui les gens étaient crevés après le meeting du sénateur Jackson Cole. Tout le monde était au lit.

Candy traversa la rue presque déserte. Elle souriait en les imaginant tous en train de ronfler comme des sonneurs. Elle passa devant un grand panneau qui annonçait l'ouverture de la foire annuelle de Hot Springs puis décida de couper par le parc. Ça lui ferait gagner cinq bonnes minutes. Il y avait encore des fanions, des banderoles et des tas de cochonneries après le meeting électoral. Le service du nettoyage de Thermopolis allait avoir du pain sur la

planche. À la sortie du parc, elle vit encore des affiches devant le restaurant *Pumpernick's* mais il n'y avait déjà plus de lumière à l'intérieur.

Candy traversa le nouveau lotissement de Canyon Hills Road pour rejoindre Shoshoni Street.

Shoshoni était encore très boisée. Malgré tout, des éclats de lumière, à travers les branches des arbres, trahissaient la présence de maisons déjà habitées tout au bout de la rue. La ville venait de vendre le terrain à un promoteur privé qui avait commencé à construire *illico presto*.

Le quartier était plongé dans la plus totale obscurité. Beaucoup de gens s'en étaient plaints mais la politique de la ville était de laisser les terrains boisés sans éclairage. Et maintenant que c'était vendu, ça allait rester comme ça jusqu'à l'achèvement du plan d'urbanisation.

Candy avait fait plusieurs centaines de mètres dans la grande rue sans lumière quand elle remarqua une voiture garée le long du trottoir. En fait, elle l'avait entendue avant de la voir car la voiture était à l'arrêt mais le moteur tournait.

Elle continua à marcher. La voiture ne bougeait pas. Bizarre. Il faudrait qu'elle en parle à ses parents demain. Papa Clay n'aimait pas trop que des gens viennent rôder dans le coin la nuit.

Candy escalada le talus herbeux qui longeait le trottoir à cet endroit. Comme ça, elle ne risquerait pas de se faire renverser si la voiture démarrait brusquement. Et puis, elle avait envie de regarder au passage ce qu'ils étaient en train de fabriquer là-dedans car les occupants étaient invisibles. Peut-être étaient-ils allongés sur les sièges...

Candy Clay marcha jusqu'à la hauteur du véhicule. Elle voyait maintenant que c'était un gros 4x4 bleu. Déception : même de sa position dominante, elle ne voyait toujours personne à l'intérieur. Cette fois, la fillette se dit que ce n'était pas normal. Elle décida de courir jusque chez elle et d'appeler la police.

Ce qui se passa ensuite allait donner des arguments à ceux qui réclamaient des réverbères même dans les zones boisées.

Une silhouette bondit tout à coup hors du bois et attrapa Candy par-derrière.

Elle voulut crier mais une main se plaqua sur sa bouche. Elle sentit des bras puissants la soulever du sol et se rendit compte avec horreur qu'on la portait vers la voiture fantôme.

Elle se débattit de toutes ses forces, donna des coups de poing, de pied, de coude, dans tous les sens. Tout en luttant comme une diablesse, Candy se démena pour essayer de voir celle qui l'avait empoignée de la sorte. À certains détails qui ne trompent pas, elle s'était, en effet, rendu compte que c'était une femme. Elle se tordit le

cou mais son assaillante la plaqua contre l'aile du 4x4 et, d'un geste violent, lui ramena la tête dans l'autre sens. Un peu trop violemment d'ailleurs.

— Merde ! lâcha Cassandra Sagace en entendant un vilain craquement dans la nuque de la fillette.

La tête de Candy Clay se mit à pendre étrangement et, quand la Grande Prêtresse adossa la petite au capot de sa voiture, ce furent deux yeux morts qui la regardèrent fixement.

Elle la secoua. La tête valsa de droite et de gauche comme celle d'un pantin manquant de rembourrage dans le cou. Elle se rendit compte que tout le corps était avachi. La gosse était morte, nuque brisée.

— Merde, merde, merde, merde, et merde ! glapit furieusement la belle gourou de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité.

Elle prit Candy par les épaules, la repoussa vers le talus et sauta dans son 4x4.

Candy Clay, dix ans, resta là près de six heures avant qu'une ronde de police ne remarque le corps. Le lendemain, le porte-parole de la police municipale de Thermopolis expliqua qu'ils l'auraient certainement retrouvé plus tôt si leurs effectifs n'avaient pas été grandement mobilisés par la recherche d'une autre fillette, la jeune Allison Forrester, onze ans, disparue la même nuit à proximité d'un lavoir public.

CHAPITRE IX

Dès qu'il avait été en âge de prendre conscience de sa valeur, Markos Kaspurelakos avait su qu'il était voué à un avenir hors du commun.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les ailes du destin avaient transporté ses parents de leur Grèce natale jusqu'aux États-Unis d'Amérique où, après maintes tribulations, ils avaient fini par s'installer à Thermopolis, une petite ville du Wyoming profond dont le nom leur rappelait la musique du pays. C'est là que leur fils Markos était né, au début des années soixante.

À l'école, Markos n'était pas à proprement parler un crack mais ses parents étaient prêts à tout pour qu'il réussisse. Après une scolarité primaire moyenne, Markos réussit à surnager dans le secondaire et, moyennant le redoublement de plusieurs niveaux, finit par se retrouver en section artistique à l'Université du Wyoming.

Pour payer les études du petit, maman Kaspurelakos se tuait à faire des ménages pendant que, de son côté, papa Kaspurelakos se tuait à réparer des chaussures dans sa petite boutique de cordonnier où il gelottait l'hiver et mourait de chaud l'été. Mais ils étaient tellement fiers ! Leur fils fréquentait l'université. À leurs yeux de braves gens simples et courageux, Markos était un génie qui méritait tous les sacrifices.

De plus, il avait sur eux un avantage majeur : il était américain.

C'est à l'âge de vingt-deux ans que, conscient de la nécessité de couper avec ses origines d'immigré, le jeune Markos Kaspurelakos décida de transformer son nom pour lui donner une consonance plus américaine.

Mark Kaspar était né.

Curieusement, au moment même où il se faisait américaniser, Mark Kaspar eut l'occasion de parcourir en sens inverse, le chemin qui avait amené ses géniteurs de Grèce à Thermopolis. C'est l'Université qui lui proposa un séjour d'été à Delphes.

Moyennant une contribution de quelques heures par jour à des fouilles archéologiques organisées sur le site de l'ancien temple d'Apollon, il avait droit au gîte, au couvert et au tourisme sur la terre de ses ancêtres.

Mark Kaspar n'hésita pas un seul instant. Quand on avait dans les veines du sang provenant du pays de Zeus, il fallait savoir saisir son destin. Un mois plus tard, il était à Delphes, ignorant encore la mesure

de ce fameux destin qui, pourtant, l'attendait là.

Dans la journée, les étudiants visitaient le pays et le soir, à la fraîche, ils aidaient aux fouilles. Parfois, lorsque les excursions étaient trop longues ou les emmenaient trop loin de Delphes, il leur arrivait de rester sans travailler pendant deux ou trois jours. Les visites, les augustes ruines, l'Acropole, Delos, Thèbes, l'Olympe, la Crète, le Parnasse, tout cela enivrait Mark Kaspar. Quelle majesté ! Quelle puissance !

Les fouilles, par contre, ne l'enthousiasmaient pas des masses. Gratter la poussière à la brosse et à la spatule avait quelque chose d'avilissant quand, comme lui, on sortait de la cuisse de Zeus. Aussi, dès qu'il pouvait se dérober à l'humiliante corvée, Mark Kaspar, laissait bien volontiers ce plaisir à ceux qui en raffolaient. Et ils étaient légion. C'était relativement logique pour des gens qui venaient d'un pays sans Histoire.

Un soir, alors qu'il regardait de loin cette bande de médiocres creuser, épousseter, racler, s'échiner à faire sortir de terre les splendeurs de jadis, Mark eut une illumination.

On venait de découvrir une nouvelle salle. Et une petite voix intérieure lui murmurait que cette découverte allait s'avérer au moins aussi exceptionnelle que celle de la pierre de Rosette ou des manuscrits de la Mer Morte.

On se congratula, on s'embrassa puis, à la nuit tombée, on alla arroser dignement l'événement chez le directeur de fouille, un vieux professeur grec qui, pour être en tout temps à pied d'œuvre, s'était établi à Delphes.

Après la fête, au moment de se séparer, tout le monde était un peu gris, y compris le professeur.

— À demain, mes enfants ! dit-il. Une grande journée nous attend !

— À demain, professeur...

Sur quoi, tout le monde alla se coucher en rêvant de trouvailles grandioses. Tout le monde à l'exception de Mark Kaspar qui, toujours poussé par une force dont il ignorait l'origine, retourna au temple.

Quelqu'un avait oublié une torche électrique près de l'entrée de la salle récemment découverte. Mark Kaspar ne savait pas quelle autorité lui intimait l'ordre de se mettre à quatre pattes et d'entrer dans le trou mais une énergie mystérieuse le dominait et, deux minutes plus tard, il avait la torche en main et visitait ce domaine qu'aucun humain n'avait pénétré depuis plusieurs milliers d'années.

Mark Kaspar ne comprenait toujours pas ce qui l'aimantait quand il promena le faisceau de sa lampe sur les parois de la salle obscure. On lui avait dit que le temple avait été détruit par un séisme autour de quatre cents ans avant Jésus-Christ. Les murs avaient dû s'effondrer mais les pierres intactes avaient certainement été réemployées pour la

construction du nouveau temple. Il les examina et constata qu'elles portaient d'étranges marques. Mark Kaspar regarda de plus près et eut du mal à en croire ses yeux. Les trous dans la pierre étaient des phalanges imprimées en creux, comme s'ils y avaient été sculptés à coups de poing.

À mesure qu'il progressait dans la salle, examinant les pierres qui portaient toutes ces étranges stigmates. Mark Kaspar sentait sa curiosité grandir. Quelques mètres plus loin, il trébucha sur un objet dont cette étrange intuition qui l'habitait lui dit qu'il avait une grande valeur.

C'était une urne de pierre, intacte.

Elle était à demi enterrée par plus de deux mille ans de dépôt terreux. Fiévreusement, le jeune homme dégagea la poussière, mettant à jour un couvercle artistement décoré de motifs à nœuds de serpents.

L'esprit de Mark Kaspar s'enflamma.

Il venait de découvrir cette boîte dans les ruines d'un temple qui avait été jadis au centre de la civilisation la plus puissante de son époque. Faisant fi de toutes les consignes qu'on lui avait inculquées à l'égard des découvertes archéologiques. Mark Kaspar ouvrit le couvercle de l'urne.

Alors, dans le rayon de sa lampe-torche, il crut voir de la poudre d'or. Il y plongea le doigt.

Et ses espoirs se désagrégèrent d'un coup.

C'était de la poudre, aucun doute sur ce point. Mais certainement pas de l'or.

Pensant qu'il avait découvert un pot à épices, Mark Kaspar, dégoûté, laissa retomber le couvercle, qui se brisa.

Mais, curieusement, quelque chose s'insinua en lui et son espoir déçu se convertit en une mystérieuse fascination à l'égard de sa découverte. Tremblant d'une bouillante excitation, Mark Kaspar remarqua que la substance jaune commençait à briller au centre des ruines du vieux temple. La poudre qu'il avait sur la main scintillait à l'unisson.

Et une voix, dans sa tête, se mit à lui parler :

— *Te voilà de retour, ô mon prêtre. Ton glorieux avenir est là, devant toi.*

Mark Kaspar comprit alors qu'il était en train de vivre l'événement exceptionnel qu'il attendait depuis toujours. Cette voix venait de lui révéler, de lui confirmer plus exactement, son destin exceptionnel.

Mark Kaspar quitta les ruines de l'ancien temple d'Apollon en emportant avec lui l'urne de pierre qu'il y avait trouvée.

L'esprit de la Pythie d'Apollon habitait bien la poudre jaune mais il était faible.

Mark Kaspar eut l'idée d'augmenter la force des oracles en évaporant artificiellement la poudre, procédant comme les prêtres de jadis dans le temple de Delphes.

De retour aux États-Unis, Mark Kaspar se mit en quête de jeunes filles vierges, ainsi que le lui demandait son maître invisible. La première fut une étudiante en lettres qu'il séquestra dans une soupenette jusqu'à ce qu'elle soit hors d'état de lui servir. Quand il n'y eut plus rien à en tirer, il la mit dans sa voiture et alla la perdre dans la forêt comme un animal dont on veut se débarrasser.

Un jour, tout à fait par hasard, Mark Kaspar eut de ses nouvelles. Elle avait été internée. Elle ne se souvenait plus de rien, ne savait plus ni qui elle était ni où elle était. Cela n'émut pas beaucoup le Grand Prêtre d'Apollon. Pour lui, cette fille n'était qu'un vague intermédiaire, un objet qu'il pouvait prendre, utiliser et jeter selon sa convenance. Bref, un truchement.

Il y eut d'autres truchements au fil des années. Quand Mark Kaspar avait besoin d'une vierge, il trouvait une vierge. Son maître était là pour y pourvoir. À partir de cette formidable découverte qu'était l'urne de la Pythie, il n'eut plus jamais à se plaindre de sa vie ni à regretter le choix qu'il avait fait.

Le destin l'avait conduit à Delphes. Le destin le ramena à Thermopolis, sa ville natale. C'est par la voix de la dernière Pythie recueillie par ses soins, celle-là même avec laquelle il arriva au Ranch Ragnarok, qu'il eut vent de la mission extraordinaire que lui réservait son maître.

Les États-Unis d'Amérique étaient en train de s'affranchir de leurs racines judéo-chrétiennes. Le mysticisme new age, la méditation transcendante et les sectes de tous ordres essayaient de prendre la place de la vieille religion monothéiste. Mais, grâce aux prédictions de sa Pythie, Kaspar fut le premier à savoir qu'au terme de deux millénaires, le christianisme disparaîtrait et que les États-Unis deviendraient le royaume d'Apollon en personne, la nation phare de l'ancien Occident chrétien. Le Grand Prêtre d'Apollon, Markos Kaspurelakos, devenu Mark Kaspar, serait d'abord le héraut de cette ère nouvelle puis il en deviendrait le souverain.

— *Markos, dit la voix du maître, ton destin est de diriger le pays que tu habites.*

La prophétie lui fit l'effet d'une décharge électrique.

Mais il fallait trouver une résidence, un sanctuaire, au dieu et au maître de la future théocratie américaine. Un lieu à partir duquel ils

puissent essaimer leur culte et exercer leur pouvoir.

Après avoir étudié de multiples possibilités, Mark Kaspar conclut que Cassandra Sagace et son Ranch Ragnarok seraient les hôtes les plus appropriés. La propriété était vaste, les bâtiments robustes et les systèmes de défense parfaitement au point.

En outre, la Pythie lui apprit qu'il existait tout près du ranch un terrain à vendre avec des sources chaudes qui pourraient servir à entretenir les vapeurs inspiratrices.

Que demander de plus ?

Le seul et unique problème serait de parvenir à se mettre dans la poche la Très Sainte Mère de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité. Étant donné le peu de conviction qu'elle affichait à l'égard de ses propres doctrines et le goût du lucre qui avait toujours été le sien, Mark Kaspar pensait qu'il n'aurait guère de mal à la convertir aux bienfaits de la Pythie d'Apollon.

Sa vierge sous le bras, il s'embarqua donc dans le bus des nouveaux convertis par la Maîtresse Spirituelle de l'Église de la Vérité.

Au bout du compte, les choses ne furent pas tout à fait aussi aisées qu'il l'aurait souhaité concernant Cassandra mais l'épreuve ne fut pas non plus insurmontable.

La rapacité de Cassandra permit de lui faire, sinon accepter, à tout le moins avaler une perte de pouvoir croissante. Et, quelques mois après son arrivée au Ranch Ragnarok, Mark Kaspar pouvait se vanter d'avoir atteint la plus grande partie de ses objectifs.

Il avait à sa botte les trois quarts des anciens fidèles de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité. Il avait un temple pour abriter les exercices divinatoires de sa Pythie. Il avait des sources chaudes pour entretenir ses vapeurs salutaires.

Il avait même réussi à convaincre Cassandra Sagace de l'approvisionner en « truchements » lorsque ces derniers étaient épuisés par la tâche qu'il exigeait d'eux.

Bref, il était dans une position optimale pour tirer parti de la puissance que lui conférait le contrôle des événements à venir et il était aussi à l'abri de tout puisque plus rien ne pouvait le frapper par surprise.

Mark Kaspar savait tout sur tout et sur tous grâce aux yeux de la Pythie qui plongeaient au plus profond de la noirceur de l'âme humaine.

*

* *

— Je te rappelle que je dois aller à Washington la semaine prochaine, dit Mark Kaspar.

— Que vas-tu faire ?

— Ça ne te regarde pas. Tout ce qu'on te demande, c'est d'assurer la réception des demandeurs de prophétie.

— Tout ce qui te concerne me regarde, maintenant, protesta Cassandra Sagace. Avec trois enlèvements de mineures et un meurtre sur le dos, j'estime avoir droit à quelques explications. Sans parler de celle qui est arrivée ici avec toi...

Lentement, Kaspar tourna ses yeux reptiliens vers la Grande Prêtresse.

— Les remords de conscience ne te vont pas au teint, ma belle.

— Il s'agit bien de conscience, Kaspar ! Je m'inquiète pour la suite des événements, c'est tout, et j'ai de bonnes raisons pour cela. Ces pouilleux de Thermopolis ne nous aimaient déjà pas beaucoup avant ton arrivée mais maintenant, c'est carrément la levée de boucliers générale. Tu as lu la presse du coin ? Tout ce qui arrive de mal dans cette ville est de notre faute. Je suis stupéfaite de ne pas avoir encore été convoquée chez le *district attorney* pour suspicion d'enlèvement. À mon avis, c'est simplement parce qu'ils n'ont encore rien trouvé pour étayer leurs affirmations.

— Alors ? De quoi te plains-tu ?

— Mais ma parole, on dirait que tu ne sais pas comment fonctionne la justice dans ce pays ! Dès qu'ils auront le moindre indice, le moindre témoignage, ils viendront me chercher ! Et s'ils ne trouvent rien, ils fabriqueront les preuves dont ils ont besoin.

— Ne me fais pas porter le chapeau de ton incompetence, répliqua paisiblement Mark Kaspar. Si tu choisisais mieux les truchements, nous n'en serions pas là. Les prophéties d'Apollon nécessitent des messagers plus solides. Et maintenant, si tu veux bien me laisser, j'ai besoin de prendre conseil auprès de la Pythie.

— OK, grommela Cassandra Sagace, je te laisse. Mais au moins, dis-moi ce que tu vas faire à Washington.

Mark Kaspar se tourna vers le tabouret où siégeait la nouvelle Pythie dans l'enveloppe charnelle de la jeune Allison Forrester. La fillette lui adressa un signe d'assentiment.

— Très bien, dit-il encouragé par l'accord du dieu soleil. Je vais à Washington pour passer dans l'émission *En direct avec Barry Duke*.

— Quoi ? fit Cassandra Sagace. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— C'est celle de ma candidature au poste suprême de ce pays. J'ai déjà le soutien de Michael « Prince » Princippi. La prochaine étape pour me présenter aux présidentielles est le passage obligé par *En direct avec Barry Duke*... Je ne fais que poursuivre la logique de ma stratégie.

Cassandra Sagace faillit en tomber à la renverse.

— Voilà pourquoi tu as chassé Moss Monroe comme un malpropre... Tu ne voulais pas faire bénéficier ton rival des conseils de la Pythie...

— Ta puissance de déduction m'en imposera toujours, Grande Prêtresse... Quoi qu'il en soit, le dernier placement que je t'ai fait faire a largement compensé le manque à gagner sur Moss Monroe.

— Oh ça va, les sarcasmes... grogna Cassandra Sagace en écartant la tenture pour sortir du temple.

— À propos de tes craintes, ajouta Mark Kaspar avant qu'elle ne disparaisse, la Pythie dit qu'elles ne sont pas fondées. Tu n'as rien à redouter des autorités de Thermopolis.

— Pour l'instant, fit Cassandra Sagace. Pour l'instant...

CHAPITRE X

Le front grisâtre du docteur Harold W. Smith était plissé par la préoccupation quand il releva la tête de son ordinateur et regarda Remo.

— Qu'est-ce qui vous tracasse comme ça, Smitty ? demanda ce dernier.

D'un geste, le directeur de CURE l'invita à faire le tour du bureau pour lire lui-même sur l'écran ce que ses recherches lui avaient permis de glaner au sujet de Mark Kaspar.

— Rien de bien passionnant, constata-t-il.

Né en 1962 à Thermopolis de parents grecs naturalisés américains, Markos Kaspurelakos avait eu une trajectoire assez ordinaire durant les vingt premières années de sa vie.

C'est au début des années quatre-vingt, alors qu'il était étudiant dans la section Beaux-Arts & Archéologie de l'Université du Wyoming, que le jeune homme avait apparemment changé de vie. D'abord, il avait fait américaniser son nom en Mark Kaspar.

Ensuite, tout s'était précipité, curieusement, peu après un voyage en Grèce. Cela avait commencé par l'abandon de ses études. Puis il y avait eu la mort du père, très mal supportée par Mark Kaspar. Ce dernier avait alors fait son balluchon et avait mené une vie de routard, voyageant en Amérique, en Europe et un peu en Asie pendant plusieurs années avant de se rapatrier sur Thermopolis.

— Le grand point d'interrogation, c'est au moment de son retour aux États-Unis, observa Remo.

Harold Smith acquiesça d'un hochement de tête.

— Comment a-t-il pu vivre sans travailler et sans déclarer aucune ressource ?

— C'est la question que je me pose, dit le docteur Smith.

— Papa-Maman ?

— Le père Kaspurelakos est mort en 1982, Remo...

— Un gros héritage ?

— C'est peu probable. Il était cordonnier. Et sa femme a continué à faire des ménages.

— Alors ?

— Je poursuis les recherches, dit Smith. Pour le moment, je n'ai découvert qu'une chose, c'est que Kaspar jouait en bourse et qu'il y a gagné des sommes colossales.

— Voilà qui explique tout, conclut Remo, ravi d'avoir trouvé une

solution.

— Pas du tout, objecta le directeur de CURE. Pour commencer à jouer en bourse, il faut soit avoir de l'argent soit disposer de ce qu'on appelle une surface financière...

— Conclusion ?

— Il n'y en a pas pour le moment, avoua Harold Smith. Mais nous allons bien finir par trouver ce qui a poussé cet individu à aller s'installer au Ranch Ragnarok pour y concurrencer de l'intérieur Miss Cassandra Sagace.

De nouveau, son regard se leva vers Remo et son front se plissa.

— Vous vous sentez bien ?

— Oui oui, dit l'Implacable. Simplement une curieuse sensation.

— Qui ressemble à quoi ? s'enquit Harold Smith.

Remo eut un petit sourire.

— Ne vous faites pas d'illusion, Smitty, je ne suis pas encore client pour le sanatorium de Folcroft.

Smith ne sourit pas. Smith ne souriait jamais.

— J'espère bien. Après la démission de Maître Chiun, je n'aurais plus qu'à plier boutique.

— Ne dites pas des choses pareilles, Smitty !

Dans la bouche de Smith, plier boutique se traduisait par avaler la petite pilule en forme de cercueil qu'il portait toujours sur lui et qui devait lui donner une mort aussi rapide qu'indolore.

— Vous avez des symptômes ? insista le docteur Smith.

Depuis le temps qu'il pratiquait l'Art de Sinanju, Remo Williams avait oublié ce qu'était un symptôme.

— Une sensation assez proche de celle qu'on éprouve sur un bateau par gros temps.

— Le mal de mer ? proposa Harold Smith.

— C'est ça ! Pour autant que mes souvenirs soient exacts, ça doit être proche du mal de mer.

— Et cela remonte à quand ?

— Eh bien... Ça a commencé au moment où je suis arrivé ici.

Cela faisait une semaine que le Maître de Sinanju et son disciple étaient rentrés de Thermopolis à Folcroft.

— Je sais ce que vous pensez, Smitty. J'y ai pensé aussi, vous vous en doutez bien.

— Vous lui avez posé la question ?

— Bien sûr. Maître Chiun jure ses grands dieux que sa manipulation paralysante ne peut en aucune manière être à l'origine de cette impression bizarre.

Smith marmonna entre ses dents une phrase incompréhensible pour tout autre que lui mais qui devait véhiculer son opinion concernant les serments de Maître Chiun. À savoir, le plus grand

scepticisme.

— Remo, reprit-il d'un air encore plus soucieux, je vais vous demander une chose qui va peut-être heurter votre sens de... voyons... comment pourrais-je exprimer ces choses-là ?

— Mon sens de la déontologie ? s'enquit Remo.

— Euh... Déontologie... Voyez-vous, le mot est peut-être un peu déplacé en l'occurrence...

— Un assassin, surtout un assassin comme moi, se doit pourtant d'avoir un sens de la déontologie, Smitty. Je ne vois rien de choquant à cela.

Harold W. Smith se racla la gorge. C'était peut-être lui qui, depuis le temps qu'il commandait de son bureau des assassinats et des opérations plus horribles les unes que les autres – toujours pour la sécurité des États-Unis –, avait peut-être un peu perdu le contact avec la morale de tous les jours.

Sans attendre la formulation de sa question, Remo y répondit :

— Si vous voulez savoir pourquoi Maître Chiun veut vous laisser tomber, sachez que je l'ignore. J'ai essayé de lui tirer les vers du nez, mais vous le connaissez...

Smith eut une mimique d'acquiescement.

— Quelque chose me dit que c'est...

Cette fois, c'était Remo qui ne trouvait pas ses mots.

— Conjoncturel ? proposa le docteur Smith.

— Appelez ça comme vous voudrez, dit Remo. En tout cas, s'il avait vraiment décidé de vous quitter de façon définitive, il ne serait déjà plus là.

— Je suis de votre avis, approuva Smith.

— C'est l'or qui vous a mis la puce à l'oreille ? Vous pensez que jamais Chiun n'accepterait de restituer le moindre *cent* qui lui a été versé, à moins d'être sûr de pouvoir le récupérer par un biais ou par un autre ?

— Entre autres, admit le directeur de CURE. Et puis d'autres indications comme, par exemple, son manque de conviction évident.

— Manque de conviction, peut-être, releva Remo. N'empêche que, pour agir de la sorte, Maître Chiun doit nécessairement avoir de bonnes raisons.

— C'est clair, concéda le docteur Smith. Si vous les découvrez, j'apprécierai que vous m'en informiez.

— Je ne peux rien promettre, Smitty. Ça dépendra très précisément des raisons de Chiun.

— Ce que je redoute le plus dans l'état actuel des choses, reprit Harold Smith, c'est que ce Mark Kaspar, qui semble disposer d'une source de renseignement exceptionnelle, ne soit au courant de l'existence de CURE.

— Inutile de me le préciser, dit Remo. Je sais que c'est cela qui vous ronge depuis notre retour de Thermopolis. Que pouvons-nous faire ?

— C'est très simple, répondit Smith.

Puis il se pencha sur son clavier, attrapa sa souris et effectua une série de manipulations qui firent apparaître sur son écran le portrait-robot en trois dimensions, visage de face, de profil, plus une vue en pied, d'un individu basané, de petite taille, aux joues noircies par une barbe difficile.

L'homme, dans la trentaine, portait un jean délavé, une chemise à carreaux et un petit chapeau de toile blanche.

— Remo, reprit gravement le docteur Harold W. Smith, CURE et son directeur peuvent-ils toujours compter sur votre collaboration en dépit de la démission, apparemment provisoire, du Maître de Sinanju ?

— Bien sûr, Smitty. Vous savez très bien que vous pouvez toujours compter sur moi. Le problème est simplement de savoir ce que vous allez me demander de faire.

— Je voudrais que vous me fassiez discrètement disparaître l'homme que vous voyez là. Je suppose qu'il n'est pas utile que je vous décline son pedigree...

— Mark Kaspar ?

— En personne, confirma Harold Smith avec un hochement de tête. Vous sentez-vous d'attaque, malgré ce « mal de mer », pour retourner au Ranch Ragnarok et débarrasser notre pays de cette vermine ?

— D'attaque, je le crois, Smitty. Mais il y a une chose que je ne pourrai jamais faire, c'est y aller contre l'avis de Maître Chiun. Ou, tout au moins, sans avoir pris connaissance des motifs de sa décision.

— Dans ce cas, ne lui demandez pas son avis, dit Smith.

— Non, Smitty, je me refuse à utiliser ce genre de subterfuge, vous le savez bien. Maître Chiun a de bonnes raisons de se retirer du jeu. C'est vous-même qui l'avez reconnu tout à l'heure. Je dois savoir s'il exige que j'en fasse autant ou non. Soyez tranquille, vous aurez rapidement votre réponse car je vais lui poser la question de ce pas.

Sur quoi, Remo tourna les talons et se dirigea vers la porte.

CHAPITRE XI

Le Maître de Sinanju siégeait, comme toujours en position du lotus, devant son poste de télévision. Remo sentit tout de suite qu'il se passait quelque chose d'inhabituel quand il entra dans les appartements qui leur étaient réservés au sous-sol du sanatorium de Folcroft, non loin de la salle climatisée où ronronnait nuit et jour le système de renseignement de Harold W. Smith : de gros ordinateurs interconnectés, dont le terminal unique se trouvait encastré, deux étages plus haut, dans le bureau du directeur de CURE et qui constituaient, en quelque sorte, le cordon ombilical informatique reliant le monde extérieur avec le plus petit, le plus puissant et le plus secret des services secrets des États-Unis d'Amérique.

— Hello, Petit Père, comment va ? demanda Remo d'un ton dégagé.

Le vieux Coréen mit une fraction de seconde pour réagir et l'Implacable en comprit vite la cause : il était en mode d'écoute à distance. C'est-à-dire que le téléviseur lui servait de prétexte. Il avait concentré ses facultés auditives de Sinanju sur les bruits provenant d'une pièce du sanatorium.

— Euh, très bien, merci, répondit-il sans faire d'histoires, ce qui en soi était encore une anomalie. Mais c'est à toi qu'il faut demander cela, fils. Où en est ta tête ?

— Comme vous voyez, Petit Père, toujours sur mes deux épaules...

Chiun ne saisit même pas la perche tendue. Cette fois, Remo en fut presque inquiet.

Tant pis pour la susceptibilité du vieil homme, il décida de lui demander ce qu'il faisait.

— Écoutez, Petit Père..., commença-t-il.

— Chut ! lui intima brusquement Maître Chiun.

— Mais enfin, qu'espionnez-vous ? Le ronflement des ordinateurs ? Depuis qu'il a acheté ce clavier à effleurement, on ne peut même plus identifier les touches que Smitty est en train de frapper ! De toute façon, même si vous y parveniez, vous ne connaissez rien à l'informatique, je ne vois pas à quoi...

— Évidemment que je n'écoute pas le bruit de ses doigts sur les touches, mais vas-tu te taire, à la fin ? pesta le vieux Coréen.

Remo obtempéra et, puisque c'était le seul moyen d'en savoir plus, il se mit à son tour en mode d'écoute à distance.

Et il sut ce qui passionnait ainsi son vieux Maître. C'était une

communication téléphonique.

— *Oui, monsieur le Président, disait Harold Smith, je suis au courant de ce qui se passe à Thermopolis, dans le Wyoming. Oui, monsieur le Président, les kidnappings de jeunes filles. L'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité, oui... Ce Mark Kaspar aussi, oui, je suis au courant, monsieur le Président, je lis les journaux...*

— *Pas de ça avec moi, Smith, coupa la célèbre voix légèrement éraillée. Je suis bien placé pour savoir que vous avez d'autres sources...*

La voix aigrette de Harold W. Smith se fit caressante comme le miaulement d'un chat convoitant un câlin.

— *Je ne saurais vous le cacher, monsieur le Président, mais vous-même n'êtes pas sans savoir...*

— *Oui, lança le Président avec irritation. Je connais les statuts que mon illustre prédécesseur a voulu pour CURE lorsqu'il en a décidé la fondation. Je vous laisse fonctionner comme vous avez coutume de le faire, cependant...*

Le Président laissa passer un silence. Que Smith respecta intégralement.

— *Eh bien...*

Même dans leur appartement du sous-sol de Folcroft, Remo et Maître Chiun sentaient à quel point le chef de l'exécutif était tendu et avait du mal à trouver ses mots.

— *Eh bien, reprit-il, disons que l'on a attiré mon attention sur le fait qu'un certain nombre de personnes de mon entourage s'étaient rendues à Thermopolis et, plus précisément dans ce Ranch Ragnarok, tenu d'une main d'acier par la prêtresse Cassandra Sagace.*

— *Monsieur le Président, vous me contraignez à vous rappeler que mon organisation n'a en aucune manière vocation à s'occuper de politique intérieure, et encore moins, par conséquent, des intérêts particuliers d'une formation politique.*

— *Je sais, Smith, je sais, mais ce n'est pas tout à fait de cela qu'il s'agit.*

— *Je vous écoute, monsieur le Président...*

Harold Smith écouta. Et cela dura cinq bonnes minutes. Quand le Président en eut terminé, Remo et Chiun échangèrent des regards ébahis.

Lors d'un gala de collecte de fonds pour son parti, le Président avait recueilli les confidences d'un de ses collaborateurs et ce dernier avait avoué être allé au Ranch Ragnarok se faire livrer les secrets de l'avenir.

— *Nous avons un projet de loi à faire passer devant un Congrès hostile et une marge de manœuvre extrêmement réduite, comme toujours. Eh bien, ce collaborateur a mis au point une stratégie d'une efficacité redoutable.*

— *Vous m'en voyez content pour vous, monsieur le Président, dit*

Harold Smith, *mais cela ne m'éclaire toujours pas sur les raisons pour lesquelles vous voudriez me voir intervenir.*

— C'est un finaud notre Smitty, hein, Petit Père, murmura Remo. Il le laisse parler sans même lui dire que nous sommes déjà sur l'affaire.

— Que *vous* êtes sur l'affaire, l'Empereur et toi, corrigea vivement le Maître de Sinanju. Mais tais-toi donc, tu vas nous faire rater la suite !

— Si vous commenciez par éteindre cette télé qui hurle... lui suggéra Remo.

Le Maître de Sinanju lui décocha un regard noir et appuya sur le symbole représentant un haut-parleur barré de sa télécommande. Le son s'arrêta mais l'image continua de danser sur l'écran à la limite de la vision de Remo.

— ... *et ce Kaspar lui a donné les noms des gens sur lesquels il devait exercer des pressions pour aboutir à ses fins. N'est-ce pas insensé ?* demanda le Président.

De leur sous-sol, le Maître régnant de Sinanju et son disciple sentirent et entendirent Smith se crisper sur sa vieille chaise.

— *Et il lui a fourni des arguments sérieux pour faire pression sur ces personnalités, monsieur le Président ?*

— Oui, *des arguments stupéfiants que, bien sûr, je me garderai bien de vous rapporter pour des raisons de discrétion...*

— *Qui vous honorent, monsieur le Président, mais cette façon de faire qu'a employée votre collaborateur, pour ma part, j'appellerai cela...*

— *Du chantage, Smith, du chantage, n'ayons pas peur des mots...*

Au début, le Président avait décidé de limoger ce personnage indélicat. Finalement il n'en avait rien fait parce que, dans la même soirée, un *congressman* puis un militant du parti lui avaient révélé que, s'il désirait tout savoir sur son avenir, il lui suffisait de se rendre au Ranch Ragnarok.

— *Pensez-vous, mon cher Smith, que tout cela soit sérieux ?* finit par demander le Président, manifestement très déconcerté.

— *Que quoi soit sérieux, monsieur le Président ? Les prophéties ?* s'enquit le directeur de CURE.

Tout en parlant, il revoyait le talon du chèque établi par Waägen et Dász et le mot « prophétie » dans la rubrique « motif de l'opération ».

— *Quand vous le dites comme ça, bien sûr, ça n'a pas l'air sérieux, mais...*

— *Monsieur le Président, ces choses-là, on y croit ou l'on n'y croit pas. Il n'y a pas de position intermédiaire. Peut-être y croyez-vous. Moi, en ce qui me concerne...*

Harold Smith conclut sa phrase sur ces points de suspension éloquentes.

— *Le problème,* reprit le Président après une profonde inspiration,

c'est que mon épouse y croit, elle. Pour ne rien vous cacher, depuis qu'elle s'est mis en tête ces idées de sénatoriales, elle passe de plus en plus de temps dans la Chambre Rouge à s'entretenir avec Eleanor Roosevelt.

— À faire semblant de s'entretenir avec Eleanor Roosevelt, sauf votre respect, monsieur le Président.

— Ça, ce n'est pas si sûr, Smith, déclara le Président en baissant le ton comme s'il craignait de se faire surprendre. Il m'arrive d'écouter à la porte, c'est bien naturel, n'est-ce pas ? Eh bien, figurez-vous que j'ai l'impression d'entendre deux voix à l'intérieur. Oui, Smith, deux voix. C'est incroyable, hein ?

— Incroyable, c'est le mot, monsieur le Président. En attendant, si j'étais à votre place, je conseillerais vivement à mes amis politiques de se tenir à l'écart de ce Ranch Ragnarok.

— C'est déjà fait, je vous remercie, grogna le Président avec mauvaise humeur.

Il laissa passer quelques secondes puis enchaîna :

— Si je vous dis que Mark Kaspar a déjà poussé à la démission les deux candidats potentiels à l'investiture des grands partis américains, vous ne me rétorquerez peut-être pas qu'il s'agit de politique intérieure ou des intérêts spécifiques de mon parti...

— Non, monsieur le Président, bredouilla Smith, peu habitué à ce genre de discours de la part du chef de l'exécutif.

— Sans doute ignorez-vous aussi que Kaspar s'est récemment acquis la collaboration de Michael « Prince » Princippi...

— De qui ?

Le Président répéta le nom et ajouta :

— Un ex-candidat aux présidentielles. Oh, il y a quelques années de cela...

Harold W. Smith se souvenait parfaitement. Il avait simplement posé la question pour se donner le temps de lancer une recherche sur ses ordinateurs. Quelques secondes plus tard, une fiche très complète sur Michael « Prince » Princippi apparaissait devant ses yeux.

— Et que compte-t-il faire de cette collaboration ?

— À votre avis ? Tout simplement s'en servir habilement pour se donner les meilleures chances de me succéder à la présidence.

Harold Smith sentit sa pomme d'Adam faire du yo-yo. Décidément, le Président avait mangé du lion ces jours-ci...

Il laissa à Smith le temps d'absorber la première série d'informations puis porta l'estocade :

— Par ailleurs, je me suis laissé dire que comme tout maître chanteur, ce Kaspar n'avait pas pour habitude de faire dans la discrétion. Il aurait dernièrement parlé de Sinanju en public et fait allusion à une petite organisation secrète dépendant de cette doctrine.

— Sinanju n'est pas une doctrine, monsieur le Président, objecta

Harold Smith pour se donner bonne contenance davantage que pour éclairer la lanterne du Président au sujet de Sinanju.

— *Peu importe, Smith. Je pense que, cette fois, vous considérerez qu'il existe suffisamment de motifs valables pour intervenir contre ce Ranch Ragnarok et tout particulièrement contre Mark Kaspar.*

— *Je vais étudier la question dans les meilleurs délais,* déclara le docteur Smith avant de saluer son interlocuteur et de raccrocher le gros téléphone rouge AT & T, un modèle tout à fait bas de gamme, qui lui servait de lien direct avec la Maison-Blanche.

Remo regarda Chiun. Il sentait que son vieux Maître en savait plus qu'il n'en avait dit. Mais il ne posa pas tout de suite les questions qui le démangeaient car, à l'évidence, Chiun était en train de cogiter.

Quand il estima lui avoir accordé un délai suffisant, il observa d'un air détaché :

— Eh bien, Petit Père, c'est plutôt indiscret ce que vous faisiez là... Et cette fois, vous ne pourrez pas invoquer la bonne cause puisque vous avez décidé de quitter le service de CURE.

Les yeux noisette du vieux Coréen se tournèrent vers la natte sur laquelle Remo avait pris place, également en position du lotus.

— Bien sûr, tu as pensé que notre retraite précipitée de ce Ranch Ragnarok et la décision de ne plus travailler pour l'Empereur d'Amérique avaient un lien entre elles ? dit le Maître de Sinanju sous une forme plus affirmative qu'interrogative.

— Bien sûr, convint Remo.

— Tu as eu raison. Et tu as pensé aussi que les étranges sensations qui habitent ta tête étaient sans doute liées à l'innocente immobilisation que je t'ai imposée pendant quelques heures...

— Innocente, innocente... Vos « quelques heures » ont quand même duré pas loin d'une journée !

— Ce n'est pas la question. Je demande si tu as fait un rapprochement entre cette immobilisation et ce que tu ressens depuis notre retour ici.

— J'avoue m'être posé la question, c'est bien naturel...

— Naturel, mais sans fondement, couina le Maître de Sinanju en retrouvant son acidité habituelle. Sur ce point-là, tu as eu tort.

— Dans ce cas, je ne demande pas mieux que d'entendre vos explications, dit Remo.

— Écoute, fils, reprit solennellement le vieil homme, les explications se trouvent dans une histoire de Sinanju, l'une des rares que je ne t'ai pas encore racontée à ce jour...

Le vieux Coréen laissa passer un temps.

— Ah oui ? Pourquoi ? demanda Remo.

— Parce qu'elle risque d'être douloureuse à tes oreilles...

— Merci de cette prévenance, Petit Père, je n'en attendais pas

moins de vous, persifla Remo, persuadé que, comme à son habitude, le vieux renard allait noyer le poisson en lui racontant une fable à dormir debout, soi-disant inscrite dans le Livre de Sinanju.

Il regretta soudain d'avoir demandé des explications. L'occasion était trop belle pour Chiun.

Le visage parcheminé du vieux Maître adopta une expression grave, presque sévère. Il tritura un moment sa barbe blanche puis respira longuement, se concentra et commença :

— As-tu le souvenir d'avoir entendu parler de Tang-le-Vantard ?

— Maître Tang, oui, dit Remo. Tang-le-Vantard, cela ne me dit rien, en revanche...

— C'est le même, exposa le Maître de Sinanju. Maître Tang est, selon les cas, appelé Tang-le-Vantard ou Tang-le-Nigaud, car, outre le fait qu'il était Maître de Sinanju, il avait ces deux caractéristiques. Il convient de ne pas le confondre avec T'ang, qui est un Maître de Sinanju beaucoup plus ancien.

— J'ai entendu parler de T'ang. Inutile de me mettre en garde, Petit Père, ricana Remo. Vous prononcez si bien qu'on entend parfaitement la nuance.

— Merci de cette flatteuse appréciation, mon fils.

De nouveau, le Maître de Sinanju prit sa respiration avant de se lancer dans un récit qui menaçait d'être long.

— Donc, ne pas confondre avec Maître T'ang, le plus ancien, celui qui avait été formé par Maître H-sung.

— Je vais faire un effort, promit Remo.

— Ce sera sans doute nécessaire, dit Chiun. Je sais bien, mon fils, que parfois, il est difficile pour toi de te concentrer sur plus d'une chose à la fois. Il arrive même que ton esprit ait du mal à se concentrer sur un seul problème.

— J'ai beaucoup changé ces derniers mois, Petit Père. Je me rappelle parfaitement que Maître Tang est celui qui a découvert le Japon.

Le visage du Maître de Sinanju se ferma.

— J'ai dit que Tang était un vantard et un nigaud, je n'ai pas dit que c'était un fou criminel.

Remo détourna la tête pour ne pas rire au nez de son vénérable vieux Maître. Et c'est alors que ses yeux se tournèrent vers le téléviseur qui, son coupé, était resté allumé.

— Regardez ! s'exclama-t-il. Regardez !

Le Maître de Sinanju fronça les sourcils et leva le nez.

— Qu'est-ce qui t'arrive, encore ? Je te connais, tous les prétextes te sont bons pour refuser le vertueux enseignement que je m'efforce de te dispenser.

— Mais pas du tout, dit Remo, vite remettez le son. C'est *En direct*

avec *Barry Duke*, l'émission qui a toujours été considérée comme le tremplin pour les candidats à la présidentielle.

— Qu'est-ce que c'est que ce salmigondis ? demanda le Maître de Sinanju, persuadé que Remo utilisait un subterfuge pour échapper à l'édifiante histoire de Maître Tang.

— Je vous dis que c'est l'émission politique la plus importante d'Amérique. Où est la télécommande ?

Le front barré par une ride de contrariété, Maître Chiun prit le petit boîtier et le lui tendit.

— Je ne comprends pas ce tintouin que tu fais pour une émission sur des élections qui auront lieu en novembre.

— Mais ce sont les invités que je veux voir et entendre, Petit Père. Regardez les invités vedettes, ce sont Michael « Prince » Princippi et le gars que j'ai vu tout à l'heure sur l'ordinateur de Smitty.

— Tu ne vas quand même pas me dire qu'il s'agit de ce Mark Kaspar ?

— Si, Petit Père, c'est lui. En personne.

CHAPITRE XII

— Ce qui est tout à fait surprenant avec le candidat que nous recevons ce soir, et pour dire les choses comme elles sont, véritablement exceptionnel, disait Barry Duke au public de son émission, c'est que le candidat que nous recevons ce soir, en compagnie de son bras droit monsieur Princippi, également connu sous le nom de Michael « Prince » Princippi, eh bien, c'est que...

Brusquement le beau parleur se rendit compte qu'il avait attaqué une phrase un peu trop alambiquée. Il se tut, déglutit et, avec un sourire de renard pris en flagrant délit dans le poulailler, se rattrapa comme il avait l'habitude de le faire :

— Enfin bref, chers téléspectateurs, nous n'allons pas épiloguer ni tergiverser, encore moins atermoyer ou temporiser, disons-le tout de go, monsieur Kaspar n'est inscrit à aucun des deux grands partis politiques de notre pays.

Il se tourna vers le petit homme, qui lui faisait face à l'autre bout de la célèbre table dessinée par Regis Biedermayer et qui, depuis vingt ans, servait d'emblème à son émission et lui passa la parole en suivant très exactement le schéma qu'ils avaient répété douze fois en régie avant le début de l'émission « en direct » :

— C'est bien cela, Mark Kaspar ?

Kaspar hocha la tête trois fois, sans rien dire, si profondément que son menton toucha presque son plexus solaire.

— Expliquez-vous, exhorta Barry Duke, apparemment dévoré par l'impatience.

Mark Kaspar croisa les doigts d'un air inspiré.

— Eh bien...

Trois secondes et quarante-six centièmes de silence pour faire languir l'assistance puis :

— Eh bien, en effet, Barry, je suis un candidat indépendant. Mais cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas de terrain d'entente possible entre moi et les différents courants politiques qui constituent l'opinion dans ce pays...

Trois secondes et vingt-sept centièmes...

— ... exception faite, bien sûr, des Républicains et des Démocrates...

Les cinq secondes qui suivirent furent saturées par un bruit terrible qui provenait de la gorge de Barry Duke. Pour les oreilles de Remo, cela ressemblait à l'erreur d'une ménagère distraite qui aurait mis des

glaçons dans son mixer et appuyé sur le bouton « purée ». Les téléspectateurs avertis savaient, eux, qu'il s'agissait du rire de Barry Duke.

Et la suite fut à l'avenant. Pendant une dizaine de minutes, Remo et Chiun suivirent le débat, au cours duquel, à chaque fois que Mark Kaspar montrait le moindre signe de faiblesse, Michael « Prince » Princippi arrivait sur son destrier blanc pour lui sauver la mise.

Un numéro parfaitement orchestré. Et parfaitement consternant de l'avis des deux assassins les plus compétents d'Amérique.

— Et c'est ce *minus habens* qui fait peur à l'Empereur Smith..., murmura le Maître de Sinanju, atterré.

— Peur, peut-être pas, rectifia Remo. Mais, apparemment, Kaspar a de quoi inquiéter. D'après Smitty, il a le pouvoir de lire dans l'avenir. D'ailleurs, vous avez entendu aussi bien que moi sa conversation de tout à l'heure avec le Président...

Le Maître de Sinanju eut une mimique d'acquiescement.

— C'est donc entre les mains de ce voyou que sont tombés les pouvoirs de la Pythie..., murmura-t-il d'une voix blanche. Quel drame, mon fils, quelle déchéance pour la Maison de Sinanju...

— Mais enfin expliquez-vous, Petit Père !

Sans bouger de sa position du lotus, le vieux Maître coréen leva ses yeux noisette vers le téléviseur.

— Crois-tu indispensable de me contraindre à parler en même temps que ces affligeants individus, Remo ?

Remo, lui aussi, estimait en avoir assez entendu. De nouveau, il coupa le son, laissant Mark Kaspar, Princippi et Barry Duke s'agiter en silence sur l'écran.

— Remo, reprit avec gravité le Maître de Sinanju, pour que tu comprennes ce qui se passe, il est indispensable que je te raconte l'histoire de Maître Tang.

Résigné, Remo plaça les deux mains à plat sur ses cuisses et attendit.

— Il est dit dans le Livre de Sinanju que le Maître qui forma Tang était plein d'habileté et de compétence aussi, lorsque vint pour lui le moment de choisir un successeur, eut-il beaucoup de candidats. Pourtant aucun ne lui donna satisfaction.

Chiun ferma ses yeux bridés et sa voix se fit distante, comme si elle ne lui appartenait plus.

— Malheur et damnation sur Sinanju. Opprobre sur Maître Paekjo qui n'avait pu assurer la pérennité de l'immémoriale Maison de Sinanju. Les habitants du village se voyaient déjà revenus à l'indigence des origines, quand ils étaient obligés de jeter les bébés à la mer faute de nourriture. Honte à Maître Paekjo, que jusque-là les habitants de Sinanju surnommaient « Le Cygne » parce qu'il exerçait son art avec

l'élégance d'un de ces gracieux volatiles lorsqu'ils évoluent dans le ciel.

Remo se demanda si le vol des cygnes était réellement si élégant que cela, mais il garda sa réflexion pour lui.

— Maître Paekjo fit le tour du village pour recruter un aspirant. Il tenait sa tête haute, car tout de même, il était alors Maître régnant, mais partout où il posait le pied, il était accueilli par des injures et des jets de pierres. Les femmes crachaient sur lui et lui criaient des grossièretés, les enfants lançaient des mottes de terre dans son dos.

— C'est révoltant ! intervint Remo. Ces gens n'avaient même pas la reconnaissance de ce que ce Maître de Sinanju leur avait apporté tout au long de son existence ?

— C'est la dure loi de Sinanju, mon fils. Le Maître régnant doit trouver des missions et nourrir le village. À la suite de quoi, il lui faut obligatoirement choisir et former un jeune Maître pour lui succéder. Faute de quoi, il doit mettre lui-même fin à ses jours en se jetant dans la mer de Corée.

— Joyeuse perspective... grommela Remo. Vous ne m'aviez jamais parlé de ce détail.

— Parce que, précisément, c'est un détail, répliqua sèchement le Maître de Sinanju. Ne me dis pas que tu te sens concerné par une telle éventualité !

— Qu'est-il advenu de Maître Paekjo ? demanda Remo afin de couper court à une longue et douloureuse diatribe.

— Plus personne ne voulait ne serait-ce que lui adresser la parole, reprit Maître Chiun. Ce qui rendait impossible le recrutement d'un nouveau prétendant à la succession. Comme il se dirigeait vers la mer pour y disparaître à jamais en compagnie de son humiliation, il aperçut, pataugeant dans une mare bourbeuse, un jeune garçon inapte à toute tâche et qui était considéré comme l'idiot du village. Un enfant sale, stupide, sans cervelle. Mais Maître Paekjo décida que c'était sa dernière chance de se racheter et d'assurer la survie de Sinanju.

Il prit le jeune garçon par la main, le conduisit à la mer où il le lava et rentra avec lui au village.

« Les habitants, bien sûr, se gaussèrent mais Maître Paekjo ne s'en laissa pas conter. "Vous allez voir, leur dit-il, je vais vous donner le meilleur Maître que Sinanju ait connu depuis ses origines". »

— C'était Tang, je suppose ?

— Exact, répondit Maître Chiun. À la vérité, Tang ne fut pas le meilleur Maître de l'Histoire de Sinanju. Mais, à force de persévérance et de savoir-faire, Maître Paekjo réussit à en faire un adepte acceptable de l'Art de Sinanju.

— Vous avez parlé de la Pythie, tout à l'heure, dit Remo. Vous vouliez dire la Pythie de Delphes ? Celle qui officiait dans le temple

d'Apollon ?

— C'est cela même, confirma Maître Chiun.

— Je ne vois pas le rapport avec Tang et avec Sinanju.

— Voilà bien encore une réflexion impatiente de Long-Nez, couina sévèrement Maître Chiun. Nous y arrivons. Lorsqu'il eut été formé, Tang-le-Nigaud...

— Ne m'avez-vous pas dit que c'était Tang-le-Vantard ? coupa Remo.

— Les deux vont ensemble, voyons Remo ! Comment peux-tu encore l'ignorer ?

— On peut quand même demander une petite précision, non ? protesta Remo.

— La première mission de Tang fut plutôt modeste, reprit le vieil Asiatique, faisant fi de l'insolence de son disciple. Il s'agissait pour lui de protéger un notable grec dont la mort avait été annoncée par la Pythie du temple de Delphes.

— Sale boulot...

— Ne soit pas plus stupide que Tang ! Lui-même avait compris que les oracles et les prophéties ne sont que billevesées destinées à terroriser le peuple. Il n'a pas tardé à découvrir que ce puissant notable faisait des jalousies et qu'un groupe d'ennemis avaient ourdi un complot pour lui donner la mort.

— Et Maître Tang, qu'a-t-il fait ? Il est allé supprimer les conspirateurs ?

— Plus simple encore, répondit Maître Chiun. Le jour où la mort de son client avait été annoncée, Tang l'a emmené avec lui loin de Delphes et ils se sont enfermés dans une solide maison fortifiée au fin fond d'une région de montagne inaccessible.

— Naturellement, il n'est rien arrivé ?

— Naturellement, confirma Maître Chiun. Et Tang est reparti couvert d'or et de gloire pour regagner Sinanju et se reposer de son long voyage.

— Ben en voilà une belle histoire qu'elle se termine joliment bien ! fit Remo. C'est là qu'on applaudit ?

Le Maître de Sinanju lui cloua le bec d'un regard sévère.

— Bien sûr que non. Un an après, jour pour jour, selon le calendrier grec de l'époque, soit à l'anniversaire de la date de la prophétie, le noble grec mourut.

— Et la nouvelle de sa mort est arrivée aux oreilles de Maître Tang ?

— En effet, répondit Chiun. Dieu seul sait par quel chemin. En même temps, je dois te dire que Tang ne revenait pas de Grèce chargé uniquement d'or et d'honneur. Son cœur était également plein de tristesse car il avait perdu une femme aimante.

— Pardon ? fit Remo qui, bien qu'habitué aux embrouillaminis de Maître Chiun, commençait à y perdre le latin qu'il n'avait jamais bien possédé.

— La fille de son client défunt qui s'était attachée à lui et qu'il avait d'abord refusée en mariage, estimant devoir prioritairement choisir son épouse parmi la population de Sinanju.

— Vous aviez raison, approuva Remo. Ce gars-là méritait vraiment son titre de Tang-le-Nigaud.

— Suffit ! jappa Maître Chiun, excédé. Laisse-moi donc finir mon récit !

Remo ferma les yeux. L'électricité qui était dans l'air et le haussement de ton du Maître de Sinanju réactivaient fâcheusement la curieuse sensation qu'il ressentait depuis son « innocente immobilisation » et qu'il avait décrite à Smith comme un symptôme proche du mal de mer.

— Tu vas bien, mon fils ? demanda Chiun, soudain inquiet.

— Je me suis déjà senti mieux, répondit Remo, mais je survivrai. Continuez donc cette histoire de Tang et de cette jeune fille dont il avait repoussé les avances.

— La fille avait disparu. Aux dires d'un esclave qui l'accompagnait, elle avait été victime de bandits de grand chemin. Mais revenons à Maître Tang. Dans sa stupidité, au lieu de s'estimer heureux d'avoir encaissé le prix de son intervention en dépit de ce que certains pourraient appeler un échec technique, il se mit en tête de repartir pour la Grèce afin d'y venger la mort de celui qu'il n'avait pu sauver.

— C'était sa conscience qui le lui dictait, avança Remo. On peut le comprendre.

— C'était une idiotie sans nom ! décréta Maître Chiun. Le client était mort, la fille avait disparu, Tang était payé. Quel besoin avait-il de refaire la moitié du tour du monde avec les moyens de transport de l'époque pour réparer une chose irréparable ? C'est pourtant ce qu'il fit.

« Stupide comme il l'était, Tang retourna à Delphes pour aller trouver le prêtre d'Apollon. Tout ça parce que ce nigaud, pensait que c'était lui qui avait reçu de l'argent des ennemis de son client pour prononcer la fausse prophétie.

— Maître Tang cherchait les causes de la mort de son client sur les lieux où elle avait été annoncée, ma foi...

— En effet, ricana le Maître de Sinanju. C'est une logique qui est assez courante chez les crétins.

— Mais enfin, insista Remo, c'est bien de Delphes qu'était parti l'ordre de tuer le noble grec...

— Il n'y avait jamais eu d'ordre, Remo.

— Mais alors pourquoi le type a-t-il été tué ?

— Je n'ai jamais dit qu'il avait été tué. Il est mort de causes naturelles.

— Mais alors à quoi rime toute cette farce ? Le notable grec est mort par hasard le jour annoncé par la prophétie, mais avec un an de décalage.

— Exact, dit Chiun en observant de près son disciple.

— Une coïncidence, en somme, conclut Remo.

— Inexact, dit cette fois Maître Chiun, toujours en observant Remo. Cela avait été prévu par la Pythie de Delphes.

— J'ai un peu de mal à suivre, Petit Père. Il y a quelques minutes, vous me disiez que ces gens étaient des crétins de croire aux prophéties de la Pythie.

Les yeux noisette de Chiun se refermèrent à demi.

— Jusqu'à cette date-là, la justesse des prophéties n'avait jamais pu être démontrée.

À cet instant, Remo sentit une présence sournoise se glisser dans son esprit, comme une ombre fugace, puis s'en aller aussitôt. Il réprima un tressaillement et, pendant quelques secondes, le récit du Maître de Sinanju lui échappa.

— ... mais l'Oracle de Delphes pouvait prédire l'avenir, disait la voix couinante de Maître Chiun avec une emphase théâtrale. Et, pour le plus grand malheur de Sinanju, c'est Tang-le-Nigaud qui en fit la découverte.

Remo s'était ressaisi et les paroles de Chiun lui parvenaient de nouveau normalement.

— Ignorant les causes réelles de la mort de son client, Tang retourna au temple de Delphes pour exercer sa vengeance. Il a assassiné les prêtres d'Apollon !

Chiun leva les bras pour appuyer sa narration par le geste. Ses interminables ongles brillèrent sous la lumière électrique comme des lames de nacre.

— Tchac ! Tang frappe à l'est et un corps s'écroule. Pang ! il frappe à l'ouest et une autre vie s'éteint comme la flamme d'une chandelle dans la bourrasque. Nombreux étaient les prêtres officiant auprès de la Pythie dans le temple d'Apollon, mais, bien que stupide et vantard, Tang était un bien meilleur combattant que ces gens en robes blanches et, à mesure qu'il avançait leurs corps tombaient les uns sur les autres et jonchaient les dalles du sol. Et tout au long de ce massacre, Maître Tang hurlait rageusement : "Vous avez osé tuer un homme placé sous ma protection ! Vous devez mourir !" Et Tang avance de la sorte, jusqu'à la salle où se trouve la Pythie.

« Et la Pythie est là. Elle l'attend, assise sur son tabouret de bois à trois pieds. Une immonde fumée puante emplît la vaste salle. Elle s'échappe de la fissure au-dessus de laquelle siège la Pythie. Et c'est

dans ce lieu que d'étranges pensées commencèrent à emplir la cervelle vide de Maître Tang, essayant de maîtriser sa fureur destructrice.

Remo se leva en entendant ces mots. La présence étrangère était revenue dans son esprit et elle avait l'air de se cristalliser à mesure que progressait le récit de Chiun.

— Mais les lumières qui avaient un instant effleuré l'âme de Maître Tang ne purent s'y développer, poursuivit le vieil Asiatique. Elles retombèrent donc dans la poussière jaune et Tang, dans sa stupide vanité, se mit à crier à la Pythie : “Quel est cet endroit démoniaque où mon esprit s'emplit de pensées de mort ?”

« Et la Pythie, sur son tabouret, avec ses longs cheveux noirs qui retombent sur son visage, se tord et s'agite sur son petit siège en folles gesticulations, comme si elle voulait se faire du mal à elle-même. Alors, cette créature de la fumée jaune déclare d'une voix caverneuse : “Tang, ô simple d'esprit, tu ne mérites pas les manifestations du truchement d'Apollon. Cependant, écoute ceci. Quand le temps sera venu où le tigre nocturne de Sinanju foulera cette terre, l'Est atteindra l'Ouest et la destinée de Sinanju sera changée à jamais. Voilà ce que je prophétise et voilà l'héritage que je te laisse pour ce que tu t'apprêtes à faire”. »

Remo se raidit.

Selon la légende de Sinanju, c'était lui le tigre de la nuit, un avatar de Çiva, le dieu hindou de la destruction.

CHAPITRE XIII

À l'instant où l'on frappa à la porte, aussi bien Remo que le Maître de Sinanju se rendirent compte qu'ils avaient entendu Harold Smith approcher. Mais ils n'avaient pas intégré l'information tant, l'un narrant, l'autre écoutant, ils étaient concentrés sur le récit de la vie de Tang.

— Entrez, ô lumineux et clairvoyant Empereur d'Amérique, dit Maître Chiun.

Smith poussa la porte. Il était plus gris que jamais. Avec quelques nuances jaunâtres autour de la bouche et des yeux. Des yeux qui s'écarquillèrent lorsque le directeur de CURE vit le poste de télévision allumé sur *En direct avec Barry Duke*.

— Vous... Vous étiez en train de regarder ce concentré d'immondices...

— Il faut bien s'informer, Smitty, lui fit observer Remo.

— Mais, nous en avons assez, corrigea le Maître de Sinanju. D'ailleurs, voyez, nous avons coupé le son.

Smith émit un borborygme.

— Vous avez vu les sondages ?

Remo et Chiun répondirent que non.

— Soixante-quinze pour cent d'opinion favorable pour le tandem Kaspar-Princippi, annonça Harold W. Smith. Cela signifie qu'à moins d'un utopique retournement de situation, Mark Kaspar sera le prochain président des États-Unis d'Amérique. Après un seul passage à la télévision, cet olibrius sorti de nulle part est en passe de réussir ce que Ross Perot a raté. Tout est à craindre.

— Comment êtes-vous déjà au courant ? s'étonna Remo. Je sais que vos ordinateurs sont ultra-performants mais ils ne peuvent quand même pas prédire les résultats des enquêtes d'opinion avant qu'elles aient été faites !

Le directeur de CURE leva ses yeux gris usés vers le téléviseur et les débarrassa un instant de leurs lunettes sans monture.

— Ce que vous regardez en ce moment, expliqua-t-il, est la rediffusion du *En direct avec Barry Duke* d'avant-hier soir. Les enquêtes datent d'hier.

— OK, fit Remo, je n'avais pas regardé les programmes, mais pourquoi dites-vous que tout est à craindre, Smitty ?

Harold Smith leur fit part de ce qu'il avait découvert jusqu'à présent sur Mark Kaspar, le parcours de sa vie et le programme qu'il

s'était fixé.

— Comme vous dites, ça craint... soupira Remo.

Une mimique pincée crispa les lèvres presque inexistantes de Harold W. Smith.

— Ce n'est pas tout à fait comme ça que je le dis, rectifia-t-il, mais je pense que nous sommes d'accord sur le fond.

— En plus, avec tous les chèques qu'il a encaissés sur le compte de la Fondation Église de la Vérité, il doit avoir aussi une fortune équivalente à celle de Ross Perot.

— Peut-être pas encore, du moins je l'espère, souffla Smith qui semblait au bord des larmes. Mais une chose est certaine, il est déjà immensément riche.

— C'est effrayant, dit Remo. Comment une chose pareille est-elle possible, Smitty ?

— Voilà très exactement la question que j'aimerais résoudre, répondit Harold Smith d'un air pantois qui faisait pitié à voir.

— J'ai la réponse à votre question, ô sublime Empereur, déclara modestement le Maître de Sinanju.

Stupéfaits, Remo et Smith se tournèrent vers lui et l'interrogèrent du regard.

— C'est extrêmement simple, exposa Maître Chiun. Ce freluquet s'est emparé des pouvoirs de la Pythie. Je ne sais comment il a fait, mais il a mis la main sur la fumée jaune.

Le plus surpris fut Harold Smith.

— La Pythie... Vous voulez dire...

— La Pythie ! répéta le vieux Coréen avec irritation. Il n'y en a qu'une.

— La Pythie d'Apollon..., fit Smith, médusé.

Maître Chiun glissa les mains à l'intérieur des manches de son kimono et reprit en regardant fixement le directeur de CURE comme s'il cherchait à mesurer les avancées de la calvitie sur son vieux cuir chevelu :

— Ce Mark Kaspar a volé à la Pythie d'Apollon le pouvoir de connaître l'avenir.

— C'est insensé, protesta l'esprit rationnel du docteur Smith. Je viens d'avoir à l'instant un coup de fil du Président. Il avance le même genre d'affirmation, sans pour autant faire allusion à la Pythie.

Remo et Chiun échangèrent des regards penauds.

— Je vois que vous êtes au courant, observa Smith à qui peu de choses échappaient.

— Pour une fois, le Gros Glouton de Washington a raison, déclara Maître Chiun. J'ai longuement observé ce Mark Kaspar. J'ai écouté ses paroles. J'ai étudié le langage de son corps, celui dont on n'a pas conscience et qui, partant, ne saurait mentir.

Instinctivement, Remo et Smith se tournèrent vers le téléviseur. Mark Kaspar était apparemment lancé dans une importante démonstration. Il prenait à témoin, tour à tour, le public puis Barry Duke puis Michael « Prince » Princippi.

— Il a une tête et des yeux de lézard, observa Remo.

— De serpent, rectifia le Maître de Sinanju. Il se met à ressembler au Python de Delphes.

— Tout ça n'a ni queue ni tête, murmura Harold Smith d'un ton abattu.

— Peut-on savoir quand et comment vous avez eu le loisir d'observer ce plat personnage, Petit Père ? demanda Remo non sans un certain bon sens.

— J'ai suivi intégralement *En direct avec Barry Duke* avant-hier soir, répondit tout aussi logiquement le vieux Coréen. Ce Kaspar est un individu redoutable. Non seulement il possède les moyens de divination mais il n'a aucun scrupule et il est gouverné par le goût du pouvoir et de l'argent, rien d'autre.

Harold Smith n'en croyait pas ses oreilles.

— Selon vous, c'est lui qui prévoit les mouvements de la Bourse pour indiquer des possibilités de placements avantageux à qui bon lui semble ?

— Tout à fait, confirma le Maître de Sinanju. Et à lui-même pour commencer. Mais ce n'est pas lui qui prononce les prophéties. C'est la Pythie.

— Mais enfin quelle Pythie ? finit par s'écrier Harold W. Smith.

— N'importe laquelle, répondit le vieil Asiatique. Ce qui compte, ce n'est pas le truchement, c'est la fumée jaune. Quand une Pythie est épuisée, on la remplace par une autre, voilà tout. Il suffit de trouver une jeune fille vierge n'importe où.

— Non, ce n'est pas vrai..., gémit douloureusement Harold W. Smith. Vous voulez dire que ces jeunes filles enlevées à Thermopolis...

— Cela me semble une évidence, ô gracieux Empereur d'Amérique, répondit Maître Chiun. Ces jeunes filles ont été kidnappées pour servir de Pythie à Mark Kaspar.

— Mais où ces jeunes personnes, en admettant que ce soit vrai, peuvent-elles bien siéger pour prononcer leurs prophéties ? demanda le directeur de CURE.

— Au Ranch Ragnarok, répondit Chiun sans une hésitation. Dans le bâtiment dont ils nous ont refusé l'accès. Il y a tout le nécessaire sur place. La voûte et les sources chaudes pour la vapeur qui active la poudre jaune.

— Quelle poudre jaune et pourquoi ces sources chaudes ont-elles une importance si capitale ?

— Peut-être devriez-vous reprendre, pour Smitty, ce que vous étiez

en train de me raconter au sujet de Maître Tang, suggéra Remo.

C'était bien la première fois qu'il demandait à Chiun de lui bisser une histoire de Sinanju mais, aussi insensé que cela pût paraître, il avait vraiment le sentiment que c'était dans cette direction que se trouvait la solution.

Maître Chiun ne se fit pas prier. Il répéta pour Harold W. Smith l'étrange histoire consignée dans le Livre de Sinanju au sujet de Maître Tang.

Le directeur de CURE écouta attentivement, partagé entre le scepticisme et le besoin de se raccrocher à tout ce qui ressemblait à une solution, fût-elle extravagante, voire choquante pour sa logique.

— Voilà, conclut Maître Chiun quand il en fut au point de son récit où il avait abandonné Tang, juste avant l'arrivée de Smith.

— Et, d'après vos euh... enfin... vos convictions, ce tigre de la nuit, ce serait Remo ?

— Tout juste, ô éminent Empereur Smith. Mon fils spirituel en Sinanju est cet avatar de Çiva.

Smith se racla la gorge avec embarras.

— Croyez-vous qu'il y ait un danger à l'envoyer seul au Ranch Ragnarok, Maître Chiun ?

— La vie est un danger, répondit le vieux Coréen.

— Mais enfin, l'autoriseriez-vous à repartir pour continuer sa mission ?

— Remo n'est plus un enfant, Empereur Smith. Il n'a besoin de l'autorisation de personne pour conduire sa vie.

— Je vais aller au Ranch Ragnarok, dit Remo. Il n'y a pas d'autre moyen de savoir ce que ces enragés y fricotent.

— Nul ne peut échapper à son destin, dit le Maître de Sinanju en montrant une appréhension dont il n'était pas coutumier. Si ton sentiment est que tu dois y aller, vas-y. Mais sois prudent, mon fils. Puisque tu as décidé de le faire, ces malfaisants savent déjà que tu arrives. Et ils t'attendent...

CHAPITRE XIV

— L'homme de Sinanju a décidé de venir, dit Mark Kaspar à Cassandra Sagace. Il sera là demain à la nuit. En principe, il devrait déjà être abondamment diminué par les effluves que tu as transportés jusqu'à lui en le recevant l'autre jour. Restons tout de même sur nos gardes. Nous partons favoris mais la victoire n'est jamais acquise d'avance.

— Cette Maison de Sinanju me semble, en effet être extrêmement redoutable, dit la Très Sainte Mère. Je pense qu'il faudrait renforcer nos défenses et nos systèmes de surveillance.

— Bien au contraire, objecta Mark Kaspar, tu vas envoyer le maximum d'adeptes possible à la kermesse annuelle de Hot Springs Park. Si nous voulons réussir, il faut que le terrain soit libre et que l'homme de Sinanju vienne à nous en confiance.

— Quoi ? protesta la Grande Prêtresse. Mais tu es fou ?

Le visage habituellement basané de Mark Kaspar devint blanc comme un linge.

— Ne redis jamais ça !

— Ce... Je... Enfin..., bredouilla Cassandra Sagace, impressionnée par la violence de cette réaction. Mes paroles ont sans doute dépassé ma pensée. Je voulais simplement dire que c'est peut-être un peu imprudent.

— On ne conserve qu'une garde minimale, aboya Mark Kaspar. Ce sont les indications données par la Pythie !

La Grande Prêtresse se tourna vers la pitoyable Pythie qui oscillait sur son tabouret au bord de la syncope tant elle paraissait épuisée.

— Penses-tu que nous pouvons faire confiance à ce débris ?

— J'ai connu pire, répondit Kaspar avec un petit sourire. Et, dans quelque chose comme vingt-quatre heures, nous aurons notre truchement définitif, celui qui donnera les oracles pour les siècles des siècles.

Assis à quelque distance sur une chaise de bois, Michael « Prince » Princippi préparait le prochain discours électoral de son poulain.

— Je ne connais pas grand-chose aux oracles, risqua-t-il, mais, comme le dit la Très Sainte Mère, cette jeune fille me paraît en assez mauvais état.

— Nous n'avons pas le choix, décréta Mark Kaspar. D'ailleurs, la forme physique du truchement n'a aucune espèce d'influence sur la validité des messages qu'il véhicule.

— C'est le début de la grande kermesse annuelle de Hot Springs Park, insista Princippi. Il va y avoir des tas de vierges en ville, venues de partout dans le pays. Vous ne pensez pas que ce serait une formidable opportunité pour procéder, même à plusieurs kidnappings et faire des provisions de Pythies, en quelque sorte ?

— La ville est pleine de vierges *et de flics*, objecta Kaspar. Et, comme je vous le dis, demain nous aurons un autre truchement. Un truchement mâle qui siégera dans ce sanctuaire jusqu'à la fin des temps, bien longtemps après que nous aurons nous-mêmes rejoint les âmes de nos ancêtres.

— Peut-on savoir qui ? demanda Princippi avec assez peu d'intérêt.

— L'homme de Sinanju, répondit Mark Kaspar. Ce Remo Williams. L'Est a atteint l'Ouest, c'est symbolisé par la présence de ce vieil Asiatique en kimono criard, ajouta-t-il. La prophétie va donc se réaliser.

*

* *

Pour la plus grande édification de son disciple et de Harold W. Smith, Empereur d'Amérique, le Maître de Sinanju poursuivait son récit de la vie de Tang telle que la relatait le Livre de Sinanju, un ensemble de parchemins soigneusement roulés dans des tubes de bambou, qui se transmettaient de Maître Régnaant de Sinanju à Maître Aspirant et où était consignée l'Histoire de la noble Maison depuis le commencement des temps :

— Tang se précipita vers la Pythie. Comme la fumée jaune explosait en flammes dévastatrices autour de lui, il se saisit de la malheureuse vierge afin de la soustraire à l'incendie et de la mettre en lieu sûr.

— Pourquoi voulait-il sauver cette fille qui était complice de son échec ? demanda Remo.

— Parce que, bien que très faible d'esprit, ce nigaud de Tang avait compris que la responsable de son malheur n'était pas la Pythie mais la fumée jaune qui transportait les messages d'Apollon.

Maître Chiun mit un peu d'ordre dans les plis du kimono vert comme qu'il portait ce soir-là puis enchaîna sur la vie de Tang :

— C'est seulement après l'avoir conduite dans une maison non loin du temple qu'il écarta sa longue chevelure noire et découvrit qui elle était. La Pythie d'Apollon était la fille de son noble client, celle qu'il n'avait pas voulu prendre pour épouse lors de son premier voyage en Grèce. Rendu fou de rage par les souffrances qu'avait subies la pauvre fille, il retourna au temple et se mit à l'œuvre. Il y passa une journée entière mais il réduisit en poussière ce qui avait été pendant des

siècles la fierté de Delphes et la gloire d'Apollon.

« Quand il eut terminé son entreprise de destruction, Tang se recula, admira ce qu'il avait fait et dit : "Je suis le plus grand. Je suis le plus fort. Je suis la force de Sinanju. Aucun dieu de l'Occident ne peut me résister". C'est de là qui lui vint le nom de Tang-le-Vantard. En fait, Tang était aussi stupide qu'un enfant qui bombe le torse après avoir démolì le château de sable de son voisin lequel, de toute façon, aurait été un jour ou l'autre démolì par la mer... »

— Et la Pythie ? demanda Remo.

— La tête de la pauvre enfant était devenue impropre à toute pensée, ce qui fut un facteur favorable pour le rapprochement avec Maître Tang. Et, lorsque Tang repartit pour Sinanju, il l'emmena avec lui de l'autre côté de la mer. Là, de Pythie d'Apollon elle devint épouse de Tang. Ayant aussi peu de plomb dans la tête l'un que l'autre, ils formèrent un couple harmonieux. Elle vécut très âgée, beaucoup plus longtemps que Tang lui-même, et sa tombe est toujours respectueusement fleurie à Sinanju.

Chiun croisa les bras sur son torse de volatile rachitique, signifiant par ce geste que l'histoire était terminée.

— Finalement, Tang a été plus fort que l'oracle, commenta Remo. Voilà tout.

— Le temple fut rebâti très peu de temps après, fit Maître Chiun. Et l'Oracle de Delphes effectua à nouveau de nombreuses prédictions après la mort de Tang. On prétendit, par la suite, que ce sanctuaire avait été détruit par un tremblement de terre.

— Alors ? demanda Remo. Quelle est la morale de l'histoire ?

— Il n'y a pas de morale. Mais je n'aurais pas dû attendre que l'Empereur Smith – il jeta un coup d'œil en direction du directeur de CURE qui ne bronchait pas –, sauf le respect que je lui dois, nous fasse traverser la mer pour nous amener dans ce pays de fous, tous aussi nigauds et vantards que feu Maître Tang.

Remo avait l'impression qu'on lui fouettait la cervelle avec un batteur de cuisine.

Chose rarissime dans sa vie depuis qu'il était Maître de Sinanju, il éprouva un sentiment qui ressemblait à de la peur.

— Mais je peux encore faire quelque chose contre cette prophétie, Petit Père ?

Maître Chiun eut un haussement d'épaules lent et répété qui véhiculait des mètres cubes de perplexité.

— J'ignore s'il y a quelque chose à faire pour t'aider, mon fils. L'Est a atteint l'Ouest. Nous sommes l'Est et au temps de l'Antiquité, Delphes était l'Ouest. La volonté du dieu soleil devrait être en passe de se réaliser...

CHAPITRE XV

Remo eut le plus grand mal à trouver un taxi à l'aéroport de Worland. Tout ce qui était disponible en matière de véhicules, individuels ou collectifs, avec ou sans chauffeur, était mobilisé pour la grande kermesse annuelle de Hot Springs Park.

La soirée était belle et douce mais Remo éprouvait des sensations de plus en plus étranges, aussi bien dans son cerveau que dans son corps. Il savait, sans en avoir la preuve, que c'était lié à l'odeur qu'il avait respirée chez Cassandra Sagace une dizaine de jours plus tôt. L'odeur du soufre provenant du temple de la Pythie à Delphes.

Il préférerait ne pas conduire dans ces conditions et il espérait que son état allait lui permettre de réaliser la mission que Smith lui avait confiée : éliminer au Ranch Ragnarok tout ce qui pouvait constituer une menace pour la sécurité des États-Unis et tous ceux qui avaient eu vent de l'existence de CURE.

Une mission de routine, *a priori*. Pourtant...

— Alors, comme ça, vous allez chez les dingues..., dit le chauffeur en regardant Remo dans son rétroviseur intérieur.

— Appelez-les comme vous voudrez... Oui, c'est là que je vais.

— Vous aussi, comme tout le monde, vous voulez vous faire tirer la bonne aventure ?

— Oui, dit Remo qui aurait préféré voyager en silence.

Mais, étant donné la distance qui séparait l'aéroport de Worland et le Ranch Ragnarok et du peu de temps dont il disposait, c'était de l'utopie. Remo sentait l'homme qui le dévisageait en se demandant à quelle célébrité il avait affaire. Au bout de quelques minutes, il décida d'alléger sa souffrance sinon ils allaient finir dans le décor à cause de la loi simple des vases communicants en vertu de laquelle l'attention et la concentration mises en œuvre par le brave homme pour essayer de l'identifier étaient autant d'attention et de concentration en moins consacrées à la conduite de son automobile.

— Arrêtez de vous fatiguer comme ça, dit-il, vous me faites mal. Je suis Remo Digliani.

— Le scénariste de cartoons ?

— C'est ça, dit Remo, le célèbre scénariste de cartoons.

— Ah ben, ça me fait plaisir. Ah ben ça, vous pouvez pas savoir ce que ça me fait plaisir. Non, c'est vrai, ça me fait plaisir. Et, euh...

Remo sentit que l'autre mourait d'envie de lui serrer la main et, comme lui-même n'avait pas envie de mourir, il décida promptement

de recourir au seul subterfuge susceptible de le maintenir en vie :

— Vous voulez un autographe ?

Le taxi fit un écart d'un mètre.

— Ah ben ça, oui, m'sieur Digliani. Ça me ferait plaisir. Très plaisir, même. Vraiment très très plaisir.

— C'est comment votre petit nom ? coupa Remo.

— Seamus, répondit le chauffeur. Mais si c'était pas trop demander, vous voudriez pas mettre « pour Seamus et Gloria » ?

— Sans problème, dit Remo.

Et il signa aussitôt un magnifique autographe au nom de Remo Digliani avec une petite pâquerette à la place des points sur les trois i de Digliani et sur celui de Gloria.

Il y eut un nouvel écart lorsqu'il tendit le papier à Seamus.

— Merci, merci beaucoup, m'sieur Digliani. Ah ça, vous pouvez pas savoir ce que ça me fait plaisir...

Le reste du trajet se fit sans autre alerte.

Quand ils arrivèrent à la Route 789, Remo ne put s'empêcher de penser à la dernière fois qu'il était passé là. C'était dans une Mazda Navajo dont il avait dissimulé l'origine à Maître Chiun. Il se demanda brusquement ce que le vieux Coréen avait fait de la voiture. Il avait complètement oublié de lui poser la question.

Durant la traversée du Hot Springs Park, Remo put constater que cette nuit au moins le centre d'intérêt de la région ne serait pas le Ranch Ragnarok et ses étranges occupants.

— C'est la kermesse annuelle, lui expliqua Seamus. La fête dure quatre jours. Ça a lieu tous les ans au printemps. Je peux vous dire que ça rameute les foules !

— Je vois ça, dit Remo en regardant vaguement les grandes roues illuminées qui tournaient sur fond de firmament scintillant.

— Presque tous les fidèles de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité sont descendus à la kermesse c't'année, dit Seamus. Y a eu un drôle de changement avec l'arrivé de ce Mark Kaspar. Autrefois, la mère Foldingue n'aurait jamais laissé ses brebis aller au loup...

Remo estima courtois de produire un son apparenté au rire. Il en éprouva un étrange haut-le-cœur. Son état n'allait pas en s'améliorant...

— Enfin, poursuivait allègrement Seamus, vous serez plus à l'aise en petit comité avec le mage.

Remo, fatigué, grommela que oui, c'était très bien comme ça.

— Vous avez suivi son émission ? reprit Seamus imperturbable, il va nous faire un Président, c'est sûr.

Remo répondit que oui, c'était sûr, et il sombra dans le sommeil.

Quand il rouvrit les yeux, il était devant l'entrée principale du

Ranch Ragnarok et Seamus le secouait avec, malgré tout, les égards dus à une célébrité de son rang. Il régla sa course et descendit de voiture.

Comme l'avait dit Seamus, il n'y avait pas un chat. Cela l'arrangeait plutôt.

— Bienvenue au Ranch Ragnarok, monsieur Williams.

Remo reconnut tout de suite la voix. Puis sa propriétaire. C'était Buffy, la jeune Gardienne de la Vérité qui l'avait accueilli la première fois avec le Maître de Sinanju. Elle le pilota jusqu'à la maison puis le fit entrer dans le souterrain dont il avait, à son corps défendant, reniflé la présence lors de leur première visite.

Mais il existait une autre présence, loin derrière eux, que Remo ne reniflait pas. Pour deux raisons : premièrement, il était de moins en moins dans son assiette ; deuxièmement, cette présence était celle du Maître de Sinanju, le vieux Coréen Chiun, un expert en dissimulation qui, plus inquiet qu'une mère visitant son prématuré, l'avait suivi sans se faire remarquer depuis le sanatorium de Folcroft.

Remo estimait avoir parcouru environ la moitié du chemin entre l'habitation de Cassandra Sagace et le grand bâtiment qui émettait les vapeurs quand il capta, derrière lui, une présence hostile. Il se retourna, vit Cassandra Sagace lever un gourdin au-dessus de sa tête mais l'état d'engourdissement dans lequel le plongeaient les émanations sulfureuses l'empêchèrent de réagir.

— Voilà pour toi, homme de Sinanju. Cela compensera ce que ton vieil acolyte en kimono a fait subir à mon nez.

Le gourdin s'éleva, frappa.

Et Remo tomba.

CHAPITRE XVI

— Heureux de vous voir parmi nous, monsieur Williams.

La voix de Mark Kaspar était encore plus désagréable au naturel qu'à la télévision.

Il en allait de même avec le physique du petit personnage.

À travers le voile de larmes qui lui brouillait le regard, Remo voyait qu'il était dans une reconstitution du temple de Delphes. Il reconnaissait l'endroit grâce aux descriptions que lui en avait faites le Maître de Sinanju en lui racontant les aventures passées de Maître Tang.

Au-dessus, la Pythie était une pauvre gosse décharnée de dix ou onze ans, affublée d'une tunique blanche à demi déchirée. Mark Kaspar avait revêtu sa tenue d'apparat de Grand Prêtre d'Apollon et Cassandra Sagace était enveloppée dans une sorte de chasuble bleue.

À quelques mètres, Buffy surveillait les lieux, armée de sa Kalachnikov.

— Voilà, dit Mark Kaspar, la prophétie s'est réalisée. L'Est a atteint l'Ouest et le tigre de la nuit venu de Sinanju va s'installer sur ce tabouret où il demeurera jusqu'à la fin des temps pour servir de truchement aux messages d'Apollon, le dieu soleil qui désormais présidera aux destinées de ce pays puis à celles de la terre entière.

Remo n'avait plus de force. Ses jambes l'abandonnaient, son cerveau se rebellait mais ne lui obéissait plus. Il se laissa conduire jusqu'au tabouret sur lequel la fille oscillait d'avant en arrière comme un métronome coincé en poussant de petits cris inarticulés.

— Prenez place sur votre trône, monsieur Williams. Et sachez que c'est la dernière fois que quiconque vous appelle monsieur Williams. Dans quelques secondes, vous ne vous appartenez plus, vous serez le truchement éternel, le remplaçant de la Pythie pour les siècles des siècles.

À cet instant, les yeux morts de la Pythie reprirent vie pendant une seconde fugace et leur regard croisa celui de Remo. Une douleur atroce lui poignarda alors le creux des reins, la nuque, puis toute la boîte crânienne. Mais, soudain, la langueur le quitta. L'odeur immonde d'œufs pourris cessa de le pénétrer et de l'affaiblir. Dans un sursaut, il lança le plat de sa main, vers le visage de Mark Kaspar.

Cassandra Sagace poussa un hurlement d'horreur. Mark Kaspar n'eut même pas le temps de crier. Sa tête avait éclaté sous l'impact et maintenant son corps, toujours emballé dans sa grande robe de prêtre

d'Apollon, était en train de dégringoler dans la crevasse.

— Tue-le, Buffy ! rugit la Grande Prêtresse. Tire !

Remo se tourna vers la jeune femme mais la Gardienne de la Vérité ne tira pas.

Cassandra Sagace s'empara alors du grand couteau qui servait à égorger les chèvres et se précipita vers Remo.

Alors, Buffy ouvrit le feu. Une rafale courte et précise qui faucha Cassandra Sagace en pleine course.

— Que se passe-t-il ? demanda Remo qui avait pratiquement recouvré ses sens. Qui êtes-vous ?

— Agent Spécial Buffetta Harryer, FBI, répondit Buffy. Venez vite par ici. Il y a une sortie dans le fond.

— La fille ! dit alors Remo.

— C'est vrai, j'allais l'oublier. Allez la chercher, vite. C'est à vous de l'emporter.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est comme ça ! Vite ! Dépêchez-vous !

Remo alla chercher la fillette, l'arracha à son tabouret et la souleva dans ses bras. Elle ne pesait guère plus lourd qu'une feuille de papier et ce n'était pas une illusion due à la force exceptionnelle de Maître de Sinanju que Remo Williams avait récupérée aussi mystérieusement qu'il l'avait perdue quelques instants plus tôt.

La gamine dans les bras, il s'élança sur les talons de Buffy et, quelques minutes plus tard, ils émergeaient dans la nuit du Wyoming à une centaine de mètres du grand bâtiment que Mark Kaspar avait consacré à la Pythie d'Apollon Réincarné.

C'est alors qu'il leur fut donné d'assister à un spectacle formidable.

Lancée à toute allure, la Mazda Navajo que Remo avait louée dix jours plus tôt à l'aéroport de Worland traversa l'esplanade du Ranch Ragnarok en soulevant une colonne de poussière.

— Petit Père ! cria Remo en reconnaissant la frêle silhouette qui tenait le volant. Venez nous rejoindre. C'est fini.

Mais il comprit que ce n'était pas fini pour tout le monde.

À la seconde où le 4x4 allait se fracasser contre l'habitation de rondins, la silhouette jaillit hors de l'habacle dans un tourbillonnement de soie. La collision fut grandiose. La Mazda explosa contre la maison qui s'embrasa comme une botte de paille.

Cette fois, le Maître de Sinanju les rejoignit.

— Voilà à quoi servent les voitures japonaises, dit-il. Ah tu croyais me rouler, espèce de menteur ! Mais j'ai pris mes renseignements.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Buffy.

— Rien, rien..., fit Remo. Sans doute un début d'Alzheimer...

Se tournant vers le Maître de Sinanju, il ajouta :

— Comment allons-nous rentrer à l'aéroport maintenant ? À pied ?

Chiun haussa les épaules.

— J'ai loué une voiture digne de ce nom à Worland. Elle est dehors, à l'abri. Cette saleté japonaise était restée dans la forêt, à l'endroit où tu l'avais abandonnée l'autre jour.

Dans leur dos, les quelques adeptes de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité qui n'étaient pas à la grande kermesse s'étaient massés pour assister à la destruction du lieu qu'ils avaient bâti de leur main et vénéré de leur foi.

Le feu communiqué par Maître Chiun à la maison de Cassandra Sagace s'était engouffré dans le tunnel. Aspiré par le courant d'air, il était en train de se propager à tout le réseau souterrain du Ranch Ragnarok et, l'une après l'autre, les réserves de munitions entassées par Cassandra Sagace et Kaspar explosaient, détruisant les abris et les galeries qui les reliaient entre elles.

Bientôt, le site ne fut plus qu'un gigantesque feu d'artifice. Ils attendirent que le nouveau temple d'Apollon se soit effondré, puis suivirent le Maître de Sinanju jusqu'à sa voiture de location.

— Dépêchons-nous avant l'arrivée des pompiers, dit Buffy. Je ne sais pas si c'est votre cas mais, pour ma part, j'aimerais mieux conserver l'anonymat...

Dans les bras de Remo, la dernière Pythie de tous les temps ballottait mollement au rythme de leur marche. Ses yeux étaient hagards mais elle respirait et un sourire béat était comme incrusté sur son visage hâve.

— Mêmes symptômes que l'épouse de Tang, commenta le Maître de Sinanju. Sa cervelle est devenue impropre à la pensée.

— Nous allons la conduire au sana, ils trouveront peut-être un moyen de la soigner.

— Je peux savoir de quelle agence vous faites partie, messieurs ? demanda Buffetta Harryer en prenant place à l'arrière de la Hyundai Lantra que Maître Chiun avait laissée devant l'entrée.

— Nous sommes directement sous les ordres du général Elton John au sein d'une section spéciale du Pentagone, répondit Remo.

— Naturellement, vous aviez compris que c'était moi, l'agent du FBI ? dit Buffy. Je vous avais donné suffisamment de signes lors de votre première visite...

— Naturellement, répondirent en chœur Remo Williams et Maître Chiun.

— Seulement, nous étions tellement surveillés ces derniers temps qu'il était impossible de prononcer une parole sans que cela se sache, reprit la fille. Il y en a qui vont être heureux de me revoir dans le service.

— Tu veux conduire, Remo ? proposa Maître Chiun qui n'avait jamais été grand amateur en la matière.

Remo prit les clefs et s'installa derrière le volant de la Lantra.

— Ça, c'est un véhicule digne de ce nom, n'est-ce pas ? dit le Maître de Sinanju en s'asseyant à l'arrière avec les deux femmes.

— Oui, approuva Buffy, grâce, notamment, à son moteur Peugeot extrêmement performant.

— Eh oui, Petit Père, ricana Remo en tournant la clef dans le Neiman. Voiture coréenne, mais... moteur gaulois...

— C'est toujours mieux que de la mécanique japonaise, grommela le vieil Asiatique.

— À propos, vous savez ce que c'est que cette histoire de Sinanju ? demanda de but en blanc Buffy Harryer.

— Aucune idée, répondit Remo d'un ton très convainquant. Et vous ?

— Aucune, non plus, avoua la jeune femme. Bof, ça n'a pas grande importance...

— Non, dit Maître Chiun, pas grande importance.

Si elle savait ! songea Remo.

Mais heureusement elle ne savait pas. Il aurait eu du mal à supprimer pour des raisons de confidentialité, cette jeune personne qui, si elle ne lui avait pas réellement sauvé la vie, l'avait quand même bien aidé à se sortir du traquenard tendu par Mark Kaspar et Cassandra Sagace.

— Peut-on savoir comment vous avez fait pour être informée de ce qui allait arriver et être présente au bon moment au bon endroit ? se contenta-t-il de demander.

— J'ai simplement suivi ses instructions, répondit la jeune femme en désignant la Pythie avachie entre elle et Maître Chiun. Elle était la seule dont ils ne se méfiaient pas. Elle m'a expliqué ce que je devais faire à un moment où nous étions seules toutes les deux dans ce temple.

— Et que vous a-t-elle dit ? s'enquit Maître Chiun avec un grand intérêt.

— D'après ce que j'ai compris, l'Oracle de Delphes avait une dette envers cette fameuse Maison de Sinanju. Jadis, il y a très longtemps, un membre de cette maison aurait sauvé la vie de la Pythie et tué des grands prêtres félons qui avaient trahi leur dieu.

— Très intéressant, commenta Remo.

— D'après ce qu'elle m'a dit, Mark Kaspar aurait aussi volé une poudre, le secret de l'Oracle, mais il aurait mal compris une prophétie ancienne disant que le sort de la Maison de Sinanju devait être changé pour toujours. Le rôle confié par Apollon à la Pythie était de continuer à induire Mark Kaspar et Cassandra Sagace en erreur sur ce seul et unique point pour leur faire payer le vol du secret de l'Oracle. Voilà en gros ce que j'ai pigé. C'est chiément nébuleux...

— Chiément, approuva Remo.

— Monsieur Williams, vous manquez de tenue, sermonna le Maître de Sinanju.

— Enfin, tout ça, ça n'a plus grande importance... soupira Buffetta Harryer. L'essentiel est que les responsables des monstruosités commises au Ranch Ragnarok aient été mis hors d'état de nuire.

— Entièrement de votre avis, agréa Maître Chiun avec ferveur. C'est bien cela l'essentiel.

Ils roulèrent un moment en silence en direction de Thermopolis où ils devaient déposer Buffy au bureau local du FBI.

Puis la jeune femme demanda incidemment, en indiquant la nuque de Remo devant elle :

— Puisque vous êtes son père, monsieur Chiun, pourquoi s'appelle-t-il Remo Williams et non Remo Chiun ?

Le vieil Asiatique s'éclaircit longuement la gorge puis déclara de sa voix couinante :

— Tout cela est un peu... disons, fabriqué. C'était pour notre couverture. En fait, je suis son oncle.

— Par alliance, précisa Remo. Par alliance.

ÉPILOGUE

Le Ranch Ragnarok n'était plus qu'un champ de ruines calcinées.

Heureusement, on n'avait retrouvé que deux morts, les patrons. Les autres étaient presque tous à la fête au Hot Springs Park pendant que ça cramait ici. Nick ne savait pas comment ça s'était passé mais, sûr et certain, il y avait quelque chose de pas catholique là-dessous. En tout cas, le Kaspar et la Cassandra Sagace, ils n'avaient pas volé leur sort. D'après ce que les rescapés racontaient, la vie d'un adepte de l'Église de l'Absolue et Irréfutable Vérité, ce n'était pas tous les jours dimanche.

En plus, l'incendie avait mis au jour des tas de tombes dont les occupants ne semblaient pas être tous passés de mort naturelle.

Enfin, tout ça, ce n'était pas les affaires de Nick. Ce serait au coroner de Thermopolis de s'arranger avec.

— Allez, rentre là-dedans et agite-toi un peu ! hurla Biel, le chef d'équipe.

— Ça va, ça va, poussez pas, protesta Nick en se mettant à plat ventre.

Depuis que le gros ponté était arrivé sur le chantier de l'ancien Ranch Ragnarok, Biel s'était transformé en machine à gueuler.

— Tu as bien dit que tu l'avais vue ?

— Ouais, répondit Nick. Je l'ai vue, juste à l'endroit où on a retrouvé les cadavres de Mark Kaspar et Cassandra Sagace.

Ça n'avait pas été une sinécure de fouiller les ruines. D'abord, près d'une semaine après l'incendie qui avait tout ravagé, c'était encore sacrément chaud. Ensuite, l'effondrement des tunnels souterrains qui sillonnaient toute la propriété avait formé un réseau de tranchées vachement dangereuses.

Tout en s'aplatissant au maximum pour entrer dans un trou qui n'aurait pas suffi à laisser passer un gosse de dix ans, Nick se demandait qui était ce gros ponté avec lequel Biel discutait.

Il l'avait déjà vu. Des tas de fois. Mais où ? C'était une tête sacrément connue. Bon, Nick laissa tomber, ça allait bien finir par lui revenir tout seul. C'était toujours comme ça. Quand on cherchait, ça ne revenait pas et quand on ne cherchait pas, ça revenait.

Et hop ! Un coup de reins et il fut à l'intérieur des décombres.

Et, comme par hasard, c'est juste à cet instant que ça lui revint. Le grand ponté qui avait transformé Biel en machine à gueuler, c'était Michael « Prince » Princippi !

Tout en continuant à progresser sur le ventre au milieu des gravats, Nick se demanda pourquoi diable, un homme comme Michael « Prince » Princippi pouvait bien tenir à ce point à récupérer une vieille boîte de pierre toute démolie et pleine de poudre jaune puante...

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en août 1999
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

VAUVENARGUES -14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. -1910. –
Dépôt légal : septembre 1999.

Imprimé en France

- {1} Sunnyville : la ville du soleil.
- {2} L'Implacable n° 108, *Jurassic traque*.
- {3} Les cinglés.
- {4} L'Implacable n° 100, *Le dernier fils du Soleil*.
- {5} L'Implacable n° 110, *Implant d'enfer*.